3 1761 07967561 7

Cat. Jur. Hist. & Angl.
Ug 8 9 - 3.236

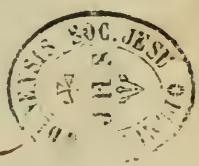
# PERKIN
## FAUX DUC
# D'YORK,

Sous HENRI VII.
Roi d'Angleterre.

*NOUVELLE HISTORIQUE.*

Par le Sieur la PAIX
DE LIZANCOUR.

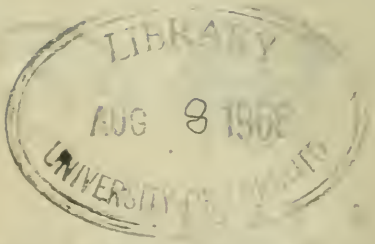
*PREMIERE PARTIE.*




A PARIS,
Chez { NYON fils, Place de Conty, à Sainte Monique.
HARDY, ruë du Hurpoix, près le Pont saint Michel, aux Armes, de l'Université.

M. DCC. XXXII.
*Avec Approbation & Permission.*

PQ
1993
L616P7
1732



# A MONSEIGNEUR,

## MONSEIGNEUR LE MARÉCHAL DUC DE VILLEROI,

Gouverneur de Louis XV. Roi de France & de Navarre, & Chef du Conseil de ses Finances, Gouverneur du Lionnois, &c.

MONSEIGNEUR,

*Le Prince que vous formez pour le bonheur de la France, & pour*

*celui de toute l'Europe, a dans la Perſonne de ſon Bis-Ayeul Loüis XIV. de ſi grands exemples d'une Vertu héroïque, & en reçoit de vous tous les jours tant de belles maximes, qu'il me ſeroit impoſſible,* MONSEIGNEUR, *de vouloir lui préſenter d'autres modeles pour lui inſpirer des moyens infaillibles & propres à l'élever à la Gloire : il a vû dans le Roi ſon prédéceſſeur, plus de qualitez Royales qu'on ne peut en loüer dans tous les Princes de l'Europe ; il apprend de ſon illuſtre Gouverneur tout ce que cet admirable Conquerant a puiſé dans l'entretien des plus ſçavans Hommes de ſon ſiecle ; comme il n'a qu'à imiter ſon Bis-Ayeul pour devenir le plus grand Roi de l'Univers,*

*il n'a,* MONSEIGNEUR, *qu'à Vous croire, & à Vous écouter, pour se rendre le plus sage & le plus vertueux Prince du monde ; Sa Majesté a même encore cet avantage, que joignant comme Vous faites, une politesse & une érudition aussi solide & aussi universelle qu'est celle qu'on admire en Vous, personne ne peut mieux que Vous, lui faire le Portrait de* LOUIS LE GRAND, *lui marquer dans l'histoire de son regne, le caractere d'une grande Ame, & d'une Vertu achevée.*

*C'est sous les auspices de Votre Grandeur, que j'ose présenter au Roi* l'histoire de Perkin, faux Duc d'York, *Prétendant, sous le regne d'Henri VII., & fils*

*celui de toute l'Europe, a dans la Perſonne de ſon Bis-Ayeul Loüis XIV. de ſi grands exemples d'une Vertu héroïque, & en reçoit de vous tous les jours tant de belles maximes, qu'il me ſeroit impoſſible,* MONSEIGNEUR, *de vouloir lui préſenter d'autres modeles pour lui inſpirer des moyens infaillibles & propres à l'élever à la Gloire : il a vû dans le Roi ſon prédéceſſeur, plus de qualitez Royales qu'on ne peut en loüer dans tous les Princes de l'Europe ; il apprend de ſon illuſtre Gouverneur tout ce que cet admirable Conquerant a puiſé dans l'entretien des plus ſçavans Hommes de ſon ſiecle ; comme il n'a qu'à imiter ſon Bis-Ayeul pour devenir le plus grand Roi de l'Univers,*

*il n'a,* MONSEIGNEUR, *qu'à Vous croire, & à Vous écouter, pour se rendre le plus sage & le plus vertueux Prince du monde ; Sa Majesté a même encore cet avantage, que joignant comme Vous faites, une politesse & une érudition aussi solide & aussi universelle qu'est celle qu'on admire en Vous, personne ne peut mieux que Vous, lui faire le Portrait de* LOUIS LE GRAND, *lui marquer dans l'histoire de son regne, le caractere d'une grande Ame, & d'une Vertu achevée.*

*C'est sous les auspices de Votre Grandeur, que j'ose présenter au Roi* l'histoire de Perkin, faux Duc d'York, *Prétendant, sous le regne d'Henri VII., & fils*

*naturel d'Edoüard Quatriéme, dont l'hiſtoire d'Angleterre ne traite que confuſément. Ce Préſent, que j'oſe faire à Sa Majeſté, lui ſeroit ſans doute plus agreable, ſi j'avois pû le mieux polir; mais j'eſpere,* MONSEIGNEUR, *qu'il le deviendra du moins, par l'accuëil favorable que Vous lui ferez, & que Vous agréerez le profond reſpect de celui qui a l'honneur d'être,*

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE GRANDEUR,

Le très-humble & très-obéïſſant Serviteur,

LA PAIX DE LIZANCOUR.

# AU ROY.

SIRE,

J'ose présenter à Votre Ma-

jesté, *l'Histoire de Perkin faux Duc d'York*, sous le Regne d'Henri VII. Roi d'Angleterre : Je m'estimerois le plus heureux de ses Sujets, si cette Nouvelle historique pouvoit la récréer quelques momens. J'ai la témérité de lui offrir ce petit Ouvrage, avec toute la confiance que sa bonté Royale, & si remplie d'attraits, donne à tous ceux qui ont le bonheur d'approcher le Petit-Fils de LOUIS LE GRAND. Qu'il vous est glorieux, SIRE ! de marcher sur les traces d'un tel Conquerant, illustre par tant de vertus, d'un Monarque si courageux par tant de travaux guerriers, dont la va-

leur dans mille occaſions, expoſa la vie comme celle du dernier de ſes Soldats, en ſubjuguant dans de ſeules Campagnes, des Provinces entieres, malgré la rigueur des plus rudes ſaiſons : Qui, par ſon intrépidité invincible, a ſoutenu la Guerre contre toute l'Europe, s'étant rendu l'Arbitre de la Paix, donné des Rois à l'Eſpagne, ſecouru ſes Alliez, protegé & réfugié des Rois & des Princes opprimez.

La plume la plus éloquente, SIRE, ne pourroit tracer que foiblement les Vertus heroïques de Votre Auguſte Bis-Ayeul ; ſes hauts faits ſont inoüis, tout

ce que j'en dirois ſeroit trop peu pour ſa Gloire, tout l'Univers a ſçû admirer ſes exploits, pendant que nombre de Nations qu'il a domptées, n'ont pû ſe défendre elles-mêmes de publier l'éclat de ſes victoires.

Dans la perte que VOTRE MAJESTE' vient de faire d'un ſi Grand Monarque, le Ciel, par un ſoin tout évident, lui a conſervé le plus puiſſant appui dont elle avoit beſoin, pendant ſa Minorité. Eſt-il un Prince au Monde, dont la ſageſſe & la prudence infinie, l'élevation des ſentimens, la profondeur de la conduite, & la moderation inoüie égale Votre cher

Oncle Son Alteſſe Royale Monſieur le Duc d'Orleans ? Tous Vos fideles Sujets, SIRE, le regardent comme l'Ange Tutelaire de la France, & pour parler plus préciſément, comme l'Alexandre du Nœud qui la tient ſerrée. Le travail infini qu'il en va couter à Son Alteſſe Royale, pour faire réüſſir le deſſein inimitable qu'il a entrepris de ramener le ſiecle d'or dans Votre Royaume, lui attire également les vœux de Votre Peuple, pour vos conſervations mutuelles ; Toutes les Nations le deſirent également, pour le maintien d'une Paix auſſi durable qu'elles ſouhaitent le Regne

de Votre Majeſté, de laquelle j'ai le bonheur d'être avec les reſpects les plus ſoûmis ;

SIRE,

DE VOTRE MAJESTE',

Le plus humble, le plus obéïſſant, & le très-fidele Sujet,

LA PAIX DE LIZANCOUR.

# PRE'FACE.

*SI le prétendant, sous Henri VII. (dont l'Histoire d'Angleterre ne traite que confusément sous le nom de* Perkin faux Duc d'York, *fils naturel d'Edoüard IV. & de Catherine de Fare, femme d'Osbek de la Ville de Tournay en Flandres,) étoit né sous un autre Regne que celui de Henri VII. il auroit infailliblement réüssi dans l'ambition démesurée que Marguerite, Duchesse Doüairiere de Bourgogne, (ennemie irréconciliable de la Maison de Lancastre, & sœur d'Isabelle,) lui avoit inspirée de s'élever sur le Trône d'Angleterre; mais la prudence infinie & la sage conduite de Henri, (qui lui acquit le surnom de Salomon de l'Angleterre) détruisit, quoiqu'avec peine, les mesures que ce Prétendant avoit prises de concert avec Marguerite, qui eut le secret, par une politique*

*des plus rusées, de faire revivre dans Perkin, un des véritables Ducs d'York, que Richard avoit fait secrettement assassiner dans la Tour de Londres.*

*La ressemblance, l'âge que ce Perkin avoit avec les véritables Ducs d'York, avoient donné cette croyance aveugle à un nombre infini d'Anglois, lesquels sont ordinairement susceptibles & amateurs de la nouveauté. La Régence de France, pour lors en guerre avec Henri, envoya à ce Prétendant des Ambassadeurs à la sollicitation de Marguerite, qui l'attirerent à Paris, où il fut reçu magnifiquement, & n'en partit que par le Traité de Paix qu'elle fut obligée de conclure ensuite avec Henri, qui ne put obtenir des François, incapables de trahison, que ledit Perkin lui fût remis : Bien au contraire, la Régence lui permit d'amener avec lui tous ceux qui voudroient le suivre, lui ayant fourni des moyens pour passer en Ecosse, où il épousa Catherine de Gordon, Princesse de Huntley, proche parente*

*te de Jacques IV. pour lors Roi d'Ecoſſe, d'où après avoir fait la guerre pendant deux années de ſuite à Henri, ravagé pluſieurs de ſes Provinces, & porté le fer & le feu juſqu'en Angleterre, il fut enſuite contraint, par les menées & ruſes ſecretes de Henri, de ſortir d'Ecoſſe & de paſſer en Irlande avec la Princeſſe ſon Epouſe, qui ne voulut pas l'abandonner, & où il ſe fit reconnoître & déclarer Roi d'Angleterre par pluſieurs Souverains des Cantons de cette Iſle, leſquels lui ayant donné des ſecours, vint camper à la vûë de Londres, avec les Peuples de pluſieurs Provinces qu'il avoit fait ſoulever, & où il fut pris par l'abandon de ſes Troupes, & paya de la Téte ſon impoſture qu'il avoüa ſeulement à l'article de la mort, après s'être ſauvé deux fois de la Tour de Londres avec des Evenemens extraordinaires.*

# PERKIN
## FAUX DUC
# D'YORK.
## NOUVELLE HISTORIQUE.

---

### *PREMIERE PARTIE.*

LE Soleil venoit à peine de ſe cacher ſous les Ondes, & laiſſoit aux Zephirs le tems de faire regner à leur tour leur haleine délicieuſe, lorſque le jeune Prince d'Ecoſſe,

voulant profiter d'une des plus belles Soirées du monde, descendit dans les Jardins du Palais & s'éloigna de quelques pas des Courtisans, dont il étoit environné, pour entretenir une rêverie profonde, & une langueur cruelle, qui se remarquoit depuis cinq à six mois dans toutes ses actions : Il avoit alors dix-neuf ans, sa taille étoit parfaitement belle, son air noble ; tous les traits de son visage étoient des plus gracieux, & une grande quantité de cheveux blonds, naturellement frisez à grosses boucles, achevoient de le rendre un des plus aimables Princes du monde ; son esprit, joint à la grandeur de ses sentimens, n'étoit pas moins digne d'admirations que sa personne. Tant de charmes, l'avoient rendu l'amour & les délices des Peuples & de la Cour, & la haine implacable, dont les Historiens font mention, que tout le Royaume d'Ecosse portoit au Roi

Jacques troiſiéme, ſon Pere, n'avoit pû ſe répandre ſur un Fils ſi accompli. Elle donnoit à la vérité de grands ſujets de douleur, à ce Prince, & il les reſſentoit avec une fermeté fort au-deſſus de ſon âge; mais ceux qui avoient l'honneur de l'approcher, avec le plus de familiarité, n'ignoroient pas qu'une cauſe plus douce faiſoit alors une partie de ſes chagrins.

Contre l'amour, quel cœur peut ſe défendre ?
Le tems d'aimer n'eſt pas connu, il faut l'attendre :
Quand ce tems fatal eſt venu, il faut ſe rendre.

Le Jeune Prince, occupé de ſes penſées, ſe promenoit lentement au bord d'une fontaine, où mille jets d'eaux, de differentes figures, ſembloient amuſer ſes yeux, ſans occuper ſon eſprit, lorſqu'un homme de bonne mine, vêtu en Jardinier, s'approcha, & lui préſenta reſpectueuſement une corbeille rem-

plie de Fleurs fort belles & des plus rares. Le Prince les reçût gracieusement, & les destina, dans le moment même, pour l'aimable personne dont il étoit épris, & dont la beauté charmante & naturelle, n'avoit pas besoin des ornemens que l'art fournit aux belles personnes, pour augmenter leurs appas. En effet, la jeune Feliciane de Melrosse, ne se paroit jamais qu'avec une simplicité qui donnoit un nouveau lustre à ses charmes, ce qui engagea le Prince qui la voyoit souvent coëffée avec des Fleurs, parce qu'elle les aimoit fort, à chercher promptement des Tablettes magnifiques, qu'il portoit ordinairement sur lui, pour écrire à la charmante Feliciane; il entra pour cet effet, dans un Cabinet de verdure, & fit poser sur un Pied-d'Estal de marbre blanc, qui soutenoit un petit Amour, la Corbeille de Fleurs, qu'on venoit de lui donner, avec ce soin dont

l'on eſt toujours préoccupé pour toutes les choſes qui peuvent plaire à ce qu'on aime.

Ce Prince n'eut pas plutôt achevé d'écrire, qu'il dérangea quelques Fleurs pour placer ſes Tablettes au fond de la Corbeille ; mais quel fut ſon étonnement, quand il y trouva un Billet. La ſituation où étoit alors le Peuple ; & l'Armée, prête à ſe révolter contre le Roi, dont elle ne vouloit plus ſupporter les injuſtices, ne lui permit pas de négliger un avis ; de quelque part qu'il vint, & qui pouvoit importer à la ſûreté, & même à la vie du Roi ſon Pere ; il ouvrit le Billet avec précipitation, & il y trouva ces paroles.

AU PRINCE D'ECOSSE.

*VOus êtes trop digne de régner, Prince, pour differer plus longtems à vous faire porter la Couronne ; Ne vous oppoſez point à ce que vos Sujets veulent entreprendre, pour*

*vous mettre en état de leur donner des Loix ; ils sacrifieront leur sang & leur vie, s'il est nécessaire, pour faire réüssir un si juste dessein.*

Après avoir lû & relû plusieurs fois ce Billet, le Prince fit chercher le Jardinier qui lui avoit présenté la Corbeille, mais ce fut inutilement, on ne le trouva pas entre tous ceux qui travailloient au Jardin du Roi. Cette action hardie & ce déguisement inquieterent le jeune Prince ; il fit néanmoins porter promptement la Corbeille de Fleurs à la belle Feliciane, & sans perdre un moment, il fut trouver le Roi son Pere, qui étoit enfermé dans son Cabinet, & lui donna ce Billet fatal, en lui apprenant la maniere dont il venoit de le recevoir.

Gardez vos avis, Prince, lui dit le Roi, avec un air dédaigneux, je mettrai bon ordre pour que vous ne regniez pas sitôt à ma place. Le jeu-

ne Prince ne répondit point à ces injuſtes paroles ; mais, ajouta le Roi, après avoir rêvé quelques momens, vous venez me donner des avis contre des Rebelles, que je ne connois point, & vous, Prince, vous l'êtes tous les jours aux ordres que je vous ai donné de ceſſer d'aimer Feliciane. J'ai ceſſé, Seigneur, repartit reſpectueuſement le jeune Prince, de lui donner des marques de l'attachement que j'ai pour elle, depuis que vous me l'avez défendu, mais on ne diſpoſe pas à ſon gré des ſentimens de ſon cœur : Hé bien, Prince, lui dit le Roi, en élevant ſa voix, puiſque vous n'en pouvez être le maître, je vous mettrai en lieu où la préſence de Feliciane n'entretiendra plus votre Amour.

Après ces mots, le Roi ſortit de ſon Cabinet, & le jeune Prince, malgré la dureté avec laquelle il venoit d'en être traité, ne le quitta point de tout le reſte du jour,

dans la crainte qu'il avoit de quelque conjuration contre sa personne.

Cependant le Roi qui connoissoit la haine que l'on avoit généralement pour lui, inquiet de l'avis qu'avoit reçu le Prince, quoiqu'il eût feint de le mépriser, se retira de bonne heure dans son appartement, où, par une injustice incroyable, le Prince apprit, peu de jours après, qu'il avoit cherché des prétextes pour l'enfermer dans une affreuse Prison, pour satisfaire à sa cruauté naturelle, & à sa jalousie.

Le jeune Prince, de son côté, dès que le Roi se fut retiré, se rendit chez le Duc de Gordon, Comte de Huntley; Ce Seigneur étoit du Sang Royal d'Ecosse, & avoit un mérite encore fort au-dessus de sa dignité; il étoit veuf, & n'avoit qu'une Fille, de même âge que le Prince, & dont la beauté étoit si parfaite, que les Fleurs les plus belles, avoient moins d'é-

clat & de fraîcheur que ſon teint ; elle poſſedoit toutes les graces de la jeuneſſe ; elle avoit de grands yeux bleus, d'une beauté ſurprenante ; ſa bouche avoit des agrémens infinis : enfin rien n'eût été ſi charmant que cette jeune Princeſſe, ſi Feliciane de Melroſſe, par une fatalité attachée à ſes charmes, n'eût enchanté tout ce qui la regardoit avec une attention qu'il étoit bien difficile de lui refuſer.

La Reine d'Ecoſſe étoit morte, peu après avoir donné le jour au Prince ſon Fils, & la ſévérité & l'humeur farouche du Roi, qui l'empêchoient de prendre aucune part aux plaiſirs, ayant tranſporté tout ce que la Cour avoit d'agrément, chez le Comte de Huntley, la jeune Princeſſe ſa Fille, dont l'eſprit & l'humeur étoient d'une douceur charmante, en faiſoit les délices. Auſſi étoit-ce chez cette Princeſſe que le Prince d'Ecoſſe, qui

dès son enfance avoit pour elle toute l'amitié qu'elle méritoit, se rendoit tous les jours, suivi de tout ce qu'il y avoit de belle jeunesse à sa Cour, où toutes les Dames se rencontroient aussi, & où se faisoient toutes les parties de plaisir de ce Prince, sans que le Roi, qui le craignoit, parce qu'il étoit aussi ardemment aimé que lui-même étoit haï, osât traverser les divertissemens de cette belle jeunesse espérant que le Prince, occupé de ces sortes de passe-tems, ne penseroit aucunement à se joindre aux Provinces rebelles, qui se révoltoient tous les jours contre lui.

Le Prince s'étant donc, malgré la douleur, où le jettoient les dernieres paroles du Roi son Pere, rendu à son ordinaire chez le Comte de Huntley; y trouva, ce soir là, une Cour assez nombreuse, mais l'aimable Feliciane de Melrosse occupa jusques au moindre de

ſes regards, ainſi qu'elle occupoit ſon cœur: Elle étoit la plus chere amie de la Princeſſe de Huntley; & ſi Felîciane n'avoit pas l'avantage d'être du ſang Royal, du moins étoit-elle d'un rang qui ne cédoit à nulle autre: Jamais tant de charmes n'avoient été raſſemblez que dans ſa perſonne; ſon tein étoit mêlé des plus belles couleurs du monde; ſes cheveux naturellement friſez, étoient noirs & luſtrez, ſa bouche petite, ſes levres de couleur de feu, & ſes dents comme des perles bien rangées; le tour de ſon viſage étoit rond, & ſes yeux de la même couleur que ſes cheveux, avoient un brillant & une vivacité charmante; ſa taille étoit fine; ſon air tel que celui d'une Nymphe, & l'on pouvoit dire, ſans fiction, que les graces étoient nées avec elle: Elle avoit de l'eſprit infiniment, elle le cultivoit, par la connoiſſance de mille Sciences agreables; elle faiſoit pa-

roître dans la converſation une imagination vive, une mémoire heureuſe, & ſi elle n'avoit pas autant de douceur & de complaiſance dans l'humeur, que la jeune Princeſſe de Huntley, le feu de ſon eſprit, qui ſans affectation, brilloit juſques dans les moindres choſes, l'emportoit de beaucoup au-deſſus de cette Princeſſe, chez laquelle le Prince ne fût pas plutôt entré, qu'il eut la ſatisfaction de voir la belle Feliciane, parée des Fleurs qu'il lui avoit envoyé. Vous voyez Seigneur, lui dit-elle en ſoûriant, peu après qu'il fut arrivé, que je me ſuis parée de vos dons : Jamais de plus belles Fleurs, dit gracieuſement la Princeſſe de Huntley, en regardant la Coëffure de Feliciane, n'ont orné une plus aimable perſonne : Cela eſt vrai, dit le Prince, mais c'eſt dommage, qu'une choſe qui a eu la gloire de plaire à la belle Feliciane, ſoit de ſi peu de durée.

C'eſt la deſtinee ordinaire de toutes les choſes qui font plaiſir, répondit Feliciane: Il en eſt, reprit le Prince, qui plaiſent & qui durent, & qui ne laiſſent pas de tourmenter, mais la belle Feliciane, continua-t-il en baiſſant un peu la voix, ne les trouve pas dignes de ſon attention: Il faut avoüer, dit alors le Comte d'Angleſey, qui étoit un jeune Seigneur Anglois, fort aimé du Prince, qu'il eſt bien cruel pour nous, que toutes les belles perſonnes ſe faſſent une gloire de ne vouloir point qu'on les entretienne des ſentimens qu'elles ont inſpirez: Je doute, cependant, continua-t-il en ſoûriant, que leurs cœurs trouvent du plaiſir à demeurer inſenſibles. Elles ſe plaiſent à nous faire ſouffrir, dit alors en ſoûpirant le jeune Prince d'Ecoſſe: Pour moi je crois, reprit la Princeſſe de Huntley, que l'inſenſibilité, qu'on ſe fait un honneur de conſerver, n'eſt point fondée préciſément

ſur le plaiſir que l'on y trouve, mais qu'il ſuffit d'être inſtruite qu'on y a attaché la gloire des perſonnes comme nous. Et quand ce ne ſeroit que pour prévenir les malheurs qui ſont preſque toujours inſéparables de la ſuite des paſſions, dit alors le Comte de Huntley, en ſe mêlant à la converſation, n'a-t'on pas conſulté la véritable ſageſſe, en inſpirant autant qu'il eſt poſſible aux jeunes perſonnes des diſpoſitions à ſe défendre contre un Dieu auſſi dangereux que l'Amour ? Vous parlez en Philoſophe, Seigneur, repartit agréablement le Comte d'Angleſey, mais je ſuis bien trompé, ſi je ſuis jamais aſſez ſage pour pouvoir penſer comme vous ; mes maximes ſont fort differentes, continua-t-il ; car je voudrois pouvoir inſpirer à toutes les jeunes Beautez, qui compoſent cette Cour, ces mêmes ſentimens, auſquels vous voulez ſi ſagement que l'on s'oppoſe.

Le discours du Comte d'Anglesey réjouït toute cette jeune Cour ; Aussi le Comte de Huntley, lui répondit-il galamment : Je n'ai garde de disputer davantage contre vous, mes maximes valent constamment mieux que les vôtres, mais vous avez une figure qui pouroit extrêmement nuire à ma Philosophie. Ne pourrions-nous point sçavoir, dit alors le Prince d'Ecosse, ce que la belle Feliciane pense de l'Amour, puisqu'elle n'a pas daigné nous en dire son avis ; sans doute qu'elle le méprise trop, pour vouloir même s'entretenir de son pouvoir. Je le crains bien plus que je ne le méprise, reprit Feliciane. Mais pourquoi le craignez-vous, belle Feliciane, répondit le Prince, puisque vous ne sentez nulle disposition à écouter les vœux qui vous sont offerts. Et qui vous a dit, Seigneur, reprit Feliciane en soûriant, que mon cœur soit si éloigné d'avoir de la tendresse ? peut-être mê-

me en aurois-je déja ſi la bizarrerie ſees de mntimens ſur cette paſſion fatale, dont vous vous entretenez, n'eût défendu mon cœur, mieux que la raiſon & l'inſenſibilité ne l'auroient pû faire. Il eſt donc permis d'eſperer que vous pourrez aimer, reprit le jeune Prince, avec une joye qui brilla dans ſes yeux, puiſque vous avoüez vous-même que votre cœur n'eſt pas né abſolument inſenſible. Mais il faudroit pour paroître digne de ma tendreſſe, dit Feliciane en ſoûriant, une circonſtance qui me perſuade que je n'aimerai jamais. Eſt-il quelque choſe d'impoſſible, repartit avec empreſſement le jeune Prince, au deſir de plaire à la plus charmante perſonne du monde ? Vous me flattez d'un titre que je ne mérite pas, Seigneur, répondit Feliciane, mais ſi par exemple je vous diſois que pour mériter mon cœur, je voudrois un Amant toujours également tendre

& fidele, dont toute l'ambition fût bornée au desir de me voir, & de me plaire, & qui fît de son Amour l'unique occupation de sa vie, n'avouëriez-vous pas avec moi, que je suis destinée à une éternelle indifference? Non belle Feliciane, non, reprit avec la plus vive ardeur le Prince d'Ecosse, je vous dirois au contraire, qu'il n'est rien de si doux, & par conséquent de si facile, que de n'être occupé que de vous. Ce sont là, Seigneur, des expressions ordinaires à tous les hommes, répondit l'aimable Feliciane, mais le même Amant qui jure tous les jours de n'être jamais occupé que de ce qu'il aime, ne laisse pas de l'être de sa fortune, de ses plaisirs, & souvent même à la honte de l'Amour, des choses les plus indifferentes. Mais, dit alors le Comte d'Anglesey, un Conquerant, un Prince victorieux, qui mettroit à vos pieds ses Lauriers & sa Gloire, ne vous paroîtroit-il

pas plus digne de votre cœur qu'un Amant qui ne feroit simplement que vous parler de sa tendresse. Vous voyez, reprit Feliciane en riant, & en s'adressant à la Princesse de Huntley, combien j'ai raison de ne sentir nul penchant pour ces Amans occupez de toute autre chose que de leur Amour, voilà déja le Comte d'Anglesey, qui se révolte contre la seule idée d'un Amant, qui ne penseroit qu'à m'aimer. Mais ne feroit-on pas davantage, reprit le Prince d'Ecosse, en quittant tout pour vous, qu'en vous offrant seulement un cœur, qui peut-être n'auroit ni valeur, ni sentimens dignes des bontez de la charmante Feliciane? Je ne veux point de l'Amant dont vous me faites le portrait, Seigneur, reprit Feliciane, je voudrois que le mien eût tous les sentimens des Heros, s'il étoit possible, & que quelque occasion brillante eût fait paroître sa valeur, mais que sans trop

ſe parer d'une qualité qui devroit être naturellement dans tous les cœurs, & ſans ſe laiſſer entraîner à ſon ambition, ſon Amour ne lui permît pas de former d'autres deſirs que ceux de m'aimer & de me voir ſans ceſſe. La délicateſſe des ſentimens de Feliciane, répondit la jeune Princeſſe de Huntley, me paroît un peu trop ſinguliere ; pour moi je ne m'aviſerois jamais d'être jalouſe de l'ambition, c'eſt une ridicule qui a des droits fort ſéparez de ceux de l'Amour. Je ſuis mortellement affligé, dit en badinant le Comte d'Angleſey, de me voir aſſuré qu'une ſi belle perſonne, & ſi digne d'être aimée, n'aimera jamais, parce qu'elle voudroit trop bien aimer. Je crois en effet, repartit Feliciane en riant auſſi, que je ſerai contrainte d'imiter ce Philoſophe qui s'étoit fait l'idée d'une République, & qui ſe gouvernoit ſeul ſelon ſes Loix.

Comme Feliciane finiſſoit ces pa-

roles, le Comte de Huntley, qui avoit parlé bas quelque momens au Prince d'Ecoſſe, lui dit, le Prince veut faire une Partie de Chaſſe pour demain, n'en ſerez-vous pas, belle Feliciane? Peut-être, continua-t-il en ſoûriant, trouverez-vous dans ces vaſtes Forêts quelque Berger qui vous paroîtra plus digne d'être aimé, que ces Conquerans que vous trouvez trop occupez pour pouvoir vous plaire. Je ne ſçai, Seigneur, reprit Feliciane en badinant, ſi je ne trouverois point le Berger que vous me propoſez encore trop occupé du ſoin de ſon Troupeau.

La Partie de Chaſſe fut réſoluë pour le lendemain, la jeune Princeſſe de Huntley en voulut être, Feliciane promit de la ſuivre; & comme il étoit tard, le Prince ſe retira, ſuivi de toute ſa Cour, après avoir encore parlé quelques momens à la jeune Feliciane.

Le lendemain le Prince fut au

lever du Roi qui le reçût avec une froideur insupportable: l'après-diner on se prépara pour la Chasse ; les Dames se rendirent au rendez-vous dans de petits Chars peints & dorez que le Prince leur avoit fait préparer ; l'habit de la jeune Princesse de Huntley étoit magnifique , il étoit d'un tissu bleu & or , elle portoit un Bouquet de plumes bleuës , qui faisoit un effet agreable sur ses beaux cheveux blonds , & elle montoit un cheval Isabelle à crins noirs, qui paroissoit tout fier de porter une si charmante Princesse. La belle Feliciane ne paroissoit pas moins brillante ; son Habit blanc en broderie étoit galand & bien entendu ; un Bouquet de plumes blanches , flottoit sur ses beaux cheveux noirs, qui lui descendoient par grosses boucles jusques à la ceinture ; elle montoit un cheval plus blanc que la neige , qu'elle manioit avec cette grace qui éclatoit dans toutes ses

actions. Que Feliciane parut belle en cet état à l'Amoureux Prince d'Ecoſſe ! Les yeux les plus indifférens ne pouvoient lui refuſer leurs regards, & les cœurs leur admiration.

Le jeune Prince d'Ecoſſe paré avec tout le ſoin que l'on a toujours quand on cherche à plaire, étoit déja au rendez-vous de la Chaſſe : il montoit un Cheval Alzan, fier & ſuperbe ; il en deſcendit à l'arrivée de la Princeſſe de Huntley & de Feliciane, & après quelques momens de converſation on donna le ſignal de la Chaſſe ; Feliciane qui l'aimoit paſſionnément, ſuivit les chiens avec tant d'ardeur, qu'elle laiſſa bien loin d'elle la jeune Princeſſe de Huntley, qui n'avoit pas la même paſſion pour ce divertiſſement ; mais le Prince d'Ecoſſe ne s'éloigna pas un moment de la belle Feliciane, & ne pouvoit priſer aſſez un divertiſſement qui donnoit occaſion d'être quelque tems auprès d'elle.

Cependant la jeune Princeſſe de Huntley, qui avoit trouvé ſur ſon chemin une Fontaine ruſtique, qui formoit un petit ruiſſeau entouré de grands arbres, qui entretenoient dans ce lieu une agréable fraîcheur, s'arrêta, deſcendit de Cheval avec les Dames de ſa ſuite, & s'étant aſſiſes ſur l'herbe pour ſe repoſer, elle appella un de ſes Ecuyers : Allez promtement, lui dit-elle, faire des reproches de ma part à Feliciane, & dites-lui, que ſon ardeur pour la Chaſſe, l'empêche trop long-tems d'être avec moi. L'Ecuyer partit à l'inſtant, & rejoignit bientôt la belle Feliciane, & dès qu'il ſe fut acquitté de ſa commiſſion ; La Princeſſe a raiſon, dit-elle en ſoûriant, & en s'adreſſant au Prince d'Ecoſſe, qui étoit auprès d'elle, les paſſions emportent trop loin, ſur la foi de celle que j'ai pour la Chaſſe, j'allois peut-être ſans réflexion m'égarer avec vous dans ces Païs, mais il faut que je me corrige.

Après ces mots, ſans attendre la réponſe du Prince, elle pouſſa ſon Cheval à toute bride vers l'endroit où l'Ecuyer de la Princeſſe lui avoit montré qu'elle étoit, elle la trouva encore aſſiſe au bord de l'eau, où elle lui fit d'agreables reproches de ſa vivacité pour la Chaſſe, dont Feliciane ſe défendit avec cet eſprit qui faiſoit le charme de toutes les converſations où elle prenoit part.

Feliciane ne fut pas plutôt partie que le Prince d'Ecoſſe, beaucoup plus occupé de ſon amour, que du plaiſir de la Chaſſe, prit en rêvant une route détournée, rallentit la viteſſe de ſon Cheval, quand il ſe trouva ſeul, & marchoit aſſez lentement, occuppé de ſa rêverie, lors qu'il ſe vit tout à coup couper le chemin par une troupe d'Hommes armez, qui ſortirent d'entre les Arbres de cinq ou ſix endroits differens; L'un d'eux s'aprochant de

lui

lui d'un air assez respectueux; Allons Grand Prince, lui dit-il, où la fortune d'accord avec nous, veut vous conduire : Le Prince surpris de ces paroles, n'y repartit qu'en mettant promptement l'épée à la main pour s'ouvrir un passage entre cette troupe d'Hommes armez, dont il étoit environné; mais comme ces gens craignoient qu'en perdant du tems, il n'arrivât du secours au Prince, Morleis connu du Prince, pour un des plus considerables Officiers de l'Armée, se présenta à lui : Venez Seigneur, lui dit-il, c'est le Roi qui m'a chargé de vous conduire, j'ai pris à regret cette fatale commission, mais je n'en ai pas été le maître. Il faut obeïr au Roi, dit le jeune Prince en soûpirant, & remettant son épée au fourreau : Allons Morleis, conduisez moi selon les ordres que le Roi vous a donné : Hélas belle Feliciane! s'écria-t-il tristement un moment après, je ne vous verrai plus, c'est le

seul malheur qui me paroît redoutable.

La troupe que commandoit Morleis environna alors le Prince ; Morleis demeura près de sa personne, & on le fit marcher par des chemins détournez avec une diligence à laquelle leurs Chevaux n'auroient pû long-tems résister, si on n'y eût pourvû par des relais que le Prince trouva placez en des distances égales & peu éloignées sur la route qu'on lui vouloit faire prendre.

La fortune présente du jeune Prince d'Ecosse lui paroissoit si conforme aux menaces que le Roi lui avoit faites le jour précédent, qu'il ne douta pas un moment, que ce ne fût par ses ordres qu'on l'éloignoit de la Cour, & la douleur de quitter Feliciane, le jettoit dans un accablement qui ne lui permettoit presque pas de donner son attention aux autres infortunes,

dont il sembloit être menacé.

On ne fut pas long-tems à s'appercevoir de l'absence du Prince, & comme on crut qu'il avoit quitté la Chasse pour aller retrouver Feliciane & la Princesse de Huntley, le Comte d'Anglesey, & plusieurs autres y coururent; mais on ne l'y trouva point; on le chercha inutilement dans tous les lieux où l'on s'imaginoit qu'il pourroit être: l'inquietude de la jeune Princesse de Huntley fut extrême, & la belle Feliciane en paroissoit si touchée, que sa douleur auroit de beaucoup soulagé celle du Prince, s'il en avoit été témoin. On porta cette nouvelle au Roi, qui en parut dans une fureur épouvantable, & fit monter ses Gardes à cheval, & quelques troupes qu'il avoit toujours prêtes pour sa sûreté, aux environs de Sterling capitale d'Ecosse où il faisoit sa demeure ordinaire; mais il ne fut pas difficile de remarquer, dans tous les or-

dres qu'il donna, que l'amitié n'avoit point de part à son empressement de retrouver le Prince : On sût même quelque tems après, que ce Roi cruel pour son propre fils, comme pour le reste de ses sujets, avoit donné des ordres secrets aux chefs de ses troupes pour le faire périr, en cas qu'il leur fût possible de le trouver. Il soupçonna le Comte de Huntley d'avoir eu part à la fuite du Prince, & sur ce simple soupçon, sans avoir aucunes preuves vraisembables, il le fit conduire dans une affreuse prison, & traita avec des duretez incroyables la belle & malheureuse Princesse sa fille, qui fut se jetter à ses pieds pour demander la liberté du Prince son Pere ; peu s'en fallut même qu'il ne l'envoyât dans la même prison ; & cette jeune Princesse lui ayant demandé qu'il lui fût du moins permis d'aller trouver son Pere dans la prison où il étoit renfermé, il lui refusa cette grace, ne

voulant pas donner au Comte de Huntley la satisfaction de la voir

La belle Feliciane qui partageoit la douleur de cette infortunée Princesse, n'étoit pas moins accablée de la sienne, & l'amour que le Roi avoit pour elle, & qu'il ne dissimuloit plus, étoit une persecution perpetuelle qu'elle avoit à souffrir, & quoique son cœur ne fut pas fort sensible pour le Prince d'Ecosse, l'incertitude du sort de cet aimable Prince, qui l'aimoit avec une passion aussi vive que respectueuse, augmentoit sans cesse sa douleur ; elle voulut alors se retirer de la Cour, pour aller attendre dans quelque endroit éloigné du commerce du monde la fin de ces grands évenemens qui sembloient se préparer ; mais l'amitié, les prieres, & les malheurs présens de la jeune Princesse de Huntley, la retinrent encore à Edimbourg malgré elle-même.

Cependant tout le peuple paroissoit

disposé à se soulever ; l'injuste prison du Comte de Huntley, qui étoit généralement estimé de tout le monde, avoit porté jusqu'au dernier excez la haine que l'on avoit pour le Roi ; l'absence du Prince avoit rempli toute la Cour d'une véritable affliction ; on soupçonnoit même le Roi de l'avoir fait enlever pour le faire périr, & l'inquietude qu'il témoignoit de ce départ, par rapport à ses interêts, étoit regardé comme une feinte. Cette opinion, qui d'abord fut générale, fit sentir à la belle Feliciane une douleur que rien ne peut exprimer. Que je suis malheureuse, disoit-elle à la Princesse de Huntley ! c'est ma fatale beauté, qui a sans doute contribué à la perte du Prince, plus encore que la cruauté naturelle du Roi ; il sembloit que j'eusse prévu les malheurs qui me devoient accabler, continuoit-elle en répandant des larmes, qui ne servoient qu'à rendre ses attraits plus

touchans ; je ne voulois point paroître à la Cour, j'y suis venuë entraînée par ma destinée, plûtôt que par mon goût ; je ne désirois qu'une vie douce & tranquille : Que je suis loin de cette heureuse tranquillité ! Que votre douleur augmente la mienne, ma chere Feliciane, lui répondit la jeune Princesse de Huntley ! Je partage vos maux, je suis accablée des miens, hélas ! qui nous délivrera d'un état si funeste ?

Ces belles affligées se plaignoient ainsi de leurs malheurs, mais le Roi, cruel jusques dans sa tendresse, ne leur permettoit pas de s'entretenir sans témoins ; il les faisoit rigoureusement observer, pour découvrir si elles n'avoient nulle intelligence avec le Prince, & il venoit souvent chercher Feliciane jusques chez la Princesse de Huntley, pour lui parler d'un amour qu'elle détestoit, & dont elle ne recevoit les discours qu'avec une noble fierté & un mépris

ſi facile à remarquer, qu'il augmentoit encore ſa fureur.

Tandis que le trouble & la douleur font reſſentir tout ce qu'ils ont de plus funeſte dans Sterling, le jeune Prince d'Ecoſſe conduit par Morleis & ſa troupe, traverſa de grandes forêts & de vaſtes campagnes, & la nuit ne paroiſſant pas à ſes Conducteurs un tems propre à ſe repoſer, on lui offroit ſeulement de tems en tems de légers repas, dont ce Prince, occupé de ſa douleur, faiſoit encore un plus léger uſage.

Le jour commence de reparoître, pour la troiſiéme fois, & le Prince dont la premiere ſurpriſe étoit diſſipée, remarquant avec étonnement que Morleis, en l'arrêtant priſonnier ne lui avoit point ôté ſon épée : Où me conduiſez-vous, Morleis, lui dit-il alors en rompant le ſilence qu'il avoit preſque toujours gardé juſques à ce moment, & pourquoi cette prodigieuſe diligence ? Je vous en ren-

drai raiſon, Seigneur, lui répondit Morleis, avant la fin de la journée; moderez cependant votre douleur, s'il eſt poſſible, & ſouvenez vous qu'un Prince tel que vous, qui ſeul êtes l'eſpoir & les délices de tant de peuples, doit ménager ſa vie, & pour lui & pour eux. Dequoi m'entretenez-vous Morleis, lui dit le Prince en ſoûpirant, ne ſuis-je pas le plus malheureux de tous les hommes? Non, Seigneur, repartit Morleis, en voyant tout à coup aſſez près d'eux un gros de troupes qu'une petite montagne leur avoit caché; non vous n'êtes point le plus malheureux Prince de l'Univers, mais vous allez être bientôt un des plus grands Rois du monde: Il n'eſt plus tems de vous cacher votre deſtinée, dit Morleis en remarquant l'étonnement qui paroiſſoit ſur le viſage du Prince; nous vous conduiſons au Trône, & non pas à une affreuſe Priſon. L'eſtime

& l'affection, Seigneur, que toute l'Armée porte aux grandes qualitez qui ſont en vous, continua-t-il, avec l'audace d'un vieux Guerrier, l'ont réſoluë à vous choiſir pour Maître; il eſt tems enfin de nous affranchir tous des cruautez tant déteſtées du Roi votre Pere: Venez, Seigneur, acquerir un Royaume floriſſant d'une maniere mille fois plus glorieuſe pour vous, que la fortune ne ſembloit vous l'avoir deſtiné par une naiſſance royale.

A peine Morleis eut achevé ces paroles, que les principaux Chefs de l'Armée, qui s'en étoient détachez, environnerent le jeune Prince & le ſaluerent comme Roi. Mais le Prince, après les avoir remercié en peu de mots de leur affection & de leur eſtime, leur déclara qu'il ne vouloit point regner en uſurpant un Empire, dont le Roi ſon Pere étoit poſſeſſeur. Votre Alteſſe prendra ſes dernieres réſolutions avec plus de loiſir, lui

repartit le fier Morleis ; recevez toujours, Seigneur, les acclamations de vos Soldats avec un air plus satisfait & plus tranquile ; ils sont rebelles & sont les plus forts ; nous n'avons arrêté leur fureur qu'en les flattant du bonheur de vous avoir pour Maître : Après votre refus, Seigneur, rien ne pourroit plus les retenir, ils iroient brûler Edimbourg & venger sur le Roi même tant de sang injustement répandu. Verriez-vous, Seigneur, sans une douleur mortelle, vos peuples desolez, & la belle Feliciane exposée à tous les périls, qui sont inseparables d'une Ville livrée à la fureur du Soldat ? Allons Morleis, dit le jeune Prince, frappé de l'idée de voir Feliciane dans une Ville assiegée, allons, puisqu'il le faut, me montrer à l'Armée, avec un air plus content que mon cœur ne me le permettroit, si j'osois suivre tout ce qu'il me dicte ; mais j'atteste le Ciel, continua-t-il en haussant

la voix, que je me donnerai la mort, dès aujourdhui, si vous ne me promettez tous la vie & la sûreté du Roi mon Pere. Ils lui firent ce serment, qu'il exigea d'eux ; & après l'avoir reçu il se mit à leur tête d'un air si fier & noble, qu'il attira tous leurs vœux, & toutes leurs admirations. Ce gros de troupes les joignit, & fit entendre jusqu'au Camp mille cris redoublez de Vive Jacques quatriéme notre Roi.

L'armée étoit campée assez près de ce lieu ; le Prince en entrant dans le Camp, trouva toutes les troupes sous les armes ; ils le reçûrent comme leur Roi ; les cris de joye, & le bruit des armes redoublant, les Officiers les plus considerables de l'Armée suivirent le Prince jusqu'aux Tentes qu'on lui avoit préparées, elles étoient magnifiques ; on y servit un repas somptueux, & la joye & l'amour qu'ils avoient pour leur Prince brilloit dans

toutes les actions de ces Guerriers.

Le jeune Prince qui avoit compris par le discours de Morleis, les dangers attachez à un refus, résolut d'achever de gagner les cœurs de ces Troupes rebelles, pour tâcher de les remettre dans leur devoir, ou du moins de sauver la vie du Roi son Pere, dont la perte étoit si sûre, si on l'abandonnoit à la fureur de tant de Guerriers mutinez; il parla à tous les Officiers avec cette grace & cet air de grandeur, qui lui étoit naturelle, & qui acheva de les charmer; enfin on se retira pour le laisser joüir du repos, dont on jugea facilement qu'il avoit besoin, après avoir fait un assez long trajet, avec tant de diligence.

Le lendemain matin Morleis s'étant présenté à l'entrée de la Tente du Prince qui venoit de s'éveiller, il lui fit demander s'il trouveroit bon qu'il pût lui donner un avis important: Le Prince ayant ordonné

qu'on le fît entrer: Hé bien Morleis, lui dit-il, dès qu'il le vit auprès de son lit, que vais-je faire ? je suis plus résolu que jamais à ne point porter les armes contre le Roi mon Pere : Vous êtes résolu Seigneur, lui répondit hardiment Morleis, à voir périr le Prince votre Pere, & à voir passer le Royaume d'Ecosse en des mains étrangéres, & peut-être même dans les mains de quelques-uns de vos Sujets: Les Rebelles se croyent tout permis: Vous êtes né pour commander ; Seigneur, vous résoudrez-vous sans peine à obeïr? Je n'obeïrai jamais, reprit fierement le jeune Prince, ni à mes Sujets, ni à aucune Puissance étrangere ; la vie me sera toujours moins chere que la perte de mon rang ; mais je ne voudrois regner que par le seul droit de ma naissance, & sans me mettre à la tête d'une Armée rebelle, à qui il ne peut être permis de se choisir un Roi. Il seroit à souhaitter, Seigneur,

reprit Morleis, que vous fussiez en état de pratiquer des maximes si sages; mais il ne s'agit présentement que de vous mettre en possession d'un des premiers Trônes de l'Univers, n'en laissez pas perdre une occasion que vous auriez peut-être de la peine à retrouver: Il ne vous est plus permis d'esperer, continua Morleis, voyant que le Prince l'écoutoit avec attention, il ne vous est plus permis d'esperer d'arrêter, ni de suspendre la fureur de nos Troupes mutinées, en faveur du Prince votre Pere: Je viens pour vous en avertir, & pour vous apprendre que le Traité secret qu'il a fait avec les anciens Ennemis de notre Patrie, a rompu pour jamais tout chemin à quelque Tréve avec lui. Voilà, Seigneur, une copie de ce Traité que je vous présente; vous y verrez que Henri VII. Roi d'Angleterre promet des Troupes au Prince votre Pere, dès que les troubles, dont son Royaume est

agité, ſeront calmez, pour réprimer un peuple malheureux, & une Armée qui ſeroit encore fidelle, ſi elle n'avoit pas découvert ce déteſtable complot.

Le Prince prit le Traité des mains de Morleis, & le lut avec un étonnement incroyable. Jugez, Seigneur, lui dit Morleis, quand il eut achevé de lire, jugez vous-même quelle ſûreté nous pourrions eſperer deſormais, en obéïſſant au Prince votre Pere, puiſqu'il auroit à punir des Rebelles, & qu'il a cherché par ce Traité à faire périr de braves Sujets, qui avoient donné mille fois leur ſang pour ſon ſervice: Mais pour achever, Seigneur, de vous réſoudre d'accepter l'Empire que nous vous préſentons, continua, Morleis ſans donner le tems au Prince de ſe reconnoître, commandez qu'on faſſe venir des Priſonniers, qu'un Parti de votre Armée vient de faire, vous apprendrez d'eux, mieux que de moi,

moi, quelle clemence vous devez attendre des ſentimens que le Prince votre Pere a pour vous. Le Prince ordonna qu'on fit entrer les Priſonniers, on les amena auſſi-tôt devant lui, il leur demanda quels ordres ils avoient reçû du Roi ſon Pere : Alors celui qui paroiſſoit le plus conſiderable, s'étant jetté à ſes pieds, lui avoüa les ordres ſecrets que le Roi avoit donné contre ſa vie, le jeune Prince en parut vivement touché, & ſe tournant vers Morleis avec une action noble & fiere. Et moi, dit-il, je veux commencer mon regne par une action de clemence, pour montrer à quel point les cruautez me ſont odieuſes. Qu'on donne la liberté à ces priſonniers, Morleis, continua-t-il & qu'ils aillent apprendre au Roi mon Pere, que les ordres qu'il donne contre ma vie, ne m'empêcheront jamais de donner tous mes ſoins pour la conſervation de la ſienne.

La plus grande partie de ces prisonniers demanderent à prendre parti dans l'Armée du nouveau Roi; il le leur permit, & les autres disposerent à leur gré de la liberté qu'on venoit de leur rendre. Cependant les principaux Chefs de l'Armée vinrent trouver le Prince pour le prier de faire marcher l'Armée vers Sterling, pour ne pas donner le tems aux peuples & à l'Armée de laisser refroidir le zele ardent que l'on témoignoit pour lui. Il leur commanda donc de faire marcher les Troupes à petites journées vers Sterling, & se retira de bonne heure dans sa Tente, mille fois plus occupé du souvenir de Feliciane que de tous ces grands évenemens. Ensuite il ordonna qu'on lui amenât un des plus considerables de ces prisonniers qui avoit pris parti dans ses Troupes, & l'ayant reconnu pour un Officier des Gardes du Roi, il lui fit diverses questions, sur les mouvemens que son départ avoit

cauſé à la Cour. Cet Officier lui apprit que la Princeſſe de Huntley avoit paru fort affligée ; mais ce qui le toucha le plus, fut d'apprendre que la belle Feliciane n'avoit point caché l'inquiétude que cet évenement lui avoit cauſé ; il en conçût des eſpérances flatteuſes qui l'entretinrent agreablement juſqu'au jour, & après un ſommeil aſſez léger, il ſe leva, & marcha à la tête de ſon Armée. Cependant le bruit ſe répandit dans Sterling de la marche de l'Armée ; on y apprit préciſément par les priſonniers, à qui le Prince avoit rendu la liberté, & qui étoient retournez à Sterling, qu'il étoit à la tête des Rebelles ; & comme ils avoient vû ce Prince agir en Roi, paroiſſant abſolu ſur toute l'Armée, ils n'apprirent au Roi que ces circonſtances, ſans y ajoûter celles qui pouvoient le juſtifier, parce qu'ils les ignoroient abſolument.

La fureur du Roi redoubla à ces

nouvelles, & le Comte de Huntley qui en fut averti dans sa prison par un de ses Gardes que la Princesse sa Fille avoit gagné, en espera une prompte liberté. La Princesse de Huntley & la belle Feliciane avoient aussi une joye sensible d'apprendre que le Prince étoit en sûreté; mais elles ne pouvoient comprendre comment ce jeune Prince, dont elles connoissoient les inclinations si éloignées de la révolte, s'étoit allé mettre à la tête des Rebelles.

Tandis qu'elles s'entretenoient avec étonnement du profond mystére qu'elles croyoient que le Prince leur avoit fait de ses desseins, & qui leur paroissoient peu conformes à cette vive passion, qu'il avoit toujours témoigné pour Feliciane, l'Armée s'avançoit vers Sterling, & le jeune Roi trouvoit des Députez de toutes les Villes qui étoient sur son passage, qui lui en apportoient les clefs, & le reconnoissoient pour leur Souverain.

Cependant le Roi assembla promptement les Troupes qu'il tenoit dispersées aux environs de Sterling ; il voulut les mettre en campagne contre l'avis de ses Capitaines les plus experimentez, qui lui representerent qu'il pourroit soûtenir un long Siége dans cette Ville-là, & peut-être recevoir du secours de Henri Roi d'Angleterre, & que son Armée étoit de beaucoup plus foible que celle qui marchoit contre lui ; mais sa fureur l'emporta sur sa raison.

Quand l'Armée du Prince fut à trois journées de Sterling, il la fit camper dans un lieu fort avantageux, & donna ses ordres avec une prudence qui surprit les plus anciens Officiers, & leur inspira encore plus de respect & d'estime pour ce jeune Roi qu'ils trouvoient si digne de leur commander. Dès que l'Armée fut campée, ce Prince composa lui-même un Manifeste, par lequel il faisoit sçavoir aux peuples d'Ecosse

qu'elle l'avoit forcé d'en prendre le commandement, & il le fit publier en peu de tems par tout le Royaume.

Un soir que ce Prince se promenoit sur le bord d'une petite riviere qui étoit sur la droite de son Camp, suivi des plus considerables Officiers de l'Armée, Morleis vint le trouver, ayant avec lui un homme de bonne mine, que le Prince ne put d'abord reconnoître à cause de l'obscurité. Voyez Seigneur, lui dit Morleis, si Votre Alteſſe me sçaura gré du prisonnier que je lui amene : Le jeune Prince regardant alors le prisonnier avec plus d'attention, le reconnut avec une extrême joye pour le Comte d'Angleſey, & l'embrassant avec beaucoup de marque d'amitié ; l'honneur de faire un prisonnier de cette importance, brave Morleis, vous étoit dû lui dit-il gracieuſement ; mais je me trompe fort, si vous avez eu bien de la peine à le conduire devant moi. Il eſt vrai, Seigneur,

reprit le Comte d'Anglesey, que ma défaite a été fort facile, puisque depuis le jour que j'ai appris que Votre Alteſſe étoit à ſon Armée, je n'ai ſouhaitté de conſerver la liberté, dont je jouïſſois, que pour venir me rendre priſonnier du grand Roi à qui je veux conſacrer tous mes ſervices. Je rendrai votre priſon aſſez douce, reprit le Prince en ſoûriant, pour que vous n'ayez pas envie de nous échapper, & enſuite, impatient d'apprendre des nouvelles de Feliciane, il ſe retira promptement dans ſa Tente, & en ayant fait ſortir tout le monde: Hé bien Comte d'Anglesey, lui dit-il avec empreſſement, que ne me parlez-vous de Feliciane? La belle Feliciane, Seigneur, reprit le Comte a paru auſſi ſenſible à votre départ & à la joye d'apprendre que toutes les craintes que nous avions eu pour vous étoient auſſi vaines que nous le pouvions deſirer; & la Princeſſe de Huntley, continua-t-il, au milieu

de sa douleur, & des frayeurs que lui causa la prison du Prince son Pere, croit déja voir disparoître ses malheurs, depuis qu'elle a appris que vous allez en être le Maître. Hélas reprit le Prince en soûpirant, on m'a forcé de le devenir, je n'ai jamais desiré de regner par des voies violentes; mais j'ai cedé à un torrent auquel il étoit encore plus dangereux de s'opposer.

Le Prince apprit alors au Comte d'Anglesey tout ce qui s'étoit passé depuis le jour qu'il avoit été enlevé à la Chasse; mais vous Comte, continua-t-il, apprenez moi à votre tour, comment vous êtes sorti de Sterling? depuis votre départ, Seigneur, repartit le Comte d'Anglesey, nous étions dans des craintes mortelles, la belle Féliciane les partageoit, & l'amour du Roi votre Pere qui sembloit redoubler, lui paroissoit un cruel supplice. Enfin ayant appris par le bruit commun, qui s'est répandu dans

dans Sterling, & depuis par votre Manifeste même, que vous étiez à la tête de l'Armée, je n'hésitai pas un moment à former le dessein de me rendre auprès de vous ; j'en parlai en secret à la jeune Princesse de Huntley & à la belle Feliciane ; elles approuverent ma résolution : la Princesse de Huntley vous demande la liberté du Prince son Pere, & elle l'espere, de l'amitié que vous avez toujours parû avoir pour elle ; la belle Feliciane m'a chargé de vous assûrer, qu'elle fait des vœux pour vous, & qu'elle s'interesse à votre gloire, & je ne doute pas que le peuple de Sterling ne vous ouvre ses portes dès que vous y paroîtrez. Je n'ai osé, Seigneur, me charger d'une Lettre que la Princesse de Huntley me vouloit donner pour Votre Alteſſe ; je pouvois être pris par les Troupes du Roi qui environnoient Sterling, & j'ai craint d'exposer cette Princesse à la fureur du Roi, si

par malheur, j'étois surpris dans ma fuite ; elle a été heureuse, j'ai trouvé Morleis à l'entrée de ce Camp, qui donnoit quelques ordres ; je me suis nommé à lui ; il m'avoit vû plusieurs fois à la Cour, & il s'est offert de me conduire près de Votre Alteſſe.

Le Comte finit ainsi son récit, & le Prince lui ayant dit qu'il avoit résolu d'envoyer à Sterling quelque homme de confiance, il lui proposa son Ecuyer qui l'avoit suivi dans sa fuite, qui étoit hardi & fidele, & qui s'acquiteroit fort bien de cette dangereuse commission. Hé bien Comte, lui dit le Prince, allez l'instruire & le disposer à me rendre cet important service, pendant que j'écrirai à la charmante Feliciane, car je ne puis vivre un moment sans l'assûrer moi-même que je l'adore. Le Comte obéït, & sortit promptement pour aller instruire son Ecuyer des ordres dont il alloit être

chargé, & le Prince écrivit ces paroles avec toute la joye que donne un doux espoir de recevoir bientôt des nouvelles de ce qu'on aime.

## LE PRINCE D'ECOSSE. à la Belle Feliciane.

*TAnt d'évenemens differens qui se sont succedez les uns aux autres avec une si grande rapidité, n'ont jamais effacé un seul moment de mon souvenir, belle Feliciane, la vive douleur que me donna votre absence; toujours occupé de ma tendresse, les soins & le Titre dont on m'a chargé malgré moi, me sont également odieux; ils m'éloignent de vous, & me font paroître rebelle; mais si le destin, à qui on ne peut s'opposer, me porte enfin jusqu'au Trône, je sens que le plaisir de faire regner la charmante Feliciane sur tout ce Royaume, comme elle regne dans mon Cœur, fera tout le bonheur de ma vie.*

Le Prince écrivit aussi à la Princesse

de Huntley pour l'assûrer d'une amitié éternelle, & pour prendre part à la douleur que lui causoit la prison du Prince son Pere ; & le Comte d'Anglesey étant revenu avec son Ecuyer dans sa Tente, il le chargea de ses Lettres, lui donna un Diamant qu'il avoit au doigt, d'un prix considerable, & le fit partir cette même nuit. Ensuite il ordonna au Comte d'Anglesey d'aller se reposer dans une Tente fort proche de la sienne, & il se mit au lit, flatté de la douce idée de recevoir peut-être un Billet de Feliciane.

Le lendemain le jeune Prince, par l'avis de ses Généraux, fit une revûë générale de ses Troupes; elles se trouverent fort belles & fort nombreuses, & qui, jusqu'aux moindres Soldats, avoient pris soin de se parer, pour tâcher de mériter quelques regards de leur nouveau Maître, à la vûë duquel ils parurent transportez de joye, & lui don-

nerent mille marques de leur affection.

Quand la revûë fut finie, le Prince se tournant vers le Comte d'Anglesey, qui l'avoit toujours suivi: Venez Comte, lui dit-il assez bas, venez m'entretenir de cette charmante personne dont mon cœur est sans cesse occupé; en achevant ces mots, il poussa son Cheval vers un petit Bois assez agreable, qui n'étoit qu'à une distance peu éloignée du lieu où ils étoient, & le Comte d'Anglesey le suivit. Ils arriverent peu après dans une belle route de ce Bois, où le Prince descendit de Cheval, sa suite se tenant éloignée par respect; il fit approcher le Comte d'Anglesey, & s'étant assis sous une touffe d'arbres: Que le destin m'est cruel, Comte, lui dit-il, en soûpirant! Les succez les plus heureux dont il me flatte, augmentent encore mes malheurs: Je vais regner malgré moi, & je vais faire quitter

au Roi mon Pere une place que je voudrois lui conſerver aux dépens de mon ſang : J'ai même cherché vainement, continua-t-il, le moyen de pouvoir fuir de cette Armée rebelle pour retourner auprès du Roi; mais cette Garde nombreuſe, qui eſt toujours attachée à mes pas, & qui les nuits environne mes Tentes, eſt trop fidelle à ceux qui me l'ont donnée & à cette affection qu'ils diſent qu'ils ont pour moi, pour me permettre de m'échapper. Mais, Seigneur, reprit le Comte d'Angleſey, en fuyant de cette Armée, quand même vous y trouveriez de la facilité, vous changeriez en fureur l'affection que les Troupes ont conſervée pour vous; vous ne ſauveriez pas le Roi votre Pere, & peut-être ne regneriez-vous jamais : Vous connoiſſez le caprice des Peuples; l'Armée vous adore; profitez, Seigneur, de ces favorables diſpoſitions, & ſouffrez avec moins de peine la

néceſſité qui vous contraint de régner. Faut-il que la poſterité, reprit triſtement le Prince, peut-être mal inſtruite de mes ſentimens, croye un jour que j'ai contribué à renverſer le Trône du Roi mon Pere, & que comme ſi ce n'étoit pas aſſez de ce malheur, qui vient attaquer ma gloire, l'amour m'accable encore de ſes tourmens ? L'abſence de la belle Feliciane de Melroſſe, repartit le Comte d'Angleſey, peut vous cauſer de ſenſibles chagrins ; mais, Seigneur, vous êtes certain de la revoir, & quand on eſt aimé, ne trouve-t-on pas des douceurs dans tous les maux que l'amour peut faire ? Aimé, s'écria le Prince ! Ah, un ſi grand bonheur n'a pas encore été réſervé pour moi ! Mes vœux, mes ſoins, ma paſſion ardente & fidelle, n'ont, qu'à peine, inſpiré à la belle Feliciane une légere reconnoiſſance, dont un cœur, auſſi amoureux que le mien, ne peut être ſatisfait. Quoi ?

Seigneur, repartit le Comte d'Angleſey avec étonnement, Feliciane a toujours vû l'amour d'un Prince tel que vous avec indifference ? J'avois crû, continua-t-il, quand vous paroiſſiez inquiet & chagrin, qu'un peu de délicateſſe cauſoit ces differens mouvemens dans votre cœur ; mais n'étant ici que depuis ſix mois, je n'en ai point vû, Seigneur, les commencemens. Quand j'eus l'honneur de vous être préſenté, vous me parûtes déja touché de cette même tendreſſe, qui vous occupe aujourd'hui, & je ne doute pas, que la belle Feliciane n'en eût connu tout le prix. Quelques légeres apparences vous ont trompé, Comte, reprit le Prince en ſoûpirant ; mais puiſque le mérite que je vous connois & l'amitié que j'ai pour vous m'autoriſent à vous ouvrir mon cœur, apprenez aujourd'hui tout ce qui m'eſt arrivé de plus conſiderable en ma vie. Le Comte d'Angleſey marqua au Prin-

ce d'Ecoſſe la reconnoiſſance qu'il ſentoit de ſes bontez, & le Prince reprit ainſi la parole.

## HISTOIRE

### *Du Prince d'Ecoſſe.*

J'Etois ſi jeune quand je perdis la Reine ma Mere, que j'étois incapable de ſentir la perte que je faiſois. Le Roi mon Pere ayant commencé, dès ce tems-là, à s'attirer cette prodigieuſe haine, que nos Peuples ont conſervée pour lui, la mort de la Reine ma Mere affligea tout le Royaume, parce qu'elle s'oppoſoit, autant qu'il lui étoit poſſible, aux cruautez que le Roi exerçoit tous les jours. Quelque reſſemblance que j'ai avec la feuë Reine, commença à m'attirer l'affection de la Cour, & mes inclinations qui paroiſſoient aſſez douces & toujours prêtes à ſecourir les malheureux, acheverent de gagner les cœurs. La

Princeſſe de Huntley, dont l'âge étoit pareil au mien, & dont la beauté brilloit déja dans une ſi grande jeuneſſe étoit regardée de tout le Royaume comme la ſeule Princeſſe que je pouvois un jour choiſir pour Epouſe, ſi je ne voulois point rechercher d'Alliances étrangeres ; le Roi même, qui dans le fond de ſon ame craignoit le Comte de Huntley, dont le mérite & la valeur le faiſoit aimer de nos Peuples, & dont les Ancêtres avoient quelques prétentions ſur la Couronne d'Ecoſſe, le flattoit cependant d'élever un jour ſa Fille ſur le Trône, pour l'attacher à lui, par cette promeſſe de remettre par cette voix le Sceptre dans ſa Maiſon. Le Comte de Huntley eſt ambitieux, & ſans doute ſi l'Armée qui vient de me choiſir pour Roi, moins affectionnée à ma perſonne, lui avoit offert le même honneur & les mêmes forces, il eût accepté l'occaſion de regner ; Morleis même m'en a

parlé en ſecret, & il m'a appris que ce Comte avoit tâché à ſe faire des Partiſans entre les Révoltez de cette Armée. Ceſt-là ce qui me fit réſoudre d'en accepter le commandement: Ainſi jugez, Comte, quelle ſeroit ma douleur, ſi j'étois réduit à devenir le Sujet d'un Prince qui eſt né pour être le mien, & qui peut-être n'auroit pas même uſé de ſon pouvoir avec moi, comme j'uſerai du mien avec lui.

Je fus élevé dans le Palais d'Edimbourg, continua le Prince d'Ecoſſe; le Roi me choiſit des Maîtres connus par leur ſçavoir ou par leur adreſſe. J'apprenois avec aſſez de facilité, mais l'on remarquoit que le Roi ſouffroit déja avec peine les loüanges que l'on me donnoit. Jamais ſon cœur ne parut touché d'une amitié paternelle, & jamais je n'en ai reçu qu'un accüeil triſte & ſévere. Je paſſois une partie de mes jours avec la Princeſſe de Huntley; elle

eſt belle, ſon humeur eſt charmant, nous liâmes dès ce tems-là entre nous la tendre amitié que nous avons encore l'un pour l'autre; mais mon cœur, deſtiné à aimer ailleurs, ne prit point dans ſes beaux yeux les ſentimens qu'ils devoient m'inſpirer, & que l'on ſouhaittoit de me voir pour elle. Le Comte de Huntley eſpera qu'un âge plus avancé me rendroit capable de ſentir de la paſſion pour ſa Fille, mais l'arrivée de Feliciane à la Cour, lui apprit bien-tôt que mon cœur n'attendoit, pour devenir ſenſible, que le charmant objet pour qui il étoit deſtiné. J'avois environ ſeize ans quand un aſſez grand nombre de Troupes que le Roi avoit ſur les frontieres ſe révolta ſur quelques légers prétextes, & fit mille déſordres aux environs du lieu où elles étoient; elles prirent & pillerent quelques Châteaux mal pourvûs des choſes néceſſaires pour ſoutenir un Siege, & ne firent nul

quartier à ceux qui voulurent essayer de leur résister.

Le Roi averti de leur insolence fit promptement assembler des Troupes, en donna le commandement à Morleis, dont il connoissoit la valeur & la fidélité, & les fit marcher contre les Rebelles. Sa politique ne lui permit pas de donner cet emploi au Comte de Huntley qui le lui avoit demandé, parce qu'il craignoit qu'il ne se joignît à eux.

Je suppliai le Roi avec instance de me permettre d'aller employer mes premieres Armes à punir les Révoltez, il me refusa d'abord; mais ne me trouvant pas dans un âge bien redoutable, il parut approuver mon dessein, & nomma lui-même tous ceux qu'il vouloit qui fussent de ma suite. Je sentis alors toute la joye que peut inspirer à un jeune cœur la premiere occasion d'acquerir de la gloire.

J'étois chez le Roi le jour qui précéda celui de mon départ, quand

on lui vint demander s'il trouveroit bon que deux Dames d'une Province éloignée vinſſent ſe jetter à ſes pieds, pour lui demander juſtice des maux que les Rebelles leur avoient faits. Le Roi ordonna qu'on les fît entrer ; elles parurent, & à peine eus-je arrêté mes yeux ſur la plus jeune, qui paroiſſoit avoir environ ſeize à dix ſept ans, qu'il me ſembla que je voyois un nouveau jour. Elles étoient en deüil ; celle qui étoit d'un âge aſſez avancé, mais qui conſervoit beaucoup de bonne mine, apprit au Roi, qui les avoit d'abord relevées, que la jeune perſonne qu'elle lui préſentoit, étoit Feliciane de Melroſſe ſa niéce ; que le Pere de cette belle Fille avoit péri par les Armes des Rebelles, en défendant une petite ville qui lui appartenoit ; qu'après ſa mort elles avoient eu recours à la fuite, pour éviter de tomber en la puiſſance des Révoltez. Elle ajouta qu'après avoir pillé cette

Ville, ils avoient tout mis à feu & à sang, & elle finit son discours en demandant Roi l'honneur de sa protection pour cette jeune personne. Le Roi leur parla avec plus de bonté qu'il n'avoit acoûtumé d'en témoigner ; il assura d'assez grosses pensions à Feliciane de Melrosse, & lui dit plus galamment qu'il n'avoit jamais fait, qu'il lui conseilloit de demeurer dorénavant à la Cour, qui perdroit trop de voir éloigner une beauté si parfaite.

Pour moi je n'entendis pas le discours du Roi, la présence de la jeune Feliciane m'avoit enchanté ; les larmes que le souvenir de ses malheurs lui avoient fait répandre, avoient pénétré jusqu'au fond de mon cœur. Que dans ce moment les Révoltez me parurent coupables ! Je sentois un mélange d'admiration, de pitié & de tendresse, qui ne me permettoit pas de mexprimer. Enfin tâchant de me remettre, je m'offris

à conduire la belle Feliciane & sa Parente chez la Princesse de Huntley, à qui elles parurent désirer d'être présentées. Elles accepterent ma proposition avec respect, j'eus le plaisir de donner la main à la belle Feliciane de Melrosse, & un de mes Ecuyers conduisit sa parente. Il n'y a du Palais du Roi à Edimbourg, que les Jardins à traverser pour se rendre à celui du Comte de Huntley. Je ne sçai ce que je dis à Feliciane pendant le chemin que nous avions à faire; mes yeux auroient dû l'instruire des sentimens qu'elle venoit de m'inspirer; mais je n'eûs jamais l'assurance d'oser les lui expliquer par mes paroles. Nous trouvâmes la Princesse de Huntley sur une Terrasse qui donne sur les Jardins du Palais; je lui présentai Feliciane & sa parente, je lui appris leur nom; il étoit connu pour être celui d'une des plus illustres Maisons du Royaume. La Princesse de Huntley plaignit

plaignit les malheurs de cette aimable perſonne ; elle lui promit ſon amitié, & la pria de demeurer à Edimbourg.

La beauté de Feliciane fut admirée chez la Princeſſe, comme elle l'avoit été chez le Roi, & je lui donnois des loüanges avec un empreſſement que le Comte de Huntley trouva plus vif qu'il n'auroit déſiré ; je m'en apperçûs, mais je ne m'en contraignis pas. La Princeſſe de Huntley, dont l'eſprit eſt incapable des petites jalouſies de ſon ſexe, & qui n'a pour moi qu'une véritable amitié, admira la beauté de Feliciane, & ne parut pas déſapprouver mes empreſſemens pour elle. Nous étions alors au Printems, il faiſoit le plus beau tems du monde. Je propoſai à cette Princeſſe de venir ſe promener à une belle Maiſon que j'ai au fauxbourg d'Edimbourg, qui eſt ornée d'excellentes peintures, dont les meubles ſont magnifiques, & où il

y a de très-beaux Jardins, avec les plus belles eaux du monde, dont la feuë Reine ma Mere avoit fait ſes délices.

La Princeſſe accepta ma propoſition, & nomma Feliciane & ſa parente, pour être de cette partie. Les Dames monterent dans des Chariots; je les ſuivis à Cheval, avec beaucoup de jeunes Seigneurs de la Cour; je n'abandonnai point le côté du Chariot où étoit la belle Feliciane, & ce qu'il y eut de ſurprenant, cette jeune perſonne, élevée dans une Province éloignée de la Cour, y parut ſans embarras & avec des graces qui effacerent toutes les autres beautez. La converſation fut vive; j'étois animé du deſir de plaire, le chemin ne nous parut point long. En arrivant on entra d'abord dans les Jardins, on s'y promena avec plaiſir, & environ une heure après, comme j'avois ſecretement donné des ordres avant que

de partir, en entrant dans un petit Labyrinthe assez agreable, vers lequel je conduisis exprès les Dames, on entendit le son de divers instrumens. La Symphonie étoit placée sur une petite Esplanade qui est au centre du Labyrinthe; chacun prit la route qui lui plaisoit davantage pour y arriver; elles paroissoient toutes également faciles; mais je connoissois celles qui s'embarrassoient, les unes dans les autres, & qui forçoient ceux qui s'y étoient embarquez à prendre un long détour, pour arriver au centre du Labyrinthe; & comme je conduisois Feliciane, ce fut-là le chemin que je pris, résolu de profiter de cette petite tromperie.

Quelques Dames de la suite de la Princesse nous suivirent, & tandis qu'elles s'amusoient à cueillir des fleurs dont ce Labyrinthe étoit rempli, s'étant apperçuës que j'avois pris une route qui les éloignoit du lieu où elles avoient envie d'arriver;

Vous nous avez trompées, Seigneur, me dit en riant une des filles d'honneur de la Princeſſe, ce n'eſt pas aſſûrément ici le chemin le plus court & le plus facile. Je pourrois bien, en effet, repris-je en ſoûriant auſſi, n'avoir pas eu toute l'attention qu'il faut pour démêler les détours de ce Labyrinthe; mais peut-on penſer à quelque autre choſe qu'à la belle Feliciane, dis-je en baiſſant un peu la voix, & en continuant de marcher. Feliciane rougit, & ne me répondit rien, & parut embarraſſée de ce que je venois de dire; mais comme je devois partir le lendemain, & que j'aurois été inconſolable de la quitter, ſans lui avoir appris les ſentimens que j'avois pour elle, je ne voulus pas perdre une occaſion que je n'aurois peut-être pas retrouvée dans le reſte du jour. Vous feignez de ne m'avoir pas entendu belle Feliciane, lui dis-je alors; mais puiſque ce que vous m'inſpirez ne me

laiſſe pas la liberté de garder le ſilence, apprenez que vos beaux yeux m'ont fait connoître des ſentimens juſqu'à préſent inconnus à mon cœur : Je vous adore, & je ſens, ajoûtai-je en la regardant tendrement, que ma premiere paſſion ſera la derniere de ma vie. Je ſuis ſi ſurpriſe, Seigneur, me répondit Feliciane avec une modeſtie charmante, de tout ce que vous venez de me dire, que je vous ſupplie de m'épargner la peine d'y répondre ; mais je me flatte, Seigneur, continua-t-elle avec une noble fierté, que quand le tems m'aura acquis l'honneur de vous être plus connuë, vous ne me tiendrez pas les mêmes diſcours. Rien au monde ne peut m'empêcher, repris-je promptement, de penſer toujours que je vous aime, & ſi je ne partois pas demain, belle Feliciane, pour aller venger ſur les Rebelles les maux qu'ils vous ont cauſez, mes empreſſemens & mon reſ-

pect vous auroient seuls appris ce que je viens de vous dire.

Comme je finissois ces paroles, les Dames qui nous suivoient, s'approcherent pour me prier en badinant, de leur enseigner une route plus sûre que celle où nous étions alors, à quoi je consentis avec plaisir, satisfait d'avoir osé déclarer mon amour à la charmante Feliciane, & m'offris à les conduire jusqu'au centre du Labyrinthe, où nous arrivâmes en peu de tems. Nous trouvâmes là Princesse de Huntley & toute la suite, placée sur des gazons pour écouter la Symphonie; on nous fit sa guerre de nous être égarez, & je me défendis avec un peu d'embarras. La belle Feliciane fut se placer près de sa parente, & ne la quitta plus le reste du jour; elle auroit pû voir mille fois plus d'amour dans mes yeux, que dans mes paroles, mais elle évita jusqu'au moindre de mes regards.

Quand la Symphonie fut finie, on quitta le Labyrinthe, & après avoir traversé les Jardins, on entra dans un salon magnifique qui est de plein-pied au Jardin, dont tous les Appartemens étoient fort éclairez, & on se promena dans une grande Galerie, remplie de Peintures très-belles & très-délicates. Feliciane qui a un goût particulier pour ces beaux ouvrages, & qui dessine parfaitement bien, les regarda avec attention & avec plaisir, & ayant attaché ses yeux sur un Tableau dont le païsage est merveilleux, où l'on voit Jupiter qui cherchoit Io, & qui paroît transporté de joye de l'appercevoir assise au bord du Fleuve Inacus, je m'approchai d'elle, & regardant le même Tableau ; Jupiter adoroit cette Nymphe, lui dis-je, mais cette Nymphe ne conserva pas toute sa rigueur : Elle en fut assez cruellement punie, reprit froidement Feliciane, pour ne pas

desirer de l'imiter, & s'éloignant de moi, en achevant ces mots, elle repassa dans le salon où l'on servit un grand souper. La Symphonie recommença, & quoique je fusse peu satisfait de la maniere dont la belle Feliciane m'avoit parlé, le desir de lui paroître digne de son attention me fit prendre part à la conversation & la soûtenir avec plus de soin que je n'eusse fait, si j'avois osé me livrer à la rêverie.

Quelque tems après le souper, la Princesse demanda ses Chariots, & quand on fut prêt à retourner à son Palais, j'offris la Maison où nous étions à la Parente de Feliciane pour y faire son séjour, n'ayant pas encore dans Edimbourg, de demeure digne d'elle; & comme je le faisois avec beaucoup d'instance, la Princesse de Huntley qui vouloit me faire plaisir, joignit ses prieres aux miennes, en sorte qu'elle nosa pas me refuser. La belle Feliciane, dont

dont la fierté ne pouvoit ſouffrir ſans peine que ſa Parente acceptât les offres que je lui faiſois, fit bien tout ce qui lui fût poſſible pour l'en empêcher ; mais n'oſant dire les véritables raiſons de ſon refus, elle fut contrainte de demeurer dans ma maiſon avec ſa Parente. Je donnai dès le même ſoir mes ordres à un de mes Ecuyers, auquel j'ai toujours eu beaucoup de confiance ; je nommai ceux de mes Officiers que je voulois laiſſer auprès de Feliciane & de ſa Parente, & dès le jour ſuivant elles furent ſervies plutôt comme des Princeſſes deſtinées à regner, que comme des perſonnes particulieres.

Cependant comme il étoit tard je retournai au Palais, & je me mis au lit ; mais l'idée de la belle Feliciane ne permit pas au ſommeil de m'ôter un ſeul moment le plaiſir de penſer à elle, auſſi lui envoyai-je le lendemain, dès que je crus

qu'elle pourroit être éveillée, faire un compliment de ma part de même qu'à ſa parente, après quoi j'allai au lever du Roi ; & comme c'étoit le jour marqué pour mon départ, je pris congé de S. M. qui m'embraſſa, je crois, pour la premiere fois de ſa vie, & paſſant ſur une Terraſſe du Palais, il vint me voir monter à Cheval, ſuivi d'un aſſez grand nombre de belle jeuneſſe de la Cour, à qui il avoit permis de m'accompagner, & de toute ma Maiſon.

Je ſentis alors tout ce que l'abſence de Feliciane m'alloit cauſer de douleur, je paſſai un moment chez la Princeſſe de Huntley, & je crois même que je n'y paſſai que pour lui parler de Feliciane : Elle me promit avec une bonté digne d'elle, d'avoir un ſoin particulier de ſes interêts, je remontai à Cheval ; mais ne pouvant me réſoudre de partir ſans revoir Feliciane,

j'allai promptement à la Maiſon où je l'avois laiſſée le ſoir précédent; elle n'oſa refuſer ma viſite, & je la trouvai encore plus belle, qu'elle ne me l'avoit paruë d'abord; mais ſa Parente, qu'elle en avoit ſans doute prié, ne la quitta pas un moment, & je ne pus parvenir à lui dire un ſeul mot ſans être entendu. Enfin ne pouvant faire ma viſite plus longue, je pris une de ſes belles mains, & la baiſant malgré elle, je pars, lui dis-je, charmante Feliciane, mais l'abſence ne pourra vous effacer d'un cœur où vous regnez avec tant d'empire. Après ces mots, je la quittai, mais je ne pus me mettre en campagne ſans tourner bien des fois les yeux vers cette Maiſon, qui renfermoit un bien qui m'étoit ſi précieux, & les charmes de Feliciane, dont il avoit été facile de voir que j'étois vivement touché, firent tout l'entretien de notre voyage.

Nous joignîmes nos Troupes en peu de jours ; Morleis qui les commandoit, vint me recevoir avec les principaux Officiers de cette petite Armée, à une distance assez éloignée du Camp. Nos Soldats prodiguerent leurs applaudissemens à mon arrivée, & je brûlois de les mériter.

Peu après que je fus arrivé à l'Armée, les Révoltez trouvant leurs forces au-dessus des nôtres, résolurent de nous attaquer, & ils avancerent vers nous en fort bon ordre ; Morleis qui fut averti par ses Espions, vint me l'apprendre aussi-tôt & fit marcher nos Troupes à l'Ennemi. Je sentois une joye infinie de me voir si près de pouvoir mériter l'estime de la belle Feliciane. Je me parai extraordinairement le jour que nous devions donner la Bataille, pour être plus facilement remarqué ; mais Morleis qui craignoit de m'exposer,

me plaça dans le Corps de réserve, & me donna quelques Troupes qui avoient ordre de ne me pas quitter, & même de me retenir, si je voulois aller dans la mêlée.

Ce soin que l'on vouloit prendre de ma personne me paroissant indigne; disposez à votre gré, Morleis, lui dis-je, de l'Armée que le Roi vous a donnée à commander; mais laissez-moi ordonner de ma vie. Après ces mots, tirant pour la premiere fois mon épée, j'en frappai un Cavalier, qui pour m'arrêter avoit saisie la bride de mon Cheval, & le poussant avec assez de force, je fus me placer à la tête de notre Cavalerie, malgré les prieres & les remontrances de Morleis. Cette action plût à nos Troupes, elles le marquerent par de longs cris de joye; nous donnâmes la Bataille, & nous remportâmes une Victoire si entiere, que peu de Révoltez furent en état

d'aller annoncer leur défaite. Un de leurs Chefs fut tué sur la place, j'eus l'avantage d'en faire un autre prisonnier, après avoir reçu au bras une fort légere blessure. Le peu qui restoit d'Ennemis se retirerent dans une Ville qui étoit encore de leur parti, & qui n'étoit pas éloignée, & nous résolûmes d'aller promptement en faire le Siége, pour ne leur pas laisser le tems de se fortifier dans leur dernier azile.

Cependant j'envoiai promptement un Courrier au Roi, pour lui porter la nouvelle de la Victoire, & Morleis qui crut lui plaire en lui éxagerant le peu que j'avois fait, m'attribua le gain de la Bataille. Cette nouvelle causa dans Edimbourg une joye extrême, j'eus le plaisir de me flatter que la belle Feliciane entendroit plus d'une fois mon nom dans les réjouïssances publiques; aussi ayant

écrit, auſſi-tôt après la Bataille, à la Princeſſe de Huntley, je chargeai le Gentilhomme que je lui envoyois, d'une Lettre pour Feliciane, dont voici à peu près les termes.

A LA BELLE FELICIANE DE MELROSSE.

*SI Votre fierté, belle Feliciane, n'étoit pas mille fois plus redoutable que les Armes de nos Ennemis, je pourrois me flatter de mériter un jour une Victoire plus glorieuſe que ſi elle décidoit de l'Empire de l'Univers; mais vous avez reçû mes vœux avec une froideur capable de glacer tout autre cœur que le mien. Ne me laiſſerez-vous point eſperer, que des reſpects aſſidus, une paſſion ardente & fidelle, vous feront regarder avec moins d'indifference & de mépris,*

LE PRINCE D'ECOSSE.

La Lettre de Morleis au Roi mon Pere, fit un effet tout contraire à celui qu'il en avoit eſperé, le Roi jaloux de ſon autorité, crût que c'étoit déja lui en ravir une partie, que de regner dans les cœurs de ſes ſoldats, ce qui fit qu'il m'envoya ordre de revenir à la Cour.

Cet ordre arriva le jour même que la Ville où les Révoltez s'étoient retirez, venoit d'être priſe d'aſſaut ; j'avois commandé une des attaques, & dès que je fus le maître de la Ville, je traitai les Habitans avec une douceur & une clémence, qui leur parut digne d'admiration, par rapport à l'humeur cruelle du Roi. Ce fut là que je reçûs l'ordre de mon retour ; & comme la Guerre étoit terminée dans ces Provinces par la priſe de cette Ville, & que je n'y voyois plus d'occaſion d'acquerir quelque gloire, cet ordre

parut bien doux à mon amour. La Princeſſe de Huntley m'écrivit & parut s'intereſſer tendrement à notre Victoire ; mais quelle fut ma douleur, quand celui qui m'apporta cette réponſe, m'apprit que Feliciane avoit refuſé de recevoir ma Lettre. Je me plaignis, je ſoûpirai, & ne ſentis plus cette joye que m'avoit inſpiré l'heureux ſuccez de mes premieres Armes. Je partis enfin avec toute la diligence imaginable, & quelques legeres eſpérances qui ſont inſéparables de l'amour.

Il me ſembloit, en effet, que rien ne pouvoit réſiſter à une paſſion auſſi tendre que la mienne. J'adore Feliciane, diſois-je en moi-même, en traverſant cet eſpace de païs qui nous ſéparoit. Un amour ſi parfait ne pourra-t-il point inſpirer quelque reconnoiſſance ? Feliciane pourra-t-elle jamais trouver un Amant plus tendre & plus fidele ? Mais hélas ! continuai-je en ſoû-

pirant, elle a peut-être déja fait ce choix glorieux où j'aſpire. Son cœur ſeroit-il engagé ? Ou bien auroit-elle ſi peu déſiré de faire briller à la Cour cette beauté merveilleuſe dont mon cœur eſt ſi vivement touché, ſi quelque charme plus fort & plus doux que celui de la ſolitude ne l'avoit arrêtée loin d'Edimbourg ? Que cette penſée me tourmentoit, Comte d'Angleſey ! J'étois jaloux ſans objet déterminé, & je l'étois pourtant juſqu'à la fureur : Agité de ces divers mouvemens j'arrivai à Edimbourg, après trois mois d'abſence. Les Peuples s'empreſſoient pour me voir ſur mon paſſage, & leur joye, à mon retour, augmenta encore la jalouſie ſecrete que le Roi avoit déja contre moi. Il me reçût avec beaucoup de froideur ; mais je ſentis moins ce traitement parce que j'y étois accoûtumé.

En ſortant de chez le Roi, je fus

chez la Princeſſe de Huntley ; & ſi je n'allai pas chez Feliciane la premiere, c'eſt que j'avois appris qu'elle étoit chez cette Princeſſe: A cette nouvelle j'y courus, j'y volai. La Princeſſe vint me recevoir juſques dans un veſtibule qui eſt à l'entrée de ſon appartement ; & me témoigna une joye & une amitié ſincere. Le Comte de Huntley qui étoit préſent, me félicita de l'heureux ſuccez de ma Campagne ; mais leurs empreſſemens ne pûrent m'empêcher d'avoir toujours les yeux attachez ſur la belle Feliciane qui accompagnoit la Princeſſe.

Nous entrâmes tous dans un Jardin qui eſt de plein pied au veſtibule, je m'approchai de Feliciane, & je voulus lui parler du plaiſir que je ſentois de la revoir ; mais ſans me donner le tems d'achever de m'expliquer: Ceſſez, Seigneur, me dit-elle, ceſſez de m'entretenir d'un amour que je ne veux ni ne dois

écouter, tous nos vœux sont dûs à la Princesse de Huntley, & elle en est en vérité si digne, que je puis me flatter, que vous ne lui ferez pas encore long-tems l'injustice de les partager. Je n'ai jamais adressé mes vœux à la Princesse de Huntley, repris-je promptement, elle est belle, elle m'avoit été destinée dès notre enfance; mais nos cœurs n'ont pas été d'accord avec les intentions du Roi, & ne se sont trouvez capables, l'un pour l'autre que d'une parfaite estime & d'une véritable amitié. Ç'en est bien assez pour l'himenée, me répondit la belle Feliciane en soûriant; mais, Seigneur, reprit-elle d'un air plus serieux, considerez, je vous prie, que le rang que je tiens, trop au-dessous du vôtre, ne peut jamais me permettre de vous regarder que comme un Prince qui cherche un amusement dans la Cour; ainsi, Seigneur, j'éviterai toujours avec soin toutes les occa-

sions de vous entendre. Et après ces mots appellant sa Parente qui marchoit quelques pas devant nous, sous prétexte de lui dire quelque chose, elle ne la quitta plus ; & ayant rejoint peu après la Princesse de Huntley, la conversation fut générale le reste du jour.

J'allois me retirer au Palais, quand la Parente de Feliciane vint me prier de trouver bon qu'elle acceptât un Appartement que la Princesse de Huntley lui avoit offert chez elle, & elle me remercia alors avec beaucoup de reconnoissance & de respect de la Maison que je leur avois donnée à mon départ. Puisque la Princesse me dispute l'avantage, lui répondis-je, de vous donner un Logement en ce Pays & à la belle Feliciane, je lui cede ce plaisir ; mais c'est à regret, & je le disputerois à tout autre qu'à elle.

Cet empressement de sortir d'une Maison qui m'appartenoit, & la froi-

deur de Feliciane m'occuperent toute la nuit. L'ingrate, disois-je, en marchant à grand pas dans ma chambre, n'a pas voulu m'avoir plus long-tems une legere obligation, de peur de s'engager à la plus legere reconnoissance: Elle me fuit, elle ne reconnoît d'autres sentimens que ceux de la haine & de l'indifference, ou plûtôt son cœur est sensible; mais c'est pour un autre que pour moi. Je fis alors appeller cet Ecuyer à qui j'avois donné mes ordres en partant, pour faire servir Feliciane: Hé bien Waleis, lui dis-je, quelles ont été les occupations de Feliciane, de quels plaisirs avez-vous pris soin d'amuser sa solitude? Elle n'en a voulu aucuns, répondit Waleis, elle a seulement paru avoir de l'inclination pour la Chasse, & elle y alloit assez souvent. Les jours qu'elle ne donnoit pas à ce divertissement, elle les passoit chez la Princesse de Huntley, ou à s'occuper dans la belle

Bibliotheque qui eſt dans la Maiſon ou vous l'aviez laiſſée à votre départ. Le Roi lui offrit un Appartement dans le Palais, continua Waleis; mais elle ne voulut pas l'accepter, & il m'a toujours paru que ſans la crainte de vous déplaire, Feliciane & ſa Parente auroient, long-tems avant votre retour, pris l'Appartement que leur vient de donner la Princeſſe. Et alloient-elles ſouvent chez le Roi, lui dis-je? Non, Seigneur, reprit Waleis, le Roi venoit quelquefois interrompre leur ſolitude, & la préſence de la belle Feliciane ſembloit même avoir trouvé l'art d'adoucir ſa férocité naturelle. Ah! je ſuis perdu, m'écriai-je, le Roi aime ſans doute Feliciane, & ſon cœur toujours inflexible, n'a pû ſe ſentir toucher que pour me rendre miſerable; allez Waleis, continuai-je, qu'on me laiſſe ſeul.

Je m'abandonnai alors à tout ce que l'amour, le déſeſpoir, & la

jalouſie peuvent inſpirer de plus cruel, je me jettai ſur mon Lit, ſans vouloir me deshabiller. Feliciane me haït, diſois-je en moi-même, Feliciane le ménage, & ſans doute l'eſpoir prochain d'une couronne peut plus ſur ſon cœur, que la plus tendre paſſion du monde.

Je fis rappeller Waleis, je lui fis mille queſtions ſur les viſites que le Roi avoit renduës à Feliciane, il n'y avoit rien dans ſes réponſes qui pût raiſonnablement me perſuader qu'elle eût flatté l'amour du Roi de quelques eſpérances; mais quand on abandonne ſon cœur à la jalouſie, de quoi ne ſe fait-on pas un poiſon ?

Le jour parut enfin, je déſcendis dans les Jardins du Palais, j'y attendis avec une impatience qui ne ſe peut imaginer, que par ceux qui l'ont reſſentie, l'heure, où la Princeſſe de Huntley avoit accoûtumé de ſe lever, je fus auſſi-tôt chez elle;

& comme il étoit aisé de lire sur mon visage la cruelle nuit que je venois de passer, la Princesse me trouva si changé, qu'elle me demanda d'abord, si j'étois malade. Je la priai de faire éloigner les Femmes qui la servoient, & aussi-tôt qu'elle le leur eut ordonné, je lui fis un aveu sincére de l'état cruel où je me trouvois reduit : Elle m'écouta avec une bonté sans pareille, qui est sans doute le plus grand éloge qu'on peut faire de son esprit : Elle me plaignit, & sans être offensée d'une passion si contraire aux sentimens que j'aurois dû avoir pour elle, dont mille aimables qualitez ne la rendoient que trop digne : Moderez la fureur qui vous agite, Prince, me dit-elle avec une bonté charmante, nous sçavons tous la passion du Roi pour Feliciane, je ne vous en ai point parlé pour ne vous pas donner de tourmens inutiles ; mais ne redoutez point ce Rival, la vertu de

Feliciane vous répond de ſes ſentimens pour le Roi, ce n'eſt même que pour fuir avec plus de facilité ſes empreſſemens, qu'elle m'a priée de lui permettre de demeurer dans mon Palais, & j'ai feint pour l'obliger, que c'étoit de mon propre mouvement que je lui faiſois cette priere : Ainſi Prince, continua-t-elle en ſoûriant, ſi le plus grand de vos maux étoit la jalouſie, vous devez être préſentement guéri. Vous me rendez la vie, dis-je à la Princeſſe de Huntley, mais il ne me reſte pas moins des craintes cruelles ; Feliciane, l'aimable Feliciane, n'a-t-elle point dans ſon cœur des raiſons pour ſe défendre de l'amour du Roi, & de celui que je ſens pour elle ? Vous en demandez trop, me dit la Princeſſe en ſoûriant avec bonté, & vous êtes bienheureux que je ne me plaiſe pas à vous faire ſouffrir, pour vous punir de vous être aviſé de me faire votre confidente ; je

devrois du moins vous laiſſer quelques jours avec les inquiétudes qui vous tourmentent; mais, reprit-elle d'un air plus ſerieux, je ne veux pas faire ce tort à la vertu de Feliciane. Non Prince, ſon cœur n'a jamais été touché, elle m'a fait un fidele récit de toute ſa vie.

Feliciane de Melroſſe ſon Pere après de longs ſervices dans nos Armées, ſe retira dans ſa Province, mécontent du Roi, qui lui refuſa un Gouvernement qu'il lui avoit demandé, & qu'il ne pouvoit lui refuſer ſans injuſtice. Peu après ſa retraite, l'amour qui ne reſpecte pas plus l'âge que le rang, lui fit épouſer une belle & jeune perſonne, dont il devint éperduëment amoureux, elle mourut en donnant le jour à Feliciane, ſon Pere inconſolable d'une perte, qui le touchoit ſi ſenſiblement, ſe retira dans une de ſes Terres, dont la ſolitude ne laiſſe pas d'avoir des beautez, il y demeu-

ra toujours fidele, toujours occupé de sa douleur. La Parente de Feliciane, qui est ici avec elle, & qui aimoit tendrement son frere, le suivit dans sa retraite. Il éleva avec de de grands soins la jeuneFeliciane de Melrosse, il n'oublia rien pour son éducation, & il tâcha, dès son enfance, de lui inspirer de la haine pour tous les sentimens qui l'avoient rendu si malheureux, c'étoit l'amour & l'ambition, & ce fût avec tant de succez, que la belle Feliciane contoit absolument renoncer à tous les bienfaits, qu'elle pouvoit attendre du Roi, après la mort de son Pere, plutôt que de paroître à la Cour. La déférence qu'elle a pour cette Parente, qui est avec elle, & qu'elle a toujours regardée comme sa mere, la fit enfin déférer à ses conseils, & la fit résoudre avec des peines infinies à être présentée au Roi; mais, déja plus d'une fois, elle seroit retournée dans sa douce solitude, pour qui elle

a conſervé beaucoup d'inclination, ſi je n'avois employé pour la retenir, toute l'amitié que j'ai pour elle.

Feliciane entra dans la chambre de la Princeſſe, comme elle achevoit ces paroles, je n'oſai l'inſtruire que par mes regards, de tout ce que je ſentois pour elle, elle évita avec autant de ſoin, les occaſions que j'aurois pû trouver de l'entretenir, & refuſa ſi conſtamment les Lettres que je fis parvenir juſqu'à elle, que je fus pluſieurs mois, ſans lui pouvoir témoigner ma paſſion, que par les Fêtes que je donnois preſque tous les jours aux Dames, mais dont perſonne ne pouvoit ignorer que la belle Feliciane ne fût le véritable objet. Le Roi, occupé des troubles de ſon Royaume, ſembloit alors avoir rallenti ſes empreſſemens pour Feliciane, & j'avois du moins cette ſatisfaction de croire qu'il avoit ceſſé d'être mon Rival.

Un jour que nous étions tous

chez la Princeſſe de Huntley, un Etranger lui fit demander, ſi elle voudroit lui permettre de lui faire voir des raretez qu'il avoit apportées de quelques Pays éloignez: La Princeſſe qui aime fort ces ſortes de choſes, ordonna qu'on le fît entrer, & nous nous amuſâmes aſſez long-tems à regarder ce qu'il avoit de plus curieux. Il y avoit une Montre toute couverte de Diamans brillans, faite d'une maniere très-particuliere, un petit Amour en marquoit les heures d'une main, & il avoit un écriteau dans l'autre où étoient écrites ces paroles:

*Avec le tems.*

Je fus le premier qui ouvris la Boëte dans laquelle la Montre étoit enfermée, j'en lûs la Déviſe: Voici, dis-je alors, en ordonnant que l'on donnât à cet Etranger ce qu'il demanderoit, une Montre que je veux

garder pour moi : Trop heureux, ajoûtai-je en soûriant, si j'osois en accepter l'augure.

Je la montrai à Feliciane, qui sans répondre à ce que je venois de dire, la regarda & la trouva un chef-d'œuvre, comme elle en étoit un en effet, & je la suppliai de l'accepter ; mais elle me refusa avec une fierté incroyable. La Princesse de Huntley, qui étoit fort près de moi ayant entendu notre dispute : Donnez-moi cette Montre, Prince, me dit-elle en soûriant, peut-être que vous ne me la refuserez pas. Je la lui présentai respectueusement. Pour vous faire voir, ajoûta-t-elle en badinant, que j'ai plus de crédit que vous dans cette Cour, je veux que la belle Feliciane accepte de ma main le même présent qu'elle a refusé de la vôtre : Elle la donna en effet alors à Feliciane, qui n'osant la refuser de la Princesse, la reçût avec respect, mais pourtant avec

un fier dépit qui parut sur son visage.

La Princesse de Huntley, à qui j'avois rendu grace, par un regard, du plaisir qu'elle venoit de me faire, avoit déja choisi plusieurs raretez, pour orner un de ses Cabinets, qui en étoit presque tout rempli, lors que l'Etranger nous montra six petits Portraits d'une migniature achevée, ils étoient tous dans des Boëtes garnies de Diamans, & montez de la maniere qu'ils doivent être pour les porter au bras. Le premier que nous regardâmes étoit celui de l'Archiducheſſe d'Autriche, qui dans un âge assez avancé conservoit encore de la beauté, & beaucoup de bonne mine. Le second, celui du feu Archiduc son Epoux : Et les deux suivants, ceux du jeune Archiduc, & de la Princesse sa Sœur. Nous les reconnûmes tous, ayant déja vû d'autres Portraits de cette famille Royale:

En

En voici encore deux, nous dit alors l'Etranger, qui ſont de la même main, & qui ne ſont pas moins parfaits; la Princeſſe de Huntley regarda à peine quelques momens le premier qu'on lui montra, & qui repréſentoit un jeune homme d'une phyſionomie agréable, mais elle nous laiſſa remarquer le plaiſir qu'elle avoit, en conſiderant le ſecond; voilà le plus aimable Portrait, dit-elle en me le montrant, que j'aye vû de ma vie: Je le regardai, & le trouvai digne en effet de l'attention de la Princeſſe. C'étoit celui d'un jeune homme de ſeize à dix-ſept ans, beau comme l'on nous dépeint l'Amour; il paroiſſoit armé à la Grecque, & il portoit dans ſon viſage toutes les marques d'une origine Royale: Hé de qui donc eſt ce Portrait, dit la Princeſſe à l'Etranger? L'un eſt celui du Prince Edoüard d'Angleterre, répondit-il, & celui qui eſt encore entre vos mains eſt celui du jeune Duc d'York ſon frere: La Ducheſſe Doüairiere d'Au-

triche leur Tante m'a assûré qu'ils leur ressembloient parfaitement : Hélas, reprit la Princesse de Huntley, voilà donc le Portrait de ce malheureux Prince qui perdit le jour dans la Tour de Londres avec le Prince Edoüard, par les ordres de Richard troisiéme Roi d'Angleterre. Se peut-il, continua-t-elle avec une espece d'attendrissement, qu'on ait eu la cruauté de terminer une si belle vie ?

Nous fîmes la guerre à la Princesse, de l'attention qu'elle témoignoit pour ce charmant Portrait. Je n'aurois osé le garder, me dit-elle en soûriant, si ç'eût été celui d'un Prince qui fût en état de s'en prévaloir ; mais puisque ce n'est plus une faveur, je vais le prendre & le porter même, pour satisfaire l'admiration & la pitié qu'il m'a inspirée. Elle acheta en effet ce beau Portrait & l'a toujours porté, excepté depuis cinq ou six mois,

que le bruit s'eſt répandu dans toutes les Cours de l'Europe, que le Prince Edoüard avoit péri ſeul, par les ordres de Richard, & que ceux qui devoient leur ôter la vie, touchez de la jeuneſſe & de la beauté du Duc d'York, l'avoient laiſſé ſecretement échapper de la Tour de Londres. La Princeſſe à cette nouvelle, dont, en badinant, je voulus lui faire compliment, ayant ceſſé de porter ce Portrait qui lui étoit cher, ne voulut même plus ſouffrir qu'on lui fît la guerre de l'avoir porté ſi longtems. Il eſt vrai, Seigneur, interrompit le Comte d'Angleſey, que le bruit a couru juſques dans Londres, où j'étois encore alors, que le jeune Duc d'York s'étoit ſauvé, & même la Ducheſſe Doüairiere d'Autriche ſa Tante, a confirmé cette nouvelle par tout ce qui pouvoit la perſuader aux Anglois. On dit même que ce Prince

a paru en Portugal, reprit le Prince d'Ecoſſe ; mais quoi qu'il en ſoit, on a peine encore à croire cette avanture, qui paroît tenir beaucoup plus de la fable que de la vérité.

Pendant que les Bals, les parties de chaſſe & les Fêtes que je donnois pour tâcher de plaire à Feliciane, continua le Prince, amuſoient toute la Cour, je languiſſois au milieu des plaiſirs, & j'étois déſeſperé depuis près d'un an, de ſes conſtantes rigueurs.

Le Roi, cependant, qui m'avoit fait obſerver exactement, me croyant plus heureux que je ne l'avois jamais été, m'envoya chercher dans ſon Cabinet, me défendit, avec toute la ſévérité dont il eſt capable, de donner à l'avenir aucunes marques de l'attachement que j'avois pour Feliciane, & m'ordonna même de me dégager d'un amour qui l'avoit mortellement offenſé, ignorant, ſans doute,

combien on eſt peu le maître de ſes ſentimens & de ſon cœur, quand une fois une paſſion auſſi tendre qu'involontaire, en a diſpoſé malgré nous. Il joignit à ſes ordres cruels, des menaces de m'éloigner de Feliciane, ſi j'oſois lui déſobéïr, & je crois même qu'il m'eût exilé de la Cour dès ce tems-là, s'il n'avoit craint ma préſence dans les Provinces reculées.

Je n'eûs pas la force de lui faire des promeſſes ſi contraires aux ſentimens de mon cœur; je ſortis de ſon Cabinet ſans dire une ſeule parole, & je fus chez la Princeſſe de Huntley, l'homme du monde le plus affligé; je ne la trouvai pas, elle étoit allée à une jolie Maiſon que le Prince ſon Pere a fort près d'Edimbourg; mais j'appris que Feliciane ne l'avoit pas ſuivie, parce que ſa Parente s'étoit trouvée mal. Je défendis qu'on la fût avertir, & laiſſant toute ma ſuite dans le Veſ-

bule, qui eſt de plein pied à la Cour, je montai ſeul à ſon Appartement; je le traverſai, ſans y rencontrer perſonne, j'ouvris doucement la porte de ſon Cabinet, & je la trouvai ſi attentive à la lecture d'un Livre qu'elle tenoit entre ſes mains, que je m'approchai aſſez près d'elle, ſans qu'elle levât ſes beaux yeux pour regarder qui venoit d'entrer. J'eûs même le tems de voir que ç'étoit l'Eneïde qu'elle liſoit. Quelle injuſtice belle Feliciane, lui dis-je, que les maux des Troyens vous occupent plus que ceux que vous cauſez tous les jours! Feliciane, ſurpriſe de ſe trouver ſeule avec moi rougit, & ſe levant promptement: La Princeſſe n'eſt pas ici, Seigneur, me dit-elle. Je le ſçai, belle Feliciane, lui dis-je en l'interrompant, auſſi, n'eſt-ce pas elle que je cherche: Permettez à mon ardent amour de vous expliquer, du moins une fois en ma vie,

quels vœux il a formez pour vous. Non, charmante Feliciane, non continuai-je, en me jettant à ſes pieds, & en l'arrêtant malgré elle, vous ne ſçauriez être offenſée des tendres ſentimens que vous m'inſpirez. Laiſſez-moi aller, Seigneur, reprit-elle en cherchant à s'échapper. Promettez-moi donc de m'écouter, lui dis-je, & faſſe l'Amour que cette occaſion, que le hazard m'a donnée, puiſſe rétablir quelque calme dans mon cœur. Hé bien, Seigneur, me dit alors Feliciane en me faiſant relever, je vous écouterai, puiſque je ne puis m'en défendre; mais qu'eſperez-vous d'une converſation qui ne flattera pas, ſans doute, l'amour que vous paroiſſez avoir pour moi. J'en eſpere, du moins, la triſte ſatisfaction, lui répondis-je, de vous forcer à plaindre des malheurs que vous ne daignez pas finir.

Je lui appris alors la défenſe que

le Roi venoit de me faire. Jugez de l'état de mon cœur, continuai-je, après lui avoir fait ce récit, jaloux juſqu'à la fureur d'un Rival, contre qui il ne m'eſt pas permis de me venger, réduit à cacher une paſſion, qui toute malheureuſe qu'elle eſt, fait toute l'occupation de ma vie, haï, mépriſé, de ce que j'adore: Hélas belle Feliciane, continuai-je en verſant quelques larmes, qu'il me fut impoſſible de retenir, quelle que puiſſe être votre haïne pour moi, ne devez-vous pas être ſatisfaite. Le mépris & la haine, Seigneur, me répondit-elle, ne ſont point les ſentimens que l'on a pour un Prince tel que vous; je ne vous ai jamais refuſé ma plus parfaite eſtime, mais je dois éviter les ſoins d'un amour, qui ne peut être que contraire à ma gloire. Et ma gloire, Seigneur, m'eſt beaucoup plus chere que ma

vie. A votre gloire m'écriai-je, non, belle Feliciane, connoiſſez mieux la tendreſſe que j'ai pour vous: je vous aurois déja offert la Couronne, ſi j'en étois le Maître, mais hélas on ne veut pas même que je le ſois de mon cœur : Cependant ſi vous pouvez un jour me trouver digne d'être à vous, j'atteſte le Ciel, que je vous ferai regner en Ecoſſe: Vous connoiſſez l'affection que les Peuples ont pour moi, l'Armée me conſerve quelque eſtime, je peux tout me promettre du tems & de leur amitié, le reſte dépendra des ſentimens de votre cœur. La Couronne, me répondit Feliciane, avec aſſez de douceur, n'eſt pas réſervée pour moi; la Princeſſe de Huntley, née pour porter avec vous celle de ce Royaume, vous fera facilement oublier, Seigneur, ce qu'une légere paſſion vous a inſpiré en ma faveur; mais je n'en dois pas moins

de reconnoiſſance à l'honneur que vous m'avez fait, & je ſens que je m'en acquitte comme je le dois; & pour vous en aſſûrer, c'eſt que quand l'amour du Roi votre Pere le porteroit enfin à me faire regner, je veux bien vous promettre de refuſer ſes offres juſqu'à mon dernier ſoûpir. Mais Prince, continua-t-elle, quelle que ſoit la promeſſe que je vous fais, ne vous flattez point que mon cœur ſoit ſenſible à votre tendreſſe, & puiſque vous le deſirez, je vais vous apprendre tous mes ſentimens, ceux de l'eſtime & de la reconnoiſſance ſont les ſeuls que j'ai pour vous. Si j'étois bien aſſuré que vous n'en avez jamais ſenti de plus tendre, lui dis-je, mes tourmens en ſeroient moins cruels: Non Seigneur, reprit Feliciane, je n'ai jamais ſenti la cruelle paſſion qui vous agite, & s'il m'eſt poſſible je ne la connoîtrai de ma vie; l'amitié eſt la ſeule

eſpece d'attachement dont juſqu'à préſent, je me ſuis trouvée capable. Que ne me l'offrez-vous, du moins, cette amitié précieuſe, lui répondis-je. Hélas, charmante Feliciane ! quelle foible conſolation, pour une paſſion comme la mienne : Mon amitié, Seigneur, me dit-elle gracieuſement, n'eſt que trop juſtement dûë à tout ce que vous valez ; croïez-en donc, Prince, une veritable amie, ceſſez de m'aimer, s'il vous eſt poſſible, ou du moins ceſſez d'augmenter la fureur du Roi en me donnant des marques de votre amour, qui ne ſerviroient qu'à l'irriter. Jugez vous-même quel ſeroit mon malheur, d'allumer entre le Roi votre Pere & vous, le flambeau de la diſcorde, & ſi vous m'aimez, Seigneur, ne m'expoſez pas à éprouver une douleur ſi cruelle : Je vous obéïrai, lui dis-je, mais je vous adorerai toujours. Pour prix de mon obéïſ-

ſance, belle Feliciane, ne me fuyez plus, permettez-moi quelquefois de vous dire tout ce qui ſe paſſe dans mon cœur, & laiſſez-moi du moins, eſperer que vous plaindrez les maux que vous me faites.

Dans le moment que j'achevois ces paroles, une des femmes qui ſervoit Feliciane, entra dans ſon Cabinet d'un air effrayé, & lui dit que ſa Parente venoit de tomber dans une foibleſſe, qui faiſoit douter de ſa vie. Je vais tâcher de la ſecourir, me dit Feliciane, en me quittant promptement: allez, Seigneur, allez je vous en prie; cette viſite dont le Roi ſera peut-être informé n'a déja que trop duré, & pour vous & pour moi. Je la ſaluai reſpectueuſement, & ſans lui répondre, je ſortis de ſon Appartement plus ſatisfait, ſans en avoir de véritable ſujet, que je ne l'avois déja été; mais je l'avois vûë, & elle m'avoit écouté, pour la premiere fois de ma vie.

Je retournai le ſoir chez la Princeſſe de Huntley, elle étoit revenuë de la promenade. Je lui appris tout ce que le Roi m'avoit dit, & elle me conſola avec ſa bonté ordinaire. Feliciane dont la Parente ſe trouva mieux, vint dans l'Appartement de cette Princeſſe : Toute la Cour y étoit, je n'oſai cependant lui parler, tandis que ceux que nous ſoupçonnions de rendre compte au Roi de nos actions furent préſens ; mais dès qu'ils furent ſortis de la Chambre, je m'approchai d'elle, & elle me parla quelques momens, ne cherchant point à m'éviter depuis le jour où je lui avois expliqué les ſentimens que j'avois pour elle ; elle me traita avec plus de douceur, & il paroiſſoit tant d'eſtime & d'amitié en tout ce qu'elle faiſoit pour moi, que j'aurois été ſatisfait, ſi mon ardent amour avoit pû ſe payer par tout autre prix, que par une tendreſſe comme la mienne.

Dans ce tems-là le Roi quitta Edimbourg, quoique ce ſoit la capitale du Royaume, parce qu'il crût le Peuple de cette Ville trop porté à la révolte, & il choiſit Sterling pour ſa demeure ordinaire. Il y avoit environ deux mois que nous y étions, quand la Parente de Feliciane mourut en peu de jours, elle en fut fort affligée; je partageai ſa douleur, & la Princeſſe de Huntley qui l'aimoit tendrement, n'oublia rien pour la conſoler.

Cependant le Roi paroiſſoit toujours amoureux de Feliciane; mais quelque impatient qu'il ſoit, la vertu & la noble fierté de cette belle Fille, le retenoit dans un reſpect dont nous ne l'avions jamais crû capable, & la ſituation où étoient les cœurs & les eſprits, toujours prêts à ſe révolter contre lui, ſur le plus léger prétexte, ne lui permettoit pas d'entreprendre contre une perſonne de ſon rang,

quelque violence, dont sans doute une prompte révolte l'eût puni. Ma passion augmentoit tous les jours, mes seuls plaisirs étoient quelques entretiens que j'avois en secrets avec la Princesse de Huntley, & la belle Feliciane. Mon amour m'y faisoit trouver des véritables douceurs, quoique je n'eusse pas lieu de me flatter de pouvoir rendre son cœur plus sensible à ma passion. Quelquefois lassée d'avoir toujours à soûtenir les persecutions du Roi, elle vouloit quitter la Cour & retourner dans sa solitude: C'étoit alors que je passois les jours à ses pieds, chez la Princesse de Huntley, & que mes larmes, mes prieres, secondées de celles de la Princesse, la forçoient de demeurer à Sterling. Vous arrivâtes dans ce tems-là à la Cour, Comte d'Anglesey, vous me vîtes éperduëment amoureux; j'étois souffert, vous me crûtes aimé, mais jamais ma passion tendre

& fidelle, n'a pû me faire parvenir jusqu'à pouvoir me flatter de la plus légere esperance. Il ne s'est rien passé de considerable dans ce Royaume depuis votre arrivée jusqu'à ce jour fatal où je fus arrêté par Morleis à la Chasse. J'allois me défendre contre ses gens qui m'environnerent, & peut-être ce bruit m'eût attiré du secours; mais Morleis qui ne vouloit pas manquer son entreprise, agit avec moi, comme s'il eût executé les ordres du Roi mon Pere; j'obéïs alors, & me laissai conduire jusqu'en ce Camp, où je trouvai une Armée prête à m'obéïr, au lieu de la prison que j'avois attenduë. Presque toutes les villes de ce Royaume m'ont déja reconnu pour Roi, à l'exemple de l'Armée; mais toujours également malheureux, la fortune me met dans une situation si cruelle, que je ne puis m'empêcher de m'affliger des plus heureux succez qu'elle me prépare.

Le

Le Prince ayant fini ſon récit, le Comte d'Angleſey eſſaya de le conſoler par le doux eſpoir de couronner bientôt Feliciane ; & comme il étoit déja tard, ce Prince retourna dans ſes Tentes, où il trouva toute la belle jeuneſſe de ſa Cour qui avoit quitté Sterling pour le venir joindre, de même que les Officiers de ſa Maiſon, il les reçut avec cette grace qui lui étoit naturelle, ce qui leur cauſa une ſi parfaite joye, qu'elle éclata dans toutes leurs actions.

A peine le Prince y fût-il arrivé, que Morleis vint lui préſenter un Soldat de ſon Armée, qui par ſon adreſſe avoit ſéjourné quelques jours dans le Camp du Roi, ſans avoir été ſoupçonné d'être du parti contraire, & qui lui apprit que le Roi faiſoit marcher ſon Armée vers eux, réſolu de leur préſenter bataille. A cette nouvelle le Prince ſoûpira, & ſentit une

vive douleur de se voir forcé à porter les Armes contre le Roi son Pere, ce qu'il fut aisé de remarquer par le changement qui parut sur son visage ; mais les Généraux de son Armée lui ayant fait remarquer le danger évident qu'il y auroit a se laisser attaquer dans ce Camp, dont la situation étoit desavantageuse, il donna, quoiqu'à regret, ses ordres pour faire avancer ses Troupes, & le lendemain au lever du Soleil les deux Armées, également animées de tant d'interêts differens, furent en présence pour décider bientôt de la destinée de tout le Royaume.

*Fin de la premiere Partie.*

# PERKIN
## FAUX DUC
# D'YORK,

Sous HENRI VII.
Roi d'Angleterre.

*NOUVELLE HISTORIQUE.*

Par le Sieur la PAIX
DE LIZANCOUR.

*SECONDE PARTIE.*

A PARIS,

Chez { NYON fils, Place de Conty, à Sainte Monique.
HARDY, ruë du Hurpoix, près le Pont saint Michel, aux Armes de l'Université.

M. DCC. XXXII.
*Avec Approbation & Permission.*

# PERKIN
## FAUX DUC
# D'YORK.
## NOUVELLE HISTORIQUE.

### *SECONDE PARTIE.*

LE jour qui devoit éclairer la sanglante Bataille qui pouvoit assûrer ou ruiner à jamais le repos & le bonheur du Royaume d'Ecosse, s'éleva brillant & serain ; mais le jeune Prince d'Ecosse avoit déja prevenu la lumiere, les inquiétudes cruelles qui agitoient son esprit & son cœur ne lui ayant pas

permis de goûter un moment les douceurs du ſommeil.

Dès que le jour parut, Morleis entra dans la Tente de ce Prince, peu après tous les Officiers Généraux de ſon Armée s'y rendirent, & on entendit de tous côtez les cris des Soldats, qui demandoient avec une ardeur extraordinaire qu'on les menât au Combat; & ſi le Prince ne fut pas le maître de s'oppoſer à ce furieux torrent qui l'entraînoit malgré lui, du moins n'oublia-t-il rien pour ſauver la vie du Roi ſon Pere; il fit renouveller à tous les Officiers de ſon Armée les ſermens qu'il avoit déja exigez d'eux, de veiller à la vie du Roi, & de le ſauver malgré lui-même, ſi le déſeſpoir le faiſoit précipiter dans le péril. Les Soldats reçûrent des ordres ſemblables, & il menaça des plus cruels ſuplices ceux qui auroient la témérité de lui déſobéïr, & n'ayant pas la force de donner

ſes ordres pour une Bataille, dont il étoit ſi ſenſiblement affligé, le brave Morleis, que ſon experience & ſes longs ſervices avoient rendu un grand Capitaine, y ſuppléa; il feignit même quil agiſſoit en tout par les ordres du jeune Roi. Cependant le Prince prit des Armes fort ſimples, & il paroiſſoit une douleur ſur ſon viſage, que les Soldats auroient peut-être regardée comme un mauvais augure, s'ils ne s'étoient ſouvenus qu'en cette occaſion c'étoit plutôt une marque de la grandeur des ſentimens de ce Prince, qu'ils avoient vû combattre & vaincre à leur tête, avec une noble fierté, les Rebelles de la frontiere.

L'Armée du Roi, quoiqu'un peu plus foible que celle du Prince, parut en bon ordre, & la fureur du Roi paſſant juſques dans les cœurs de ſes Soldats, ils jetterent des cris affreux à la vûë de l'Armée du Prince d'Ecoſſe, & par des

ſentimens bien contraires à ceux de ce jeune Prince, ce Pere cruel ordonna à tous ſes Officiers de ne négliger rien pour le faire périr dans cette Bataille ; il fit même promettre à ſes ſoldats des récompenſes exceſſives pour ceux qui lui apporteroient ſa tête.

Enfin ce moment ſi redouté du Prince d'Ecoſſe, & ſi déſiré par ſon Armée, arriva ; l'on donna le ſignal de la Bataille, & les deux Armées parurent également animées au combat : Il fut long, & la victoire balança quelque tems ; ſans ſe déterminer abſolument en faveur d'un des deux partis ; mais pendant qu'ils la diſputoient à l'envie l'un de l'autre avec une ardeur extrême, quatre Cavaliers de l'Armée du Roi, flattez des récompenſes attachées à la mort du Prince, s'étant fait jour juſqu'à lui, & l'ayant attaqué tous à la fois, ce fut alors qu'il fut facile de remarquer que

tout étoit possible à la valeur de ce jeune Prince, dont il paroissoit avoir suspendu une partie, en combattant contre l'Armée du Roi son Pere ; & ne paroissant point surpris du nombre de ces Assassins, il en tua deux sur la place, blessa le troisiéme, & fit le dernier prisonnier, duquel on apprit le motif qui les avoit porté à cette cruelle entreprise.

Morleis qui commandoit l'aîle gauche de l'Armée du Prince, qui se trouvoit opposée à la droite de celle des Ennemis, où le Roi étoit en personne, observa exactement ses ordres, & fit épargner avec soin la vie du Roi. Mais peu après ce malheureux Prince voyant sa défaite assûrée, prit la fuite, & se retira, suivi d'un petit nombre des siens dans un Moulin, qui n'étoit pas fort éloigné du champ de bataille, où quelques Soldats animez à sa perte le suivirent, & malgré

les ordres du Prince, tant de fois réïterez, ils le tuerent dans ce foible azile.

La Victoire s'étant déclarée entierement pour le Prince d'Ecoſſe, il donna tous ſes ſoins à faire épargner le ſang de ſes ſujets, & il étoit encore ſur le champ de bataille quand il apprit la mort du Roi ſon Pere. Il en répandit des larmes, il jura de faire punir rigoureuſement les coupables, & ſe retira dans ſes Tentes avec une douleur qui ne laiſſoit remarquer en lui nulle trace de la joye qui accompagne les Vainqueurs.

Le Comte d'Angleſey qui s'étoit extrêmement diſtingué dans la Bataille, étant entré dans la Tente du nouveau Roi, peu après qu'il y fut arrivé, & l'ayant trouvé véritablement affligé. Hé quoi, Seigneur, lui dit-il, cherchant à le retirer de cette profonde triſteſſe, vous vous affligez & vous pouvez couronner la

belle Feliciane! Ce nom ſi cher toucha le Prince. Je ne regnerai que pour elle, Comte d'Angleſey, lui dit-il, mais pourra-t-elle m'aimer, & ne me croira-t-elle point coupable de tout ce que ma deſtinée ſeule a fait contre moi? Non, Seigneur, lui répondit le Comte d'Angleſey, eſſayant de le raſſurer, des craintes nouvelles que l'amour formoit dans ſon cœur.

Le lendemain de la Bataille, le jeune Roi donna ſes ordres à Morleis pour faire porter le corps du Roi ſon Pere à Edimbourg, avec une pompe lugubre, mais magnifique, & fit rechercher avec des ſoins infinis les Soldats qui étoient coupables de ſa mort; mais ce fut inutilement, ils avoient pris la fuite, épouvantez par leur crime même; & la baſſeſſe de leur condition, qui les rendoit inconnus à tout le monde, les ſauva des ſuplices qu'ils avoient ſi juſtement méritez.

Cependant l'Ecuyer du Comte d'Angleſey revint, mais il n'apprit rien au Roi qui pût flatter ſon amour, il avoit été arrêté près de Sterling par un parti des Troupes du Roi défunt, & n'avoit pû trouver l'occaſion de ſe ſauver, que le jour de la Bataille. Cependant quoique le jeune Roi ſentît vivement le chagrin de ne pas apprendre des nouvelles de Feliciane, comme il avoit eſperé, le plaiſir de la revoir dans peu de jours, & celui de pouvoir enfin lui offrir la Couronne d'Ecoſſe, firent naître dans ſon cœur mille flatteuſes eſpérances, avec leſquelles il marcha promptement vers Sterling, dont le Peuple lui ouvrit les portes avec mille marques de joye & d'affection à l'exemple d'Edimbourg, qui quelques jours auparavant lui avoit envoyé des Députez pour l'aſſûrer de ſon obéïſſance.

Dès que le Roi fut entré dans

Sterling, ſon premier ſoin fut d'envoyer Waleis à la priſon du Comte de Huntley, pour lui faire rendre la liberté: après quoi il courut au Palais de la Princeſſe de Huntley, ou plutôt il vola vers Feliciane. Mais quel fut ſon étonnement, quand il trouva la Princeſſe de Huntley, couchée ſur un Lit de repos, toute en larmes! Quel nouveau malheur peut vous affliger, belle Princeſſe, lui dit-il? Le Prince votre Pere eſt libre, & que pouvez-vous avoir à craindre dans un lieu où je ſuis le Maître: Mais rendez moi la charmante Feliciane, continua-t-il avec empreſſement? Pourquoi n'eſt-elle pas avec vous? Craindroit-elle ma préſence? Je ne veux de la Couronne d'Ecoſſe, & je ne voudrois de l'Empire de l'Univers, que pour lui paroître plus digne d'elle. Hélas! Seigneur, répondit la Princeſſe de Huntley, en redoublant ſes pleurs; ma douleur

ne doit-elle pas vous apprendre ; ce que je n'ai pas la force de vous expliquer ? Je frémis même de tous les maux que cette funeſte nouvelle vous va coûter. Feliciane a ſans doute perdu la vie, s'écria le jeune Roi, en ſe laiſſant tomber ſur un ſiege preſque ſans connoiſſance, par l'excez de ſa douleur. Non, Seigneur, lui dit la Princeſſe, non Feliciane n'eſt pas morte, votre douleur vous a formé des idées trop funeſtes ; mais cette charmante Perſonne n'eſt plus ici. Et dans quel lieu de l'Univers faut-il l'aller chercher, reprit le jeune Roi avec empreſſement, nul obſtacle ne pourra arrêter mes pas, rien ne réſiſtera à mes Armes, quand je pourrai croire que je vais faire la Conquête d'un bien qui m'eſt ſi précieux. Nous l'ignorons encore, Seigneur, lui répondit-elle ; mais puiſqu'il faut enfin que vous appreniez ce qui vous l'arrache, je vais vous en faire le triſte récit.

La nuit qui préceda le jour de la Bataille, continua la Princeſſe de Huntley, s'appercevant que le jeune Roi lui donnoit toute ſon attention, cette nuit malheureuſe, un grand nombre d'hommes armez forcerent les portes de ce Palais; la frayeur s'empara de nos eſprits, & quelques-uns de mes Domeſtiques, que ce bruit éveilla les premiers, ayant voulu faire quelque réſiſtance, ils furent accablez par le nombre, & bientôt par la perte de leur vie, hors d'état de me témoigner encore le zele qu'ils avoient pour moi.

J'ignorois cependant quels ennemis ſe portoient à cette violence; mais ma crainte redoublant par les cris que j'entendois, & par le ſpectacle du combat que je vis, à la lueur des flambeaux, dans une des Cours de ce Palais, par la fenêtre de ma chambre, cherchant à me ſauver, je courus à demi habillée

dans le Jardin, suivie seulement de deux de mes Femmes, la frayeur ayant écarté les autres, & quelques momens après nous entendîmes les cris de Feliciane, dont l'Appartement avoit une porte de ce côté-là, que l'on ouvrit en même tems, & d'où nous vîmes sortir une grosse troupe d'hommes armez qui l'enlevoient, & qui étant sortis par le petit Bois qui est au bout des Jardins, bientôt après nous n'entendîmes plus rien.

Je sentis une vive douleur de n'être pas en état de donner un prompt secours à la malheureuse Feliciane, cependant quelques-uns de mes gens, qui me cherchoient avec beaucoup de soin me trouvérent, je retournai au Palais, & je fis courir sur les traces de ses raviſſeurs; mais quoiqu'on pût faire, comme ils avoient eu du tems, & qu'apparemment ils avoient bien pris leurs mesures pour cet attentat,

il fut impoſſible de les rejoindre. Nous jugeâmes facilement qu'une action ſi hardie ne pouvoit venir que de la part du Roi ; ma ſenſible douleur augmenta, Seigneur, continua la Princeſſe, en penſant à celle que vous donneroit ce cruel évenement, & je n'ai pas eu depuis cet accident un moment de tranquillité.

Le déſeſpoir du jeune Roi parut dans toutes ſes actions, & le rendit même pendant quelques jours incapable de donner ſes ſoins à ſon nouvel Empire, qui d'ailleurs étoit ſi bien établi dans tous les cœurs, que rien n'en pouvoit troubler la félicité que l'abſence de Feliciane. Il eſt vrai qu'il trouvoit quelque conſolation à s'entretenir de cette belle Fille avec la Princeſſe de Huntley, & qu'il n'y eut aucun endroit dans le Royaume où il ne la fit chercher ; mais comme ce fut inutilement, les ordres du feu Roi

pour ſon enlevement ayant été ſi ſecrets, qu'on ne pût découvrir aucune trace des chemins qu'on lui avoit fait tenir: ce malheur fit ſentir à ce Prince mille douleurs nouvelles. Cependant l'eſperance n'abandonne jamais les cœurs amoureux, tant qu'ils peuvent en conſerver la plus légere.

Malgré l'accablement où étoit le Roi, il fallut qu'il ſe redonnât aux ſoins de ſon Royaume; il fut couronné dans Sterling avec une magnificence extraordinaire, & il porta à cette illuſtre cérémonie la même douleur qui regnoit conſtamment dans ſon ame; le ſouvenir de la perte de Feliciane, n'ayant pû s'effacer de ſon cœur, par l'extrême joye que tout le Royaume d'Ecoſſe fit paroître en cette occaſion.

Quelques mois après que le jeune Roi eut été couronné, il reçût des Lettres du Roi des Romains

& de la Ducheſſe Doüairiere de Bourgogne ; il parut ſurpris en les liſant : & comme la Princeſſe de Huntley étoit préſente, voyez, lui dit-il, belle Princeſſe, quel miracle le Ciel a fait en faveur de la compaſſion que vous avez marquée pour les malheurs du jeune Duc d'York. La Princeſſe lut les lettres que le Roi lui préſentoit, & il remarqua qu'elle rougiſſoit, & que la joye brilloit dans ſes beaux yeux, en apprenant que ce Prince, dont elle avoit ſouvent plaint la mort, conſervoit encore la vie, qu'il eſperoit même monter ſur le Trône d'Angleterre, & que la Ducheſſe Doüairiere de Bourgogne & le Roi des Romains écrivoient au Roi d'Ecoſſe, comme à l'Ennemi déclaré de Henri VII. pour le prier de favoriſer le glorieux projet de ce jeune Prince.

La Princeſſe de Huntley demanda alors au Roi, avec un em-

preſſement qui parut malgré elle; ce qu'il feroit en cette illuſtre occaſion de proteger & de rendre la Couronne à un Prince malheureux. J'employerai toutes les Forces de ce Royaume, reprit le jeune Roi en ſoûriant, pour rétablir le Duc d'York ſur le Trône d'Angleterre, & pour vous donner en ſa perſonne un époux digne de vous.

En effet le Roi d'Ecoſſe fit au Roi des Romains & à la Ducheſſe Doüairiere de Bourgogne, des réponſes ſi conformes à leurs intentions & aux interêts du jeune Duc d'York, qu'il apprit peu après que ce Prince avoit mis à la voile pour ſe rendre inceſſamment en Ecoſſe.

Le bruit de l'arrivée du Duc d'York, & celui de la Guerre que le Roi d'Ecoſſe alloit porter en Angleterre, donnerent une extrême joye aux Peuples de ſon Royaume

Royaume. Leur haine naturelle contre les Anglois, & la gloire de donner par leur Puiſſance un nouveau Roi à l'Angleterre, en étoient les motifs. Le jeune Roi, même, ſentoit quelque douceur à penſer qu'il alloit prendre les Armes pour une glorieuſe entrepriſe, & toute la Cour partageoit avec ſa complaiſance ordinaire, les ſentimens de ſon Roi. Mais la belle Princeſſe de Huntley avoit au fond de ſon cœur des ſentimens beaucoup plus avantageux pour le jeune Duc d'York, que ſa modeſtie & ſa prudence prenoient néanmoins grand ſoin de cacher.

Cependant les glorieux projets du Roi d'Ecoſſe ne pouvant calmer la triſteſſe mortelle que lui avoit inſpirée la perte de Feliciane : Un ſoir qu'il étoit plus occupé que jamais de ſa douleur, il entra en rêvant dans un petit Bois qui faiſoit un des ornemens des Jardins du Pa-

lais, & rencontrant, en marchant, quelque chose sous ses pieds, il y porta la main, & regardant à la clarté de la Lune ce qu'il venoit de ramasser, il vit que c'étoit un petit Portrait; mais ne pouvant en distinguer les traits il le mit dans sa poche, & en sortant de la promenade il fut chez la Princesse de Huntley, où il y avoit beaucoup de monde; & comme il remarqua que le Comte d'Anglesey, qui étoit de ce nombre, paroissoit fort triste, il lui fit plusieurs questions sur sa tristesse, auxquelles le Comte ne répondit pas bien précisément. Un moment après le jeune Roi se souvenant du Portrait qu'il avoit trouvé, & voulant le montrer à la Princesse de Huntley, il le tira de sa poche, il representoit une jeune personne, dont le teint étoit d'une blancheur éblouïssante, de belles couleurs sembloient badiner sur ses joues, ses cheveux étoient du plus beau

blond du monde, & ſes yeux qui paroiſſoient naturellement paſſionnez, ne laiſſoient pas douter combien ſes regards étoient redoutables. Ce Portrait étoit entouré de Diamants, & ſur le revers on voyoit gravé un petit Amour, qui en renverſant une Ruche, étoit piqué par un Abeille, avec ces mots écrits autour :

*Sa douceur m'a trompée.*

La Princeſſe de Huntley & le jeune Roi voulurent deviner à qui étoit ce joli Portrait, quand le Comte d'Angleſey, qui s'étoit amuſé à parler quelques momens à des Dames ſur une Terraſſe prochaine, rentrant dans la chambre de la Princeſſe, vit qu'elle tenoit ce petit Portrait, & s'approchant du Roi : Ah ! Seigneur, lui dit-il, avec un air de familiarité qu'il lui permettoit, voilà la cauſe de ma triſteſſe, il ne tient qu'à

vous de la faire ceſſer. Quoi, lui répondit le Roi en ſoûriant, vous êtes amoureux, Comte d'Angleſey, je vous avouë que je ne ſçaurois le croire, parce que vous ne m'en avez jamais parlé. Votre Majeſté a mauvaiſe opinion de ma diſcretion, repartit le Comte; mais enfin il n'eſt que trop vrai, Seigneur, que cet aimable Portrait vous a fait voir une copie imparfaite de l'objet dont je ſuis enchanté. Jamais, reprit la Princeſſe de Huntley en badinant, un Amant n'a trouvé le Portrait de ce qu'il aime aſſez bien au gré de ſon imagination; mais, Seigneur, continua-t-elle, comme nous pouvons vous & moi douter ſi ce beau Portrait appartient au Comte d'Angleſey, il faut qu'il nous le prouve plus parfaitement, en nous apprenant tout ce qui nous pourra perſuader qu'il eſt amoureux de cette belle perſonne, & qu'elle lui a donné ſon Portrait. La Princeſſe a

raiſon, répondit le Roi, ſuivez-nous, Comte, dans le Jardin des Faunes, où la Princeſſe & moi deſcendrons après le ſouper. Le Comte obéït, & dès qu'ils furent dans le Jardin, la Princeſſe & le Roi s'étant aſſis ſur des Sieges de gazon, au bord d'une délicieuſe Fontaine, toute la Cour ſe tint à une diſtance aſſez éloignée par reſpect: le Comte d'Angleſey ſeul approcha dès que le Roi le lui eut ordonné, & s'appuyant contre une baluſtrade de marbre blanc qui entouroit la Fontaine, il prit ainſi la parole.

## HISTOIRE
## DU COMTE D'ANGLESEY.

IL faut donc, Seigneur, puiſque vous me l'ordonnez, que je vous apprenne & à la Princeſſe une aventure dont les évenemens peu conſiderables ne méritent pas votre

attention. Ma Maiſon eſt originaire d'Angleterre, elle y tient un rang aſſez conſiderable, & mes Ayeux ont eu la gloire de ſe diſtinguer pluſieurs fois au ſervice de l'Etat. Je naquis dans un Château de mon Pere, peu éloigné de Londres, on m'y occupa juſqu'à l'âge de ſeize ans à tous les éxercices, auſquels on a coûtume d'appliquer les jeunes gens d'une condition illuſtre. Quand j'eus atteint cet âge, que j'attendois avec impatience, parce que mon Pere m'avoit toujours fait eſpérer de me mener dans ce tems-là à la Cour, quelques mois avant mon départ pour Londres, un jour que le plaiſir de la Chaſſe m'avoit emporté aſſez loin dans une Forêt voiſine, j'entendis le bruit de quelques Chariots qui traverſoient une route : la curioſité naturelle à un homme de mon âge, me fit aller de ce côté, je vis deux Chariots &

quelques hommes à cheval qui les accompagnoient, & un d'eux ayant joint un de mes gens, j'entendis qu'il le pria de leur enseigner par quel endroit de la Forêt ils pourroient reprendre le grand chemin, dont ils s'étoient écartez ; ce qui fit que je m'approchai du Chariot, où il y avoit des Dames, entre lesquelles j'en trouvai une d'une beauté si charmante, qu'éblouï autant que touché, j'eus toutes les peines pu monde à trouver des paroles pour m'offrir à la conduire moi-même dans le chemin qu'elle vouloit tenir, elle m'en remercia avec politesse, mais avec une extrême froideur,

Une Dame d'un âge assez avancé, mais de fort bonne mine, & que je sçûs, quelques momens après, être la Tante de cette belle personne, me parla tout le tems que j'accompagnai leur Chariot ; elle voulut sçavoir mon nom, me

dit qu'elle étoit des amies de mon Pere, & me demanda quand je paroîtrois à la Cour.

Ces diverſes queſtions, qui marquoient au moins de la curioſité, m'auroient paru charmantes, ſi elles avoient été faites par cette belle fille, dont j'étois ſi touché; mais elle ne daigna pas ſe mêler dans notre converſation, & quoique mes regards fuſſent toujours attachez ſur elle, elle eut ſi peu d'attention pour moi, que je crois qu'elle ne s'en apperçut pas. Je conduiſis ces Dames le plus loin qu'il me fut poſſible; mais enfin il fallut les quitter, & la jeune inconnuë emporta avec elle les premiers vœux que j'avois formez.

Je m'en retournai au Château occupé d'une profonde rêverie, je contai mon avanture à mon Pere, avec toutes les circonſtances d'un jeune homme qui n'avoit jamais rien vû, mes gens s'etoient

informez

informez du nom de ces Dames, & mon Pere me demanda, en riant, si je n'étois point amoureux de la belle Tilnei. Je rougis comme un innocent, & ne lui répondis rien. Cependant cette aimable idée demeura dans mon cœur, elle me suivoit par tout, & le désir que j'avois d'aller à Londres augmenta infiniment, en pensant que j'y trouverois la jeune Tilnei.

Enfin ce tems souhaitté arriva, je partis pour Londres, & mon Pere me présenta au Roi; je sentis toute la joye que je devois avoir de me trouver dans une des plus nombreuse Cour de l'Univers, dans une des plus belles Villes du Monde, & au milieu des plaisirs que je désirois passionnément.

Je m'informai d'abord si la belle Tilnei étoit à Londres, & j'appris qu'elle étoit encore avec sa Tante dans une Province assez éloignée; mais le chagrin que j'en ressentis fut

bientôt dissipé par la vûë de toutes les beautez de la Cour d'Angleterre, & après divers attachemens qui furent de si courte durée, qu'à peine en ai-je conservé le souvenir, je devins amoureux de la Comtesse d'Oxford. Elle étoit Veuve d'un des plus grands Seigneurs du Royaume, & elle n'avoit alors que vingt ans, elle étoit brune, ses yeux avoient des charmes infinis, sa taille étoit fine, son air noble. Elle est née coquette, elle n'oublia rien pour m'engager, & je pris en effet pour elle une passion si violente, que son humeur qui étoit insuportable, ne permettoit pas d'excuser, mais la raison ne décide pas du choix du cœur. J'aimois, je croyois être aimé, je fus fidele, & les caprices & les inégalitez de la Comtesse d'Oxford, en me faisant quelque fois haïr la vie, ne laissoient pas former à mon cœur le désir de guérir d'un amour qui me tourmentoit sans cesse.

Enfin deux ans de soins assidus, & d'une ardeur qui n'avoit presque point d'exemples, ne servirent qu'à faire mieux éclater les injustices de la Comtesse d'Oxford, elle m'abandonna sans raison, sans même en chercher de mauvaises, j'appris seulement qu'elle ne vouloit plus me voir, & elle partit secretement de Londres pour éviter, disoit-elle, les premiers transports de ma fureur. Désespéré de son départ, je m'informai des lieux où je pouvois du moins apprendre de ses nouvelles. Une femme qui avoit été près d'elle, me dit que la belle Tilnei pourroit peut-être en sçavoir, parce qu'elles avoient quelques affaires qui leur étoient communes, & qui devoient bientôt se terminer.

Je courus aussitôt chez Tilnei, il y avoit déja longtems qu'elle étoit revenuë à Londres, mais mon aveugle passion pour la Comtesse d'Oxford ne m'avoit pas permis de me

ſouvenir du trouble qu'elle m'avoit cauſé à ſa premiere vûë. Je la trouvai ſeule, elle fut ſurpriſe de la viſite d'un homme, dont elle ne connoiſſoit que le nom, je ne lui parlai que de la Comteſſe d'Oxford, & je la priai avec empreſſement de m'en apprendre des nouvelles

Son départ, mon amour & ma douleur avoient fait trop de bruit, pour que la belle Tilnei n'en fut pas inſtruite, elle m'écoûta avec bonté, & je crois que ſa patience ne fût jamais à une plus rude épreuve. Je tenois des diſcours que l'amour & la fureur me dictoient tour à tour, mes expreſſions étoient encore trop foibles à mon gré, & le déſordre qui ſe remarquoit dans toutes mes paroles, faiſoit juger facilement de celui qui regnoit dans mon eſprit & dans mon cœur.

Tilnei ne m'apprit cependant point de nouvelles de mon ingrate, elle ignoroit, comme moi, le lieu

de ſa retraite, mais elle eut la bonté de me promettre de s'en informer. Je la priai de trouver bon que j'euſſe l'honneur de la revoir, quand ma vive douleur me laiſſeroit enfin dans une ſituation plus raiſonnable : Elle me le permit, & malgré mon déſeſpoir je la trouvai toute belle & charmante, telle enfin ; Seigneur, que vous l'avez vûë dans ce petit Portrait, que le hazard a mis entre vos mains.

Deux jours après je retournai chez elle, ſa Tante étoit au lit pour quelque indiſpoſition, elle ſortit de ſon appartement, par cette raiſon, & me reçût dans le ſien, où je ne l'entretins que de ma douleur, qui ſembloit augmenter à tous les momens de ma vie.

Je ne pûs même m'empêcher de répandre des larmes, & je parus enfin ſi touché, & ſi pénétré de ma paſſion, que la belle Tilnei ſe ſentit attendrie & en verſa auſſi quelques-

unes à ſon tour qui ne contribuerent pas peu à tarir les miennes, étant impoſſible qu'après cette marque de ſa pitié, je ne cruſſe ſon cœur ſenſible. Auſſi ſentis-je dès lors conſiderablement diminuer mes maux, par le plaiſir de la voir.

La Comteſſe d'Oxford revint à Londres: L'audace & l'ingratitude furent ſes ſeules raiſons, elle chercha à me rappeller à elle, plus par vanité que par goût; mais je dédaignai des fers que j'avois trouvez ſi pénibles, & je ne la regardai plus qu'avec le mépris, qu'elle avoit ſi juſtement mérité.

Cependant mon cœur s'enflammoit pour la jeune Tilnei, & je prenois une paſſion mille fois plus tendre que la premiere. En ne croyant d'abord que me conſoler, je ſentis bientôt que j'aimois véritablement; mais je le ſentis avec un excez de plaiſir, qu'il eſt mal aiſé de comprendre, & mon cœur & ma raiſon

furent si bien d'accord, dans le choix que je venois de faire, que je me livrai tout entier à ma nouvelle passion. Le doux espoir d'être aimé, vint encore flatter ma tendresse. Quoi, disois-je quelquefois en moi-même, la divine Tilnei que j'ai vû plaindre des tourmens qu'elle n'avoit pas causé, qui a versé pour moi de précieuses larmes que je méritois si peu, pourra-t-elle me voir touché pour elle du plus ardent amour qui fût jamais, sans en avoir du moins quelque reconnoissance?

Je ne songeai plus qu'à l'aimer, & à lui persuader ma vive tendresse, elle en reçût l'aveu sans colere, mais avec une froideur qui me paparût désavantageuse pour mon amour. Je continuai à lui rendre des soins, tout lui parloit de ma passion; mais quoi que j'eusse le plaisir de lui expliquer les tendres sentimens d'un cœur qu'elle s'étoit assujetti, le charmant espoir d'être aimé, ne m'étoit pas encore permis.

Un jour que Tilnei étoit avec sa Tante à une belle Maison de Campagne qu'elles ont à une distance peu éloignée de Londres ; je les allai voir avec quelqu'autres jeunes Seigneurs de la Cour, nous fûmes reçus avec magnificence, & j'eûs la satisfaction de parler quelques momens à la belle Tilnei, en nous promenant dans les Jardins, sans être entendu que d'elle. Quoique ce fut sans succez, que je lui parlois de ma tendresse, ce ne pouvoit pas être sans un extrême plaisir, je me trouvois heureux de l'adorer, ma passion m'étoit chere, & je ne voyois aucun de mes Rivaux plus fortuné que moi. Le jeune Comte de Suthry, même, dont le Pere commandoit alors les Armées d'Angleterre, quoi qu'un des plus aimable & des plus empressé, n'en étoit cependant pas mieux traité.

Je rêvois à la situation présente de mon cœur, en me promenant

dans une Alléé assez sombre, où j'étois entré, lorsqu'en marchant je trouvai sous mes pieds des Tablettes que je ramassai. Je les ouvris promptement, & y trouvai entre les feüillets le Portrait de la charmante Tilnei, qui paroissoit achevé depuis peu. Je rendis mille graces à la fortune & à l'amour d'une si agréable avanture. Je reconnus que les Tablettes étoient à la belle Tilnei, par plusieurs choses que j'y trouvai écrites, je ne pûs résister au désir d'y ajouter quelque choses de ma façon: Pour cet effet je fis sur le champ quelques vers, & dès que je les eus achevez, je courus chercher un de mes amis qui étoit venu avec nous, & qui sçavoit ma passion, je le priai de dire qu'il avoit trouvé les Tablettes, & de les rendre à l'aimable Tilnei.

Vous avez oublié que j'aime les vers avec passion, Comte d'Anglesey, interrompit la Princesse de

Huntley, puiſque vous les avez retranché du récit que le Roi vous a ordonné de nous faire. C'eſt que je cherchois à le finir plus promptement, répondit le Comte en ſoûriant; mais puiſque Votre Alteſſe m'ordonne le contraire, voici ceux que je fis pour la belle Tilnei.

## L'AMOUR DÉGUISÉ.

J'aimois ſans vous aimer ; L'amour ſçût m'en punir :
Vous l'avez vû Tilnei, vous en fûtes ſurpriſe,
Et je vous connoiſſois, Grands Dieux ! j'en veux mourir,
Si vous ne pardonnez ma cruelle mépriſe.

Mon cœur de vos beaux yeux reçût les premiers coups,
Je formai dès ce jour une adorable envie,
Et ſi j'ai pû manquer un moment d'être à vous,
Je m'en repentirai le reſte de ma vie.

Ces vers valoient bien la peine de n'être pas retranchez de l'avanture

que vous nous apprenez, dit la Princeſſe de Huntley. Ils marquoient du-moins, la ſituation de mon ame, reprit le Comte d'Angleſey, que la belle Tilnei n'avoit pas beſoin de connoître mon écriture pour deviner qu'ils étoient de moi. Elle parut inquiete de la perte de ſon Portrait; mais comme mon Ami ſoûtint toujours que c'étoit lui qui avoit trouvé les Tablettes, & que le Portrait n'étoit point dans les feüillets, elle n'oſa, devant ſa Tante, s'adreſſer à moi pour me le demander, quoi qu'elle eût lieu de penſer que j'avois fait ce vol ſi précieux à ma tendreſſe.

Nous partîmes ce même ſoir de cette agréable Maiſon, & le lendemain Tilnei revint à Londres où je continuai à lui marquer mon attachement; mais ſi je lui trouvois toujours cet eſprit & cette douceur charmante, qui m'avoient enchanté, jamais je ne la pûs la trouver

ſenſible, & je me déſeſperois de la bizarrerie de ma fortune, qui m'avoit fait attendrir quelques momens le cœur de la belle Tilnei, quand ſa pitié ne m'étoit pas un bien ſi néceſſaire, & qui me refuſoit la même faveur, quand ſes bontez l'étoient abſolument pour mon repos & pour ma félicité.

Un ſoir que je revenois de chez Tilnei, j'entendis du bruit derriere moi, je me tournai bruſquement, & je vis un homme qui mettant l'épée à la main : Comte d'Angleſey, me dit-il, il faut du moins mériter ta bonne fortune, en me faiſant voir que tu en es plus digne que moi. Je reconnus à ces paroles le jeune Comte de Suthry, il étoit amoureux depuis long-tems de la belle Tilnei, il me croyoit plus heureux que lui, & j'étois ſeulement moins mépriſé : Je mis à mon tour l'épée à la main, & après un combat aſſez long, je le bleſſai de deux coups dont il tomba,

e pris ſoin de le faire porter chez ui ; mais ce ſecours lui fut inutile, ar il mourut cette même nuit des leſſures qu'il avoit reçûës.

La nouvelle de notre combat, & elle de ſa mort firent grand bruit lans Londres, & mon Pere après voir blâmé en peu de mots, mon mprudence, m'ordonna de partir romptement, je lui demandai la ermiſſion de venir à la Cour d'E- oſſe, il approuva mon deſſein, & ne conduiſit lui-même juſqu'à quel- ues lieuës de Londres. Cependant ès qu'il fut parti, bien loin de ſon- er à m'éloigner, tranſporté du dé- ir de revoir encore la charmante ilnei, j'ordonnai aux gens qui evoient me ſuivre de m'aller at- endre dans un lieu que je leur mar- uai, & je rentrai ſeul dans Lon- res avec toute l'imprudence d'un eune homme fort amoureux, & ui ne connoît point de plus grand anger que celui de partir ſans re- oir ce qu'il aime.

La fortune qui se plaît à favoriser les audacieux me fût favorable, je ne rencontrai personne qui pût me connoître, je courus chez la belle Tilnei, je la trouvai seule, elle me parût mortellement affligée de l'éclat que mon combat venoit de faire & quelqu'innocente qu'elle fût de ce malheur, les discours qui suivent ces sortes d'avantures l'étonnoient, & lui faisoient sentir une vive douleur: Je me jettai à ses pieds, je lui dis tout ce que mon amour m'inspira de plus tendre, elle me parût un peu touchée de l'excez de ma passion, & du danger où je m'étois mis en rentrant dans Londres, elle m'ordonna de partir en diligence, & me promit même de se souvenir de moi. Je lui jurai mille fois une ardeur immortelle, & je ne crois pas que je puisse manquer de ma vie à des sermens que l'amour lui-même m'a dictez, & que ma raison approuve sans cesse. Je partis enfin, le cœur

occupé de l'idée de la belle Tilnei, je me rendis en Ecoſſe où l'honneur que j'eus, Seigneur, de m'attacher à votre ſervice diſſipa une partie de mes chagrins, j'écris ſouvent à la charmante Tilnei, elle me fait quelque fois réponſe ; mais ſes Lettres ne ſont remplies que de choſes indifferentes, & l'amour n'ayant point de part à ce ſouvenir qu'elle m'avoit promis, je me trouve véritablement malheureux de ne pouvoir me flatter de l'avoir renduë ſenſible. Pendant mon abſence, mon Pere a pris ſoin de terminer l'affaire qui m'avoit obligé de m'éloigner d'Angleterre, & malgré le crédit du Comte de Sutrhy, le Roi a permis que je retournaſſe à la Cour après une année de ſéjour hors du Royaume.

Voilà, Seigneur, continua le Comte d'Angleſey, ce que vous avez voulu ſçavoir, & je crains fort que ce récit, peu digne d'amuſer Votre Majeſté, ne l'ait beaucoup

ennuyée. Je vous plains Comte, lui dit le Roy en soûpirant, vous sçavez que la belle & malheureuse Feliciane ne m'a que trop bien appris à connoître tous les maux de l'amour; mais après tout, Comte, le sort vous peut-être bientôt favorable, vous reverrez dans peu de mois ce que vous aimez, & moi je ne serai peut-être heureux de ma vie. Il est juste, Seigneur, interrompit la Princesse de Huntley pour tâcher à détourner le Roi de sa tristesse, de rendre au Comte d'Anglesey le beau Portrait qui lui appartient, elle le lui rendit en effet dans l'instant même, il le reçût avec respect; & comme il étoit déja assez tard, le Roi & la Princesse retournerent au Palais.

Le lendemain le Roi apprit que le Duc d'York étoit heureusement arrivé en Ecosse, & qu'il seroit bientôt à Sterling, où il arriva en effet peu de jours après, avec un équipage magnifique : Sa présence enleva tous les

les cœurs, & tous les Hiſtoriens nous apprennent qu'il avoit alors environ vingt-trois ans, qu'il étoit bèau à la perfection, qu'il avoit la plus belle taille du monde, & que ſes maniéres étoient charmantes. Il ſoûtenoit ſi bien ſa dignité, qu'il ſembloit que ſa perſonne ſeule ſuffiſoit pour lever tous les doutes que l'on avoit formez d'abord ſur ſa naiſſance. Il fut reçu du Roi d'Ecoſſe avec une magnificence extraordinaire & il lui donna audiance en préſence des plus grands Seigneurs de ſon Royaume, qui étoient tous accourus en foule à ce ſpectacle ſi glorieux pour leur Nation.

Le jeune Duc d'York s'avança pour embraſſer le Roi, & ſatisfait, que le Roi ſe fut préſenté pour lui faire cet honneur, il recula reſpectueuſement quelque pas, & demeura debout auſſi bien que le Roi à qui il dit alors en peu de mots les perils qu'il avoit couru, les tentatives qu'il

avoit déja faites pour recouvrer la Couronne d'Angleterre, & finit en le priant de lui accorder sa protection, & de satisfaire en cela aux désirs des Rois qui s'intereſſoient à sa fortune.

Le Roi d'Ecoſſe touché des malheurs du Duc d'York lui offrit un azile dans sa Cour, & lui promit d'aſſembler son Conſeil pour déliberer ſur ce qu'il pourroit faire de plus en sa faveur. La bonne mine du jeune Duc d'York, sa beauté, ſes manieres aiſées, son air ni trop fier ni trop abaiſſé, ſi convenable à ſes intentions & à l'état préſent de sa fortune, & la grace avec laquelle il accompagnoit ſes diſcours, previnrent tous les cœurs, & le Roi encore plus touché que les autres en faveur de ce jeune Prince ayant aſſemblé promptement ſon Conſeil, il y fut admis, & y parla au Roi en ces termes. Vous voyez, Seigneur, les pitoyables reſtes de l'illuſtre Maiſon

d'York qui a regné avec tant de gloire en Angleterre. Je suis né pour porter la Couronne au défaut du Prince Edoüard mon aîné, étant échappé avec peine à la cruauté des Bourreaux qui firent périr mon malheureux frere; leur pitié ou l'horreur même de leur crime les porta à épargner une vie que tant d'infortunes ont renduë malheureuse, & que j'ai souvent regreté de n'avoir pas perduë avec le Prince Edoüard dans la Tour de Londres. Il ajoûta que pendant qu'il menoit une vie si cruelle, abandonné de tout le monde, Henri Tidert Comte de Richemont s'étoit emparé de la couronne d'Angleterre, qu'à la vérité Richard son Oncle avoit été puni de ses crimes, mais qu'il n'avoit fait que changer de Tiran, qu'ennuyé d'une vie, si éloignée de sa naissance; il avoit résolu de tout risquer pour s'ouvrir un chemin à la gloire; qu'il avoit passé en Irlande, où les Peuples l'a-

voient reconnu pour légitime Héritier du Trône d'Angleterre, que le Roi de France l'avoit auſſi reconnu, mais qu'il avoit été obligé de le ſacrifier aux preſſans interêts de ſon Etat, qu'en quittant la France il avoit été ſe jetter entre les bras de la Ducheſſe Doüairiere de Bourgogne ſa Tante, qui, quelque interêt qu'elle eût à déſavoüer un Prince malheureux, proſcrit par la fortune, l'avoit cependant reconnu publiquement, pour le ſeul Héritier de la Couronne d'Angleterre, qu'il étoit contre toute apparence, qu'une ſi vertueuſe Princeſſe l'eût voulu reconnoître au préjudice de ſes Neveux, Fils d'Eliſabeth d'York ſa propre Sœur, ſi la vérité ne l'y avoit forcée, & que même le Roi de France, qui vouloit réparer l'injuſtice qu'il lui avoit fait, en le ſacrifiant à l'ambition de Henri, le conjuroit de lui donner ſa protection; que le Roi des Romains, la Ducheſſe Doüai-

riere de Bourgogne, ainſi que tous les Partiſans de la Royale Maiſon d'York, lui demandoient la même grace, que la juſtice & ſa propre généroſité lui parloient en ſa faveur, & qu'en prenant une défenſe auſſi juſte que la ſienne, il joindroit à tant de glorieux titres qu'il poſſedoit déja, ceux de vainqueur des Tirans, & de Protecteur des Princes opprimez par la fortune.

Le Diſcours du jeune Duc d'York fit ſur l'eſprit du Roi & ſur ſon Conſeil tout l'effet qu'il en pouvoit attendre, en ſorte que ce Prince, qui de ſon naturel étoit bienfaiſant, & n'avoit d'autre envie que de trouver des occaſions de ſe ſignaler & d'acquerir de la gloire, réſolut dès ce moment d'appuyer ſes interêts de toute ſa puiſſance. Il le reconduiſit cependant juſqu'à la porte du Conſeil, & ayant repris ſa place, il écoûta divers avis ſur une affaire qui étoit de ſi grande importance, & détruiſit

tous ceux qui lui furent contraires, par l'ardeur qu'il marqua en faveur de ce jeune Prince, tellement qu'il fut réſolu qu'on leveroit inceſſamment une puiſſante Armée, pour ſoûtenir ſes prétentions à la Couronne d'Angleterre.

Le Roi ſe fit un plaiſir d'ami généreux, d'apprendre lui-même au Duc d'York ce qui venoit d'être réſolu en ſa faveur, & après lui avoir donné ces illuſtres marques de la compaſſion qu'il avoit de ſa fortune, il voulut prendre ſoin de lui procurer des plaiſirs, & par de nobles amuſemens, lui faire attendre agréablement le tems deſtiné pour leur glorieuſe entrepriſe.

Il préſenta ce Prince à la belle Princeſſe de Huntley, qui le trouva ſi ſemblable à ce charmant Portrait qu'elle avoit de lui, qu'elle ne put s'empêcher de rougir: Le Roi s'en apperçût & la pria en ſoûriant de faire au Duc d'York

les honneurs de la Cour d'Ecoſſe. Il y eut des Bals, des parties de Chaſſe & les plaiſirs bannis de cette Cour depuis longtems par la perte de la belle Feliciane, y furent enfin rappellez pour ſuſpendre dans le cœur du Duc d'York le ſouvenir préſent de ſes malheurs.

Cependant le Roi ne pouvoit partager les plaiſirs qu'il donnoit à ce Prince, l'abſence de Feliciane avoit gravé dans ſon ame une douleur qui n'en pouvoit être effacée.

Un ſoir que toute la Cour étoit chez la Princeſſe Huntley, le Roi s'apperçût des ſentimens qu'elle commençoit d'inſpirer au Duc d'York, quelque attention qu'il eût à les cacher, il en parla à cette Princeſſe, qui, quoi qu'elle s'en fut ſans doute apperçuë avant lui, feignit cependant de n'avoir pas remarqué les actions & les regards de ce jeune Prince. Le Roi propoſa auſſi dès ce même ſoir au Duc d'York une partie de

rompre des Lances à l'honneur des Dames, ce qu'il accepta avec plaisir, toute la jeunesse de la Cour fut charmée de cette proposition, & ainsi on ne songea qu'à préparer chacun ses équipages, & à choisir sa Devise ; & ceux qui étoient véritablement amoureux, ne négligerent pas cette occasion de marquer leur passion à leurs Maistresses.

Le jour qui devoit précéder celui des Courses, comme l'on parloit chez la Princesse de quelques Devises que l'on avoit choisies, le Roi demanda en soûriant au Duc d'York, de qui il se déclareroit le Chevalier ? J'ai toujours été si infortuné, Seigneur, reprit le jeune Duc, que l'amour n'a pas daigné favoriser un Prince abandonné de la fortune. Je crois, cependant, reprit le Roi que les Dames que vous auriez honorées de vos services, n'auroient pas été pour vous aussi aveugles que la fortune ; mais, continua-t-il

t-il en soûriant, pour commencer à leur rendre vos hommages, soyez demain aux Courses que nous devons faire, le Chevalier de la belle Princesse de Huntley. J'accepte cet honneur avec un sensible plaisir, repartit respectueusement le Duc d'York, si la Princesse veut bien me faire la grace d'y consentir. Le Roi vient de l'ordonner, Seigneur, reprit la Princesse en rougissant, ce n'est pas à moi à l'en dédire.

La joye du Duc d'York brilla dans ses yeux, & le plaisir d'être le Chevalier de la belle Princesse de Huntley, calma dans ce moment toutes ses inquietudes; il se prépara pour les Courses avec tout le soin que lui devoit faire prendre le desir de briller à la Cour d'Ecosse, & celui de paroître, à la Princesse de Huntley, digne de son attention; & le Roi pour faire plus d'honneur à ce Prince voulut bien être de cette partie. Son habit étoit tout couvert

de Diamans, il montoit un Cheval noir, fier & superbe, & l'on voyoit peint sur son Ecu, qu'un de ses Ecuyers portoit près de lui, une Boussole, & un nuage au dessus qui sembloit cacher une étoile fort brillante avec ces paroles gravées autour :

*Sans paroître Elle me conduit.*

Le jeune Roi parut si beau & d'une mine si relevée qu'il attira mille applaudissemens, sa Devise fut facile à expliquer, on vit par elle qu'il portoit par tout le souvenir de la belle Feliciane. Le jeune Duc d'York parut à son tour vêtu d'un habit bleu magnifique, il étoit en broderie d'or, la même couleur se faisoit remarquer en tout son équipage, parce que c'étoit celle de la Princesse de Huntley. Il parut d'une beauté surprenante, son Cheval étoit isabelle à crins noirs, qu'il manioit de la meilleure grace du monde. Il portoit pour Devise, un jeune

Aiglon, qui s'efforce de voler vers le Soleil, avec ces paroles:

*Je nâquis pour y parvenir*

Toute la jeuneſſe de la Cour brilla dans ce divertiſſement, & le Comte d'Angleſey qui porta ſur ſon Ecu la même Deviſe qui étoit gravée ſur le Portrait de la charmante Tilnei, ſe diſtingua extrêmement, & eût même l'honneur de diſputer le prix avec le Duc d'York. Mais ce jeune Prince fut vainqueur, & eut le plaiſir de le recevoir des mains de la Princeſſe de Huntley. C'étoit une Epée enrichie de diamans, & d'un travail merveilleux. Pour ce qui eſt du Roi, il ſe contenta d'avoir fait la premiere Courſe de la meilleure grace du monde, & la langueur dont il étoit accablé ne lui permettoit pas de prendre beaucoup de part à ce plaiſir; il fut ſpectateur du reſte des Courſes, & parut avoir beaucoup de joye de la gloire du Duc d'York.

La passion que ce jeune Prince venoit de prendre pour la charmante Princesse de Huntley, fit voir combien l'amour l'emporte sur toutes les autres passions. Il n'avoit été jusqu'alors occupé que de son ambition, il le fut encore plus de sa tendresse. L'empressement qu'il avoit pour la Guerre d'Angleterre devint moins violent, il apporta même des obstacles secrets pour retarder son départ. Il cachoit avec tous les soins possibles une passion qu'il croyoit devoir être toujours malheureuse, & il n'osa la laisser entendre à la Princesse que par ses regards, encore les contraignoit-il souvent, & les seules douceurs de l'esperance, n'osoient à peine se faire sentir à son cœur. Quelle apparence en effet, qu'une Princesse qu'il croyoit destinée au Roi d'Ecosse, voulût quitter un Roi jeune, aimable, adoré de ses Sujets, & un Royaume tranquile pour attacher ses beaux jours à

ceux d'un Prince proſcrit & malheureux.

Cependant le Dieu dont la ſuprême puiſſance ne reconnoit point les loix de la raiſon, inſpiroit à la Princeſſe de Huntley des ſentimens inconnus juſqu'alors à ſon jeune cœur, mais qui s'y gravoient malgré elle avec des caracteres ſi forts & ſi tendres que rien ne put jamais les en effacer. Par quels évenemens biſares, diſoit cette Princeſſe, à une de ſes Filles en qui elle avoit une confiance parfaite, le deſtin m'a-t-il forcé à m'attacher à ce jeune Prince ? Sa mort perſuadée à tout l'univers, me fait ſentir une vive compaſſion ; un portrait trop aimable vient augmenter cette pitié. Ce Prince reparoit entre les hommes, contre toute apparence, & c'eſt préciſément en Ecoſſe qu'il vient chercher un azile contre la fureur de ſes ennemis. Que d'évenemens extraordinaires, continua-t-elle en ſoûpirant, pour con-

duire l'amour dans mon cœur !

La passion du jeune Duc d'York pour la Princesse de Huntley étoit trop violente, pour demeurer long-tems cachée ; il en donnoit mille marques, malgré lui, ensorte que le Roi d'Ecosse, qui s'en étoit déjà apperçu, voulant réparer la perte du Sceptre d'Ecosse, que son cœur n'étoit pas en état d'offrir à la Princesse de Huntley, crut ne pouvoir jamais faire rien de plus avantageux pour elle, que de la donner à l'Héritier de la Couronne d'Angleterre ; il lui parut même que ce seroit justifier ses Armes aux yeux de l'Univers, & que le Duc d'York étant entré dans son Alliance, on ne s'étonneroit plus qu'il combatît pour ses interêts. Il parla au Comte de Huntley de son dessein, & ce Prince qui avoit enfin perdu l'esperance de voir regner sa Fille en Ecosse, approuva le projet du Roi avec beaucoup de joye ; & la jeune Princesse qu'il prit

ſoin d'en inſtruire, livra ſon ame à des tranſports ſi pleins de douceurs, que les malheurs du Duc d'York, & ſa fortune encore incertaine, ne balancerent pas un moment la joye que l'amour ſatisfait faiſoit ſentir à ſon cœur.

Cependant comme le Duc d'York ignoroit ſa félicité, le Roi ſe faiſant un plaiſir de la lui apprendre lui-même, l'envoya prier de venir le trouver dans ſon Cabinet, où ce Duc s'étant rendu peu de momens après, le Roi ſe plaignit d'abord avec bonté de ce qu'il lui avoit caché ſes ſentimens pour la Princeſſe de Huntley, & lui apprit qu'il venoit de conclure ſon mariage avec cette belle Princeſſe.

Le Duc d'York fut ſi ſurpris de l'excez d'un bonheur ſi peu attendu, que ſon ſilence & ſon déſordre marquerent beaucoup mieux au Roi, que n'auroient fait les paroles les mieux ſuivies, ſa reconnoiſſance &

ſon amour ; il pria cependant le Roi de ne point contraindre la Princeſſe d'attacher ſes beaux jours à ceux d'un Prince infortuné, qui ne pouvoit encore lui offrir une fortune digne d'elle. Non, lui dit le Roi en ſoûriant, ce ne ſera pas contraindre les inclinations de la Princeſſe, que de lui donner pour Epoux un Prince charmant, qu'une ſecrette ſimpathie l'avoit forcée d'aimer, même avant que de l'avoir vû. Enſuite il apprit au Duc d'York l'avanture du Portrait qui avoit été ſi cher à la Princeſſe, ce qui lui cauſa une joye ſi vive qu'il avoit peine à la contenir. Après quoi le Roi le conduiſit lui-même chez cette Princeſſe, qui parut embarraſſée en le voyant entrer, mais dont la joye qui brilloit dans ſes beaux yeux, acheva d'aſſurer le bonheur de ſon Amant.

Le Roi apprit ce même ſoir à toute la Cour le mariage du Duc d'York avec la Princeſſe de Huntley.

Cette nouvelle y fit regner la joye & y ramena mille nouveaux plaisirs, parce que ce jeune Duc avoit si fort gagné les cœurs, que chacun sans exception prit part à son bonheur, & s'interessa à l'heureux succez de son amour.

La Princesse de Huntley ayant appris du Roi qu'il n'avoit pas laissé ignorer au Duc d'York l'avanture qui avoit fait naître pour lui dans son cœur les premiers mouvemens de pitié & de tendresse, remit dès ce même soir ce charmant Portrait à son bras ; & ce Prince sentit cette faveur en Amant qui connoît toutes les délicatesses dont un tendre amour est capable.

Cependant le Roi ardent dans ses desseins, & prévenu d'une extrême affection pour le Duc d'York, voulant hâter sa félicité, ne donna que quatre jours pour préparer la pompe de cet illustre Hymenée.

Le jour qui devoit précéder cette

aimable Fête, le jeune Duc d'York se retira tout seul dans son Cabinet, sous prétexte d'écrire à la Duchesse Doüairiere de Bourgogne, à qui il avoit déja envoyé un Courier pour lui apprendre l'heureuse alliance qu'il alloit contracter dans peu de jours avec le Roi d'Ecosse : Et il y avoit déja quelque tems qu'il y étoit enfermé seul, quand Frion qui en avoit l'entrée libre à toutes heures, se présenta à la porte : Frion étoit l'homme de son tems dont la capacité étoit la plus estimée ; il avoit été Secretaire de Henri VII. alors Roi d'Angleterre ; mais quelques mécontentemens, joints à son zele pour l'illustre Maison d'York, l'avoient obligé de quitter Henri, & il s'étoit attaché à la Duchesse Doüairiere de Bourgogne, & surtout au jeune Duc d'York, pour qui sa fidelité paroissoit inviolable. Il sçavoit tous ses desseins, & ce Prince suivoit ses conseils dans les occasions les plus importantes.

Dès que le Duc d'York entendit la voix de Frion, il fut lui-même ouvrir la porte de son Cabinet ; Frion y entra seul ; mais quel fut l'étonnement de ce zelé Ministre, lorsqu'il s'apperçut que ce jeune Prince avoit le visage tout couvert de larmes, & que la douceur la plus vive paroissoit peinte dans ses yeux. Qu'est-ce que ceci, Seigneur, lui dit-il ? Et quel désespoir vous agite, quand tout succede à vos désirs ? Un Roi généreux vous aime, il leve une puissante Armée pour vos interêts, vous allez, sans doute, par ce secours monter sur le Trône d'Angleterre ; & comme si ce n'étoit pas assez de satisfaire votre ambition, la fortune va vous attacher à une Princesse pour qui vous êtes sensible, & dont vous êtes tendrement aimé. Hélas, interrompit le Duc d'York, c'est cet amour lui-même qui fait mes douleurs à la veille de ma félicité. J'adore la Princesse de Huntley, jamais passion n'a

été si vive & si tendre que la mienne; je suis aimé, je vais posseder ce que j'aime, & par une fatalité incroyable je ne sçaurois être heureux. Que penseroit la Princesse, continua-t-il en soûpirant, si elle n'ignoroit plus que ce Prince qu'elle croit Fils d'Edoüard, Héritier de la Couronne d'Angleterre, digne enfin de son cœur par ses actions & par sa naissance, n'est qu'un malheureux imposteur, dévoüé à son ambition & à la haine de la Duchesse Doüairiere de Bourgogne? Quels discours, Seigneur, s'écria le zelé Frion; craignez que ces murs mêmes ne révelent un secret si dangereux à votre fortune & à votre vie. La perte de ma vie, reprit froidement le faux Duc d'York, ne me feroit pas si sensible que la douleur de tromper la belle Princesse que j'adore.

Le prudent Frion qui sçavoit toute l'intrigue qui faisoit passer ce jeune homme pour le véritable Duc

d'York, Fils d'Edoüard IV. Roi d'Angleterre, jugea bien que l'amour alloit renverser en peu de momens un dessein de plusieurs années, s'il ne se servoit de ce même Dieu pour rassurer le cœur du faux Duc d'York. Quels vains scrupules vous arrêtent, Seigneur, lui dit-il alors, & pourquoi refusez-vous d'être heureux? Quelle fausse délicatesse est venuë séduire votre cœur? C'est vous qui adorez la Princesse de Huntley, c'est vous qu'elle aime, & peut-être n'eût-elle jamais aimé le véritable Duc d'York si la fortune l'avoit sauvé de la Tour de Londres, comme nous l'avons persuadé presqu'à tout l'Univers. Ce n'est pas le rang de Successeur d'Edoüard IV. qui détermine à vous aimer, ce sont les charmes de votre Personne qui l'ont séduite, vous sçavez même que ce Portrait si cher à cette Princesse, & dont la vûë seule avoit commencé votre bonne fortune, est un de

ceux qui avoient été faits de vous, quand la Ducheſſe Doüairiere de Bourgogne vous eut fait l'honneur de vous choiſir pour le grand Perſonnage que vous deviez repreſenter aux yeux de tout l'Univers, & que n'ignorant pas que la beauté & la jeuneſſe eſt ce qui porte plus facilement la compaſſion dans les cœurs, elle m'ordonna de répandre un grand nombre de ces Portraits dans toutes les Cours de l'Europe, pour commencer à faire naître de la pitié pour un jeune Prince malheureux qu'elle avoit réſolu de faire revivre en vous.

Pourquoi cherchez-vous, Frion, reprit triſtement le faux Duc d'York, pourquoi chez vous à m'abuſer par des idées trop flatteuſes? Je ſçai trop que le cœur de ma Princeſſe qui croit ſe pouvoir donner ſans crime au Duc d'York, n'auroit que du mépris & de la haine pour le malheureux Perkin. Oubliez à jamais

ce nom, Seigneur, repartit Frion, ne ſongez plus qu'à vous rendre digne de celui que vous portez à préſent, & à remplir les hautes eſperances que la Ducheſſe Doüairiere de Bourgogne a conçûës de vous : Et après tout, Seigneur, n'êtes-vous pas du Sang Royal d'Angleterre ; le Roi Edoüard IV. n'aima-t-il pas la belle Catherine de Fare votre Mere, & ne ſçavons-nous pas que ce Prince vous a toujours crû ſon Fils ? Sa mort trop prompte l'empêcha à la verité d'aſſurer votre fortune ; mais le choix que la Ducheſſe Doüairiere de Bourgogne a fait de vous, va réparer cette injuſtice de la deſtinée.

Comme Frion achevoit ces paroles, on vint avertir le Duc d'York, car nous l'appelierons encore de ce nom, puiſque c'eſt celui que lui donnoit toute l'Europe, qu'on le demandoit de la part de la Princeſſe de Huntley. Il eſſuya promptement ſes larmes & fit entrer un Ecuyer de cette

Princeſſe qui lui préſenta un Billet, & une petite Boëte à Portrait entourée de Diamans, dans laquelle il trouva celui de cette charmante Princeſſe, il le baiſa avec reſpect, & ouvrant avec empreſſement le Billet, il y trouva ces paroles.

## AU DUC D'YORK.

*JE peux enfin vous donner, Seigneur, un Portrait que vous m'avez paru déſirer ſi ardemment, & mon devoir d'accord avec mon cœur, ne me permet plus de vous refuſer ce plaiſir : Je ne vous demande point le vôtre, vous ſçavez, Seigneur, que je tiens ce bien de la fortune ; mais n'oubliez jamais, s'il eſt poſſible, les ſentimens qu'il avoit commencé de m'inſpirer.*

### La Princesse de Huntley.

Cette marque de tendreſſe de la belle Princeſſe de Huntley, fit plus d'effet ſur le cœur du jeune Perkin, que toute la prudence & la politique du

du zelé Frion n'avoient pû faire ; auſſi fit-il une réponſe à ce Billet, qui exprimoit toute l'ardeur de ſa paſſion ; il donna une Bague d'un prix conſiderable à celui qui le lui avoit apporté, & dès qu'il fut parti, montrant à Frion l'aimable Portrait & le Billet qu'il venoit de recevoir : L'amour le veut Frion, lui dit-il, je me rends à vos conſeils, & ſi j'ai bien ſoûtenu juſqu'à préſent le grand Perſonnage que je repreſente, comme un ambitieux dévoüé aux ſentimens de la Ducheſſe Doüairiere de Bourgogne, ce ſera comme Amant de la Princeſſe de Huntley que je vaincrai Henri VII. & que je monterai ſur le Trône d'Angleterre. Le jeune Perkin prononça ces paroles avec tant de grace & une ſi noble fierté, que Frion tranſporté de joye, ſe jetta à ſes pieds, & le conjura de ne ſe laiſſer plus ſéduire à trop de grandeur d'ame, & à l'excez de ſon amour.

Water entra alors dans le Cabi-

net. C'étoit un jeune Seigneur Anglois d'une naiſſance diſtinguée, à qui le faux Duc d'York ne cachoit aucun de ſes deſſeins. Quelques diſgraces qu'il avoit reçûës à la Cour de Henri VII. l'avoient attaché au faux Duc d'York, pour qui il avoit pris une affection inviolable. Frion ſe retira pour donner les ordres néceſſaires pour la pompe de l'illuſtre Hymenée qui ſe devoit célébrer dans peu de jours, & le jeune Perkin diſpenſant ſon ami en particulier du reſpect qu'il lui rendoit en public, l'embraſſa dès qu'il furent ſeuls, le fit aſſeoir auprès de lui, & lui apprit toutes les agitations que l'amour avoit fait ſentir à ſon cœur. Mais mon cher Water, ajoûta-t-il, l'amour qui m'avoit cauſé toutes ces incertitudes, vient enfin de me déterminer. Trop de grandeur d'ame a penſé vous ſéduire, Seigneur, reprit Water: vous ſeul vous oppoſiez à votre bonne fortune, & à l'extrême joye

que cette nouvelle va cauſer à la DucheſſeDoüairiere de Bourgogne : mais le même Dieu qui faiſoit naître vos craintes, vous détermine ; ainſi l'amour tourmente & flatte tour à tour. Mais, Seigneur, continua Water, cette paſſion n'a pas toujours regné dans votre ame avec un pouvoir ſi abſolu ; vous aimiez tendrement en Portugal, & les ordres de la Ducheſſe Doüairiere de Bourgogne vous firent oublier en peu de tems un amour qu'elle ne croyoit pas qui pût s'accorder avec les grands deſſeins qu'elle méditoit, & dont l'execution vous étoit réſervée. J'étois auprès d'elle, Seigneur, quand celui qu'elle vous avoit envoyé lui rendit compte de votre départ & de votre obéïſſance. Mon amour & mon obéïſſance en cette occaſion, reprit le faux Duc d'York, furent un effet de mon ambition, & je veux, mon cher Water, pour ſatisfaire cette généreuſe affection qui t'attache

à mes interêts t'apprendre l'Hiſtoire d'une Vie, où tous les événemens les plus extraordinaires ſont enchaînez par la fortune, avec tant d'art, que ſi la vérité ſe découvroit aux yeux de l'Univers, elle auroit ſans doute plus de peine à trouver croyance, que le menſonge, aidé de la haine & de l'adreſſe de la Ducheſſe Doüairiere de Bourgogne, n'en a eu à s'y établir.

## HISTOIRE DE PERKIN
### OU DU FAUX DUC D'YORK.

TU ſçais mon cher Water, continua le faux Duc d'York, le ſecret le plus important de ma vie, la Ducheſſe Doüairiere de Bourgogne l'a confié à ta fidelité, mais tu en ignores les circonſtances.

Oſbek né à Tournay dans la Flandre Wallone, n'avoit rien d'élevé dans ſa naiſſance, mais ſes

grands biens sembloient réparer en ui ce défaut de la fortune ; il devint éperduëment amoureux de Catherine de Fare ; elle étoit belle, sa naissance étoit illustre ; mais le peu de bien qui étoit pour lors dans sa Maison la fit accorder aux richesses & aux empressemens d'Osbek ; elle obéït à ses Parens avec une peine incroyable ; elle étoit naturellement ambitieuse, fiere de sa beauté, & rien ne pouvoit réparer dans son esprit le manque de naissance qu'elle trouvoit dans son Epoux.

Une disgrace qui lui arriva dans ses biens, dont il perdit une partie, le fit résoudre à passer en Angleterre, & la belle Catherine de Fare, complaisante pour lui en cette occasion, pour la premiere fois de sa vie, approuva fort son dessein. Elle sçavoit, comme toute la terre ne pouvoit l'ignorer, qu'Edoüard IV. étoit le plus beau & le plus galand Prince de son tems, qu'il comptoit pour

rien la qualité dans ſes Maîtreſſes, & qu'il adoroit la beauté en quelque lieu qu'il la rencontrât. Cette circonſtance flattoit en ſecret Catherine de Fare, & ſes preſſentimens ne la tromperent point ; à peine fut-elle arrivée à Londres qu'Edoüard à qui elle prit grand ſoin de ſe montrer, à quelques ſpectacles, fut frappé de ſa beauté ; il la vit, il l'aima tendrement, & combla de biens & d'honneurs Oſbek, qui content de ſa fortune ne s'oppoſa point à la paſſion du Roi.

L'amour d'Edoüard parut aſſez conſtant pour ſa nouvelle Maîtreſſe ; je nâquis deux ans après ſon arrivée à Londres, & le Roi qui me fit l'honneur de me regarder comme ſon Fils, touché d'une véritable joye en apprenant ma naiſſance, il daigna me nommer lui-même, & me donna le nom de Perkin.

La parfaite reſſemblance que j'ai avec la Maiſon Royale d'York, &

qui n'a pas peu contribué aux deſſeins de la Ducheſſe Doüairiere de Bourgogne, augmenta pour moi l'affection du Roi. Il flatta ma mere qu'il me reconnoîtroit un jour publiquement pour ſon Fils; mais la fortune qui me réſervoit ou de grands malheurs, ou une plus glorieuſe deſtinée, ne permit pas au Roi d'Angleterre d'achever ce qu'il avoit réſolu en ma faveur, il mourut. Je n'étois pas en âge de ſentir cette perte; mais la belle Catherine de Fare, dont le cœur ſenſible à l'ambition, l'étoit devenu encore plus à l'amour, par la paſſion qu'Edoüard avoit eu pour elle, ne put réſiſter à l'excez de ſa douleur, en ſorte qu'elle mourut auſſi peu de mois après le Roi, ſans témoigner aucun regret à la vie. Elle donna à Oſbek des Pierreries d'un grand prix, qu'elle avoit reçuës du Roi, & le pria d'avoir ſoin de mon éducation; il le lui promit, elle m'embraſſa pluſieurs fois, & elle

expira avec une extrême fermeté.

Osbek me traita comme si j'avois été son Fils ; je le respectois comme mon Pere, & ce ne fut qu'en mourant qu'il m'apprit le secret de ma naissance. J'avois dix-sept ans quand il mourut ; il me laissa des richesses considerables ; mais m'ennuyant de demeurer dans un lieu où j'aurois dû être reconnu pour le Fils d'un grand Roi, & où ma mauvaise fortune ne me faisoit paroître que le Fils d'un simple Etranger, je pris le parti de sortir de Londres, & je résolus d'aller chercher dans toutes les Cours de l'Univers une destinée plus favorable.

La Ducheſſe de Bourgogne, toujours fidelle à la haine implacable qu'elle portoit à Henri VII. & à toute la Maison de Lancastre, haïssoit même les Princes ses Neveux, fils de ce Roi, & ne pouvoit pardonner à la Princesse Elizabeth sa sœur fille d'Edoüard IV. d'avoir accepté pour

Epoux

Epoux, ce Prince, qui sembloit exclure pour jamais du Trône d'Angleterre la Royale Branche d'York, pour y faire regner celle de Lancastre.

Le seul Prince qui restoit de la Maison d'York étoit le Comte de Warwik ; mais ce jeune Prince dont l'esprit naturellement médiocre s'étoit encore affoibli par une longue Prison, ne paroissoit pas à la Duchesse Doüairiere de Bourgogne un sujet propre à satisfaire sa haine, & à servir sa vengeance ; & quand même il eût été plus digne de regner, il étoit au pouvoir de Henri VII. Roi d'Angleterre, & gardé par ses ordres dans la Tour de Londres, avec une exactitude si grande, qu'elle ne lui laissoit aucune esperance de le soustraire à son pouvoir, d'autant plus qu'il connoissoit trop bien de quelle importance lui étoit la la détention de ce Prince pour n'oublier rien de ce qui pouvoit rendre

ſa priſon éternelle. Ainſi la Ducheſſe Doüairiére de Bourgogne, après avoir appuyé de ſon témoignage la révolte qui s'étoit faite en Irlande ſur la ſuppoſition d'un faux Duc Warwik : Sédition que Henri diſſipa avec beaucoup de facilité ; & dont il punit les coupables, réſolut de tramer avec tant d'adreſſe une nouvelle conjuration contre Henri VII. que tout le courage & la bonne conduite de ce Prince puſſent enfin trouver leur écueïl.

Le ſecret eſt l'ame des grandes entrepriſes. Un ſeul Domeſtique fidele & dévoüé à la Ducheſſe Doüairiere de Bourgogne, eut la connoiſſance de ſon deſſein, & en même tems ordre de chercher quelque jeune homme, digne par ſa perſonne, & par ſon courage de ſoûtenir, aux yeux de tout l'Univers, le grand perſonnage qu'elle vouloit lui faire repreſenter en ſa Perſonne, le jeune Duc d'York ſon Neveu, qui avoit

été assassiné à seize ans dans la Tour de Londres avec le Prince Edoüard son aîné, par les ordres de Richard II. alors Roi d'Angleterre.

Ce Domestique zelé avoit déja présenté en secret à la Duchesse Doüairiere de Bourgogne quelques jeunes hommes, mais pas un ne lui avoit paru propre à l'execution de son dessein : ma destinée m'amena alors à la Cour de cette Princesse, je voyageois sans rester longtems en aucun lieu, je cachois avec soin mon nom & ma naissance, je voulois qu'elle fût ignorée de tout le monde, puisqu'il ne m'étoit pas permis de paroître comme le Fils d'un grand Roi. Je rencontrai par hazard à une promenade ce Domestique de la Duchesse Doüairiere de Bourgogne ; il fut frappé de la ressemblance que j'ai avec les Princes de la Maison d'York, & ayant appris que j'étois Etranger, je lui parus un sujet propre aux desseins de

la Ducheſſe : il me parla en ſecret & ſans m'expliquer ce qu'il me diſoit, il me fit ſeulement entendre que je pouvois parvenir à une grande fortune, ſi je m'en rendois digne par mon courage, & par ma fidélité. Ces paroles charmérent mon cœur, toujours occupé d'une ambition infinie ; je promis au Confident de la Ducheſſe plus qu'il ne voulut, & je rendis grace à mon deſtin de m'avoir enfin conduit dans le brillant chemin de la fortune.

Je fus préſenté en ſecret à la Ducheſſe Doüairiere de Bourgogne ; ma reſſemblance avec les Princes de ſa Maiſon, commença à m'attirer ſon amitié ; ma perſonne & mon eſprit lui plurent, & ſur-tout mavaſte ambition acheva de lui perſuader qu'elle avoit enfin trouvé ce qu'elle cherchoit depuis ſi long-tems ; elle me demanda qui j'étois, je lui appris l'hiſtoire de ma naiſſance. L'amour d'Edoüard pour Catherine de Fare avoit fait aſſez de bruit pour qu'elle

en eût été instruite, & je lui confirmai même le dessein que ce grand Roi avoit eu de me reconnoître un jour publiquement pour son Fils, par des Lettres que ce Prince avoit écrites à ma Mere, que j'avois reçûës des mains d'Osbek, & que j'avois soigneusement conservées.

La joye de la Duchesse éclata aux preuves que je lui donnois de ma naissance. C'est donc un Prince de l'illustre Maison d'York, s'écria-t-elle avec transport, que le Ciel m'envoye pour assurer ma vengeance. Elle m'apprit alors ses grands desseins, & je lui parus digne de les éxécuter, par l'extrême joye avec laquelle j'écoutois ce qui flattoit si agréablement mon ambition, & elle remarqua avec plaisir, que les périls attachez à cette dangereuse entreprise, n'arrêterent pas un moment mon attention.

J'avois alors dix-huit ans; c'étoit à peu près l'âge qu'auroit eu le Duc

d'York. Je parlois plusieurs langues avec beaucoup de facilité, & l'Angloise étoit heureusement ma langue naturelle. La Duchesse souhaitta que j'appriſſe tous les exercices qu'un Prince doit sçavoir, & après m'avoir recommandé à ce Domestique son Confident : Allez, me dit-elle, en me renvoyant, allez Fils d'Edoüard, faire en sorte de vous rendre digne de monter sur le Trône de votre Pere.

Ces paroles me parurent d'un heureux présage. Le Confident de la Duchesse me mena secrettement à une belle Maison de Campagne de cette Princesse ; j'y passai six mois, occupé des projets de mon ambition, & à apprendre tous les exercices dont un grand Prince a accoûtumé d'être instruit ; j'y réussissois au-delà des esperances de la Duchesse : Elle venoit souvent à cette Maison ; je la voyois en secret ; & c'est-là qu'elle m'apprit si parfaitement l'Histoire

de la Maiſon d'York, même juſqu'aux choſes les plus cachées, que quelques queſtions que l'on m'ait pû faire ſur ce ſujet, je n'ai jamais héſité à y répondre ſi juſte, que cette circonſtance a perſuadé preſqu'à tout l'Univers que j'étois le véritable Duc d'York, échappé de la Tour de Londres, par la pitié de ſes Aſſaſſins.

La Ducheſſe compoſa elle-même l'hiſtoire de ma prétenduë liberté, & me croyant enfin digne de commencer à faire réüſſir les grandes entrepriſes, qu'elle avoit formées; elle m'envoya en Portugal, ſuivi ſeulement de ce Domeſtique fidele, qui ſçavoit ſon ſecret, & elle le fit, parce qu'il lui parut que plus le Duc d'York viendroit de loin, moins on la ſoupçonneroit d'avoir part aux évenemens qu'elle avoit préparez avec tant de ſoin, & qu'elle attendoit avec tant d'impatience.

Je partis avec toute la joye dont

l'eſpoir d'une Couronne peut flatter une violente ambition ; j'arrivai à Liſbonne, où par les ordres de la Ducheſſe de Bourgogne, j'affectai une conduite myſterieuſe ; j'étois toujours magnifiquement vêtu, je faiſois une prodigieuſe dépenſe, & je ſignalai pluſieurs fois mon adreſſe à la Cour, dans quelques Tournois qui s'y firent. Ce Domeſtique dévoüé aux deſſeins de la Ducheſſe faiſoit des demi confidences, qui augmentoient encore la curioſité qu'inſpiroit toute ma conduite ; il aſſuroit en particulier que j'étois un grand Prince, que j'avois des raiſons importantes de cacher mon nom & mon rang, mais il n'en diſoit pas davantage.

Ce fut dans ce tems-là que la Ducheſſe Doüairiere de Bourgogne commença de faire répandre dans toutes les Cours de l'Europe que le jeune Duc d'York étoit échappé à la cruauté de Richard, afin que ces

bruits confus préparaſſent l'Univers à le voir bientôt paroître ; mais ce bruit fut fomenté avec tant d'adreſſe par les Emiſſaires de la Ducheſſe, que perſonne ne la ſoupçonna d'y avoir part.

Je fus une année entiere en Portugal ; & trouvant ce tems trop long, au gré de ma vive impatience, je m'imaginai, avec douleur, que la Ducheſſe Doüairiere de Bourgogne avoit changé de ſentiment. Son fidele Domeſtique me raſſuroit ; mais enfin ne pouvant plus ſupporter cette vie obſcure, je feignis d'être éperduëment amoureux d'une des Filles de la Reine, & je m'en fis aimer véritablement. Je fis confidence de cette prétenduë paſſion au Domeſtique de la Ducheſſe Doüairiere, & il me parut effrayé, de me voir touché d'une paſſion qui s'accordoit ſi mal avec un profond ſecret. Je fus ſatisfait de l'avoir étonné, & peu de jours après feignant de

m'être rendu à l'excez de ma passion: L'amour l'emporte sur l'ambition, lui dis-je ; je sens que la mienne sera assez satisfaite si je puis plaire toujours à la charmante personne que j'aime. Il s'efforça de me dissuader d'un amour qui renversoit les projets de la Ducheſſe Doüairiere, & ne croyant rien de plus propre à me guérir que de m'éloigner de la Cour de Portugal, il en écrivit à cette Princeſſe qui m'envoya promptement, par un de ſes Confidens, l'ordre de partir que j'avois tant déſiré.

Je me fis alors auprès d'elle un mérite du ſacrifice d'une paſſion que je n'avois jamais ſentie, & je partis de Portugal avec le ſeul regret de laiſſer la belle perſonne dont j'avois feint d'être amoureux, auſſi touchée de mon départ que j'avois de joye dans mon cœur d'aller en Irlande, où par les ordres de la Ducheſſe, je devois commencer à me faire reconnoître

pour le Duc d'York. La conjoncture devint même favorable pour mes interêts ; car ce fut dans ce tems-là que Henri déclara la guerre à la France, & la Ducheſſe Doüairiere de Bourgogne qui prévit bien les embarras où l'alloit entraîner cette guerre, me fit encore ſçavoir que je ne devois pas perdre un moment à paſſer en Irlande.

J'y arrivai heureuſement. Cette Iſle eſt habitée par deux Nations ſi differentes dans leurs mœurs & dans leurs Loix, qu'on a peine à comprendre qu'ils ſoient originaires du même païs. Ceux qui habitent ſur les Côtes, ſont naturellement doux, ils parlent la langue des Anglois & ſe gouvernent aſſez ſuivant leurs Coutumes ; & ceux qui habitent le milieu de l'Iſle ſont barbares, mais intrepides ; tu ſçais qu'on les appelle les Sauvages d'Irlande ; ils font la plûpart leurs demeures dans des Forêts d'une prodigieuſe

grandeur, & aux bords des Lacs dont ce Païs eſt preſque tout rempli. La Pêche & la Chaſſe ſont leur occupation & leur plaiſir, ils ſont diviſez par des Cantons differens, commandez chacun par un Capitaine qui prend la qualité de Roi, & qui en a même tout le pouvoir; mais le nombre de leurs Cantons ne leur donne pas à chacun une domination d'une grande étenduë.

Ce fut donc vers ces Peuples que je marchai d'abord pour me faire reconnoître pour le véritable Duc d'York. Une avanture dangereuſe ſervit même à m'établir entre les Sauvages, & vengea l'amour de ce que j'avois oſé braver ſes traits en Portugal; car un jour que je marchois ſeul, environ le coucher du Soleil, ſur le bord d'un Lac, & que je rêvois à l'état préſent de ma fortune, j'en fus détourné par les cris de pluſieurs femmes que j'apperçûs ſur ce Lac, dans un petit Bateau d'écorces d'ar-

bres : elles s'amuſoient à pêcher ; mais celui qui les conduiſoit ayant mal pris ſes meſures, ce petit Bateau qui étoit très-leger ſe renverſa. Je fus touché de ce ſpectacle, je ſçais parfaitement bien nager, je me jettai dans l'eau, & ne l'ayant pas trouvée fort profonde, je ſauvai avec beaucoup de facilité une très-belle fille, qui fut à peine hors du danger que ſes yeux firent ſentir à mon cœur, que le péril que j'allois courir près d'elle étoit mille fois plus dangereux que celui dont je venois de la délivrer.

Le Conducteur de leur Barque ſecourut la compagne de cette belle fille, & dès qu'elle fut délivrée de la preſſante inquietude que lui donnoit le péril de ſon amie, elle me rendit grace, de ce que je venois de faire pour elle, avec une politeſſe que je ne m'attendois point de trouver parmi ces Sauvages ; elle ſe ſervit, pour me parler de la langue

Angloise, & je fus surpris qu'à Londres même on ne la parloit pas plus correctement.

J'étois dans une admiration qui ne se peut representer ; mon cœur attentif au plaisir de mes yeux, prenoit un poison doux & flatteur, dont je ne pensois pas même à me défendre : Enfin j'étois si transporté que je ne dis qu'à peine quelque paroles à cette belle fille, encore furent-elles mal rangées.

Pendant ce tems-là le Conducteur de la Barque étoit couru à leur Habitation, qui n'étoit pas éloignée, pour avoir un Chariot, lorsque nous vîmes venir de la Forêt dont nous étions fort proches un jeune homme de bonne mine suivi de plusieurs autres. Ils avoient tous des habits peu ajustez, faits de peaux de Tigres & de Leopards, le Carquois sur le dos, & l'Arc à la main. Cet Equipage barbare ne laissoit pas d'avoir sa beauté. Celui qui paroissoit le

Maître de la Troupe s'avança avec empreſſement vers nous; ſon inquiétude parut dans ſes yeux, dès qu'il pût juger par les habits de cette charmante perſonne qu'elle avoit couru quelque danger ſur le Lac. Vous voyez, Ireton, lui dit-elle en le regardant tendrement, qu'il ne faut jamais s'éloigner de ce qu'on aime, mais rendez graces à ce genereux Etranger qui m'a ſecouruë en votre abſence. Ireton me remercia alors en des termes qui ne me parurent point être le langage d'un barbare, & malgré la jalouſie que venoient d'inſpirer à mon cœur les paroles que cette belle fille lui avoit dites, je ne pûs m'empêcher de remarquer que ce jeune Sauvage avoit la plus belle taille du monde, tous les traits agreables, & que ſes cheveux, quoique négligez, au retour de la Chaſſe, paroiſſoient en grande quantité d'un blond cendré, & lui tomboient juſques ſur la ceinture.

Le Chariot arriva, & Ireton aida à la belle Felicie à y monter ; c'eſt ainſi que ſe nommoit cette aimable fille ; il me pria de vouloir aller avec lui à ſon Habitation, & j'y conſentis avec plaiſir, car j'aurois eu trop de regret à ne plus voir la charmante Felicie.

Ma perſonne & la magnificence de mon habit avoient donné de la curioſité à ces Sauvages ; il me parut qu'ils me regardoient avec reſpect. Nous arrivâmes à leur demeure : elle étoit dans le plus bel endroit de la Forêt, elle n'étoit compoſée que de logemens fort ſimples & ſans nul ornement par dehors ; mais les diverſes chambres qui compoſoient cette Habitation étoient meublées avec tant de magnificence que je ne doutai pas que ce ne fût la demeure d'un de ces Souverains qui commandent en divers endroits de l'Iſle.

Je ne me trompois pas, Ireton étoit Fils d'un de ces Souverains à qui

qui une extrême vieilleſſe ne permettoit plus de ſe mêler des affaires de ce Canton. Ireton en étoit déja regardé comme le Maître ; il me fit tous les honneurs qu'il pût imaginer, & ayant fait ſçavoir dès ce même ſoir, le lieu où j'étois à ce fidele Domeſtique qui ne me quittoit point, & que j'avois laiſſé dans une petite Habitation de la Forêt où j'étois arrivé de très-bonne heure, avant que d'aller me promener ſur le bord du Lac, nous réſolûmes enſemble de commencer à me découvrir en ce lieu-là pour le Duc d'York.

Cependant mon cœur étoit autant occupé de Felicie que du deſir de regner ; j'avois commencé à connoître mon amour par ma jalouſie. Felicie aimoit Ireton, je n'en pouvois douter, & il en paroiſſoit éperduëment amoureux. Je cachai avec ſoin au Confident de la Ducheſſe Doüairiere, l'amour que j'avois pris dans les beaux yeux de Felicie, &

quoique je la visse souvent, comme c'étoit toujours en présence de son Amant & de toute sa Cour, je ne pus trouver un moment favorable pour lui parler de ma passion.

Le troisiéme jour que je fus dans cette Habitation des Sauvages d'Irlande, Ireton me conduisit dans une grande & belle route de ces vastes Forêts qui environnoient sa demeure; il y avoit au bout de cette route, un endroit où les arbres écartez les uns des autres, à une distance égale, formoient naturellement une espece de Salon où l'on avoit élevé un Amphitheâtre de Gazon orné de Guirlandes de Fleurs. Ce fut là qu'Ireton me plaça près de la charmante Felicie. On devoit faire des Courses, & cette belle Fille devoit en donner le prix, qui quoique ce ne fût qu'une simple Couronne de Laurier, me parut aussi digne de mes vœux entre ses mains que celle de l'Univers.

Je me ſerois préſenté pour diſputer le prix ſi j'avois été accoûtumé à cette ſorte d'exercice ; mais la honte d'être vaincu en la préſence de Felicie arrêta mon ardeur, je compris auſſi que cette occaſion ſeroit peut-être la ſeule que je pourrois trouver de lui parler ſans avoir mon Rival pour témoin. Ce qu'il y avoit de perſonnes conſidérables ſe placerent au deſſous de Felicie & du Roi ſur l'Amphiteâtre, & un grand Peuple remplit les eſpaces qui étoient entre les arbres, ce qui faiſoit un aſſez agréable ſpectacle. On commença les Courſes au ſon de quelques inſtrumens barbares : Les Sauvages d'Irlande y firent paroître beaucoup de grace & de legereté ; mais peu occupé de ce divertiſſement, eſt-il poſſible, dis-je à la belle Felicie que vous ſoyez née dans ce climat ſauvage, vous qui paroiſſez deſcendre du Ciel pour vous faire adorer des Mortels ? Je ne ſuis point née dans cette Iſle,

Seigneur, me répondit Felicie, mais ma deſtinée m'a conduit dans ces lieux, & l'amour m'y a arrêté. L'amour, m'écriai-je douloureuſement ? Ah ! que n'attendiez-vous belle Felicie, pour connoître ce Dieu redoutable, qu'un Prince digne de vous, vint vous offrir ſes vœux, & l'eſpoir d'une Couronne ?

Ma paſſion me fit prononcer impetueuſement ces paroles, & la belle Felicie me regardant avec attention ; l'eſpoir d'une Couronne, Seigneur, me répondit-elle avec une noble fierté, ne m'a jamais ébloüie ; mon cœur a décidé de mon deſtin. Ireton m'a paru digne de ma tendreſſe, & ſa paſſion pour moi a achevé d'aſſurer ma félicité. Mais vous, Seigneur, continua-t-elle, en remarquant le trouble que ſes paroles venoient de me cauſer, de quel lieu venez-vous dans cette Iſle entre des Sauvages ? Que cherchez-vous dans nos déſerts ? J'y cherchois, repris-je

promptement, une Couronne qui m'eſt dûë, & j'y ai perdu la liberté, je vous ai vûë belle Felicie, cette idée ne s'effacera jamais de mon cœur, & le Trône d'Angleterre dont je ſuis le légitime Héritier me paroît bien moins digne de mes vœux que le bonheur que vos bontez aſſûrent au trop heureux Ireton. Quoi, ſeriez-vous le Duc d'York, me repartit Felicie avec un extrême étonnement? J'ai déja été frappé continua-t-elle, de la parfaite reſſemblance que vous avez, Seigneur, avec le Portrait de ce Prince, & nous ſommes inſtruits dans cette Iſle de ſa deſtinée; nous avons appris qu'échappé à la cruauté de Richard & garanti de la mort, par la pitié de ſes Aſſaſſins mêmes, ce jeune Prince s'eſt ſauvé de la Tour de Londres.

La Ducheſſe Doüairiere de Bourgogne avoit fait écrire ce bruit avec tant d'adreſſe & de ſuccez, que toute l'Irlande étoit déja perſuadée

de la vie du Duc d'York, enſorte que voulant me ſervir de cette favorable conjoncture qui ſatisfaiſoit mon amour & mon ambition : C'eſt moi charmante Felicie, lui dis-je, qui ſuis ce reſte infortuné de l'illuſtre Maiſon d'York, & qui ſuis réſolu de perdre la vie, ou de remonter ſur le Trône d'Angleterre qui m'eſt ſi juſtement dû. Je viens pour déclarer ma naiſſance aux Peuples de cette Iſle, & j'armerai contre Henri les Puiſſances les plus redoutables de l'Univers. Le Prince Ireton, Seigneur, me répondit reſpectueuſement Felicie, vous reconnoîtra le premier pour le Duc d'York, & appuyera vos droits de tout le pouvoir qu'il a dans cette Iſle. Ne me parlez plus d'Ireton, lui dis-je, je ne veux rien devoir à mon Rival. Ne le nommez point ainſi, Seigneur, reprit Felicie ; occupé ſeulement des grands deſſeins qui vous amenent, ne vous faites aucun attachement

qui puiſſe retarder vos projets. J'aime Ireton, cette premiere paſſion ſera la derniere de ma vie, je lui ſuis deſtinée, & dans peu de jours nous devons être unis pour toujours.

J'écoutois triſtement Felicie quand un grand bruit, cauſé par les acclamations du Peuple, & le ſon des Inſtruments, nous retira pour quelques momens d'une converſation ſi intereſſante. Ireton courut à ſon tour contre celui à qui l'on venoit de prodiguer les applaudiſſemens, & en ayant été vainqueur, il vint de bonne grace ſur l'Amphitheâtre, & ſe mettant à genoux aux pieds de Felicie, reçut de ſa belle main la Couronne de Laurier, avec une joye qui marquoit combien il étoit touché de ſes charmes.

Je ſoûpirai douloureuſement, & je portai envie à ſon bonheur: nous retournâmes au Palais champêtre d'Ireton; un ſuperbe Feſtin ſuivit les Courſes, & après ce repas ayant de-

mandé à Ireton une audiance particuliere, je lui appris & au Prince son Pere que j'étois le Duc d'York; je leur contai l'histoire de ma prétenduë sortie de la Tour de Londres, comme je l'avois concerté avec la Ducheſſe Doüairiere de Bourgogne, & je me servis des expreſſions les plus touchantes, où la vérité sembloit briller également par tout. J'attendris leurs cœurs pour les interêts du malheureux Duc d'York, & ils me parurent ne former aucun doute sur ma naiſſance.

Dès le lendemain on déclara publiquement mon nom. Ce même jour Ireton vint me trouver; j'étois alors seul dans ma chambre. Seigneur, me dit-il, avec une noble fierté, je viens me préſenter à vous, comme Amant de la belle Felicie, elle ne m'a point fait un myſtere de votre amour, vous n'êtes un Rival que trop redoutable, & votre perſonne me feroit encore plus craindre

que

que votre rang quel qu'élevé qu'il puiſſe être. Mais, Seigneur, continua-t-il, voudriez-vous commencer à vous établir dans cette Iſle par une injuſtice ? J'adore Felicie, j'oſe me flatter d'en être tendrement aimé, ne cherchez point, Seigneur, à ſéparer deux cœurs ſi parfaitement unis, par leur amour & par leurs deſtinées, & ne troublez point la joye que j'aurai de ſervir un Prince tel que vous à remonter ſur le Trône de ſes Peres.

Il eſt vrai, répondis-je, à Ireton, touché de ſes paroles, que je n'ai pû réſiſter aux charmes de Felicie; mais généreux Prince, vous êtes aimé, j'eſpererois en vain de plaire à cette divine perſonne; je ne troublerai point une ſi douce félicité, & je donnerois ma vie mille fois pour aſſûrer ſon bonheur, Elle vous doit la vie, Seigneur, reprit Ireton, & je prodiguerai la mienne pour reconnoître cette généroſité, & pour commencer

à vous rendre un important ſervice, le Prince mon Pere vient d'ordonner que dans peu de jours il y ait une aſſemblée generale des principaux Sujets de ſa Domination, & ce ſera en leur préſence, que nous declarerons ſolemnellement que vous êtes le Duc d'York, & le ſeul légitime Héritier de la Couronne d'Angleterre. Nous envoyerons des Ambaſſadeurs, continua Ireton, à tous les autres Souverains de cette Iſle pour leur propoſer de joindre leurs Armes aux nôtres pour ſecours, & moi, Seigneur, trop ſatisfait de la gloire de ſervir un ſi grand Prince, opprimé par ſa mauvaiſe fortune, & content de poſſeder le cœur de Felicie, je ne déſirerai plus rien.

Je remerciai le genéreux Ireton en des termes qui marquoient ma juſte reconnoiſſance, & après mille réfléxions douloureuſes ſur les ſentimens dont mon cœur étoit agité, &

sur le peu d'apparence qu'il y avoit pour moi de toucher un cœur fortement prévenu pour un jeune Prince aimable, aimé de ses Sujets, craint de ses Ennemis; car j'avois appris qu'Ireton s'étoit distingué en plusieurs occasions éclatantes je résolus de vaincre ma passion, ou du moins de la cacher; & rappellant à mon secours toute mon ambition naturelle, je jugeai à propos de profiter, pour m'assurer le secours des Peuples d'Irlande, des favorables dispositions dans lesquelles Ireton étoit pour moi.

Cependant je fus reconnu pour le Duc d'York, Fils d'Edoüard IV. Roi d'Angleterre, dans cette assemblée générale que le Prince, Pere d'Ireton, avoit convoquée: Ses incommoditez l'ayant empêché de s'y trouver, Ireton y présida comme Souverain, & parla pour mes interêts d'une maniere si noble & si touchante, que je me fis en secret mil-

le reproches de me ſentir encore ſon Rival ; Ireton envoya des Ambaſſadeurs à tous les Souverains d'Irlande, pour les inviter, par ſon exemple, à prendre les Armes en ma faveur.

Le même jour que les Ambaſſadeurs partirent, Ireton m'ayant conduit dans un grand Jardin qui étoit orné avec aſſez d'art, pour le Pays, j'entretins quelque tems ce Prince, & après lui avoir témoigné, par mes diſcours, ma vive reconnoiſſance : Je ne négligerai rien pour vos interêts, Seigneur, me répondit-il ; mais permettez moi d'aſſûrer mon bonheur avant mon départ. Felicie conſent à me recevoir pour Epoux, le Prince mon Pere le deſire, & nos Peuples ne peuvent recevoir de ma main une plus aimable Souveraine. Hâtez-vous d'être heureux, brave Ireton, lui dis-je, en ſoûpirant malgré moi, & faire des vœux pour votre félicité eſt la moindre preuve que

vous doit mon extrême reconnoissance.

La belle Felicie nous joignit comme j'achevois ces paroles, elle me parut si touchée pour Ireton, & il en étoit si amoureux, que je portai mille fois envie à leur douce félicité. Je me souvins alors que Felicie m'avoit dit le jour des Courses qu'elle n'étoit point née en Irlande, je lui demandai quel climat avoit vû naître une si charmante personne. Les avantures qui m'ont conduite dans cette Isle, Seigneur, me répondit-elle, ne sont connuës que d'Ireton & du Prince son Pere, mon bonheur est même attaché au secret que j'en dois garder, je vous dirai seulement, pour satisfaire la curiosité d'un si grand Prince, que je fus conduite dans ces lieux malgré moi, qu'Ireton par sa valeur me délivra d'un accident qui menaçoit ma vie, & que l'amour voulant, sans doute, réparer tous les maux qu'il m'avoit

cauſé, me fit regner ſur le cœur d'Ireton, qui ſeul pouvoit faire ma félicité. Quoi qu'Etrangere en ces lieux, le Prince ſon Pere m'a choiſie pour ſon Epouſe, nous ſerons unis à jamais, trop heureux, ajoûta-t-elle gracieuſement, d'avoir pour cette aimable Fête un ſpectateur auſſi illuſtre que vous. Je répondis peu de choſes à Felicie, & pour éviter un embarras cruel & inutile pour mon cœur, je fis en ſorte, les trois jours ſuivans, de me trouver le moins qu'il me fut poſſible avec cette adorable perſonne.

Cependant l'Hymen d'Ireton ſe préparoit, & l'amour, pour ſe venger, voulut encore que je fus témoin d'une Fête qui devoit être ſi triſte pour moi, je ne pûs même trouver des raiſons pour m'en diſpenſer, & favoriſé, comme je l'étois par le genéreux Ireton entre ces Peuples Sauvages, dont le ſecours m'étoit abſolument néceſſaire, j'a-

vois des raisons insurmontables de le ménager.

La pompe de cet Hymen, quoique barbare fut magnifique, deux Souverains des Cantons prochains, Parents d'Ireton, y vinrent en personne, leur Suite étoit nombreuse, parée avec peu d'art, mais avec beaucoup de richesses. Il y eut les jours suivants des Courses à Cheval, des parties de Chasse où Felicie fit paroître l'adresse, avec laquelle elle sçait conduire le Cheval le plus fier & le plus superbe. Il y eut des Pêches sur un grand Lac qui fut couvert d'un nombre infini de jolies Barques peintes & dorées, un Feu d'artifice suivit ces divertissemens, & au son d'une grande quantité d'Instruments barbares, on servit dans les Barques mêmes un magnifique Festin.

Je n'étois pas fort en état de prendre part à ces plaisirs, ma tristesse étoit extrême, elle fut attribuée à

l'état préſent de ma fortune, par tout le monde, excepté par Felicie & par ſon heureux Epoux. Ireton parût toujours digne des regards de Felicie, il fut vainqueur dans les Courſes à Cheval, & ſignala ſon addreſſe dans toutes les Fêtes que l'on fit pour honorer ſon Hymen. Son bonheur, cependant ne l'empêcha pas de ſonger à mes interêts, il commença par m'aſſûrer le ſecours de ces deux Souverains qui étoient venus prendre part à ſa joye, ils me reconnurent pour le Duc d'York. Peu après Ambaſſadeurs d'Ireton étant de retour, tous les Souverains & les Peuples d'Irlande, à l'exemple de ce genéreux Prince, promirent de tout hazarder pour me mettre en poſſeſſion de la Couronne uſurpée ſur mes Ancêtres. Cette occaſion de donner un Roi à l'Angleterre, leur parût même glorieuſe pour leur Nation. Tout s'armoit pour me faire regner, & ma raiſon

& l'Hiſtoire d'Ireton qui ne me laiſſoient nul ſujet d'eſperance, avoient enfin rallenti ma paſſion. Je ſentois avec plaiſir l'heureux ſuccez de mon ſéjour en Irlande qui flattoit mon ambition & mes projets, j'en fis part à la Ducheſſe Doüairiere de Bourgogne qui partagea également ma joye.

A peu près dans ce même tems la Reine Regente de France qui n'avoit plus rien à menager avec Henri, jugeant qu'elle ne pouvoit lui faire un déplaiſir plus ſenſible que celui de me reconnoître pour le véritable Héritier de la Couronne d'Angleterre, ſans trop examiner quelles preuves j'en pouvois donner au delà de ma parole, réſolut de profiter de cette conjoncture, & d'appuyer mes prétentions, pour faire naître en Angleterre des troubles qui forceroient ſans doute Henri de lui demander la Paix. Elle voulut même, par cette raiſon, me recon-

noître avec éclat, elle m'envoya une pompeuse Ambassade en Irlande ; ses Ambassadeurs me traiterent en Roi, & m'inviterent de la part de la Regente de passer en France, m'offrant toutes les Forces de ce Royaume pour me rétablir sur le Trône d'Edoüard.

Ces heureux succez passoient mes esperances, & tout occupé de ma fortune qui sembloit m'applanir le chemin du Trône, l'amour que j'avois pour Felicie acheva de s'effacer de mon cœur. Cette célébre Ambassade confirma aussi tous les Peuples & les Souverains d'Irlande dans l'erreur favorable qui m'y faisoit déja passer pour le Duc d'York.

La jeune Felicie & son genéreux Epoux parurent très-sensibles au puissant secours que l'on venoit m'offrir jusques dans leurs Isles, & moi, après les avoir encore assûrez de ma reconnoissance, & leur avoir promis de revenir bien-tôt avec toutes

les Forces de France, je m'embarquai avec les Ambaſſadeurs.

J'arrivai heureuſement en France où le jeune Roi, la Régente & toute la Cour me reçurent comme le véritable Duc d'York & le véritable Héritier de la Couronne d'Angleterre, l'on me donna des Gardes, un Palais magnifiquement meublé, & l'on compoſa ma Maiſon de perſonnes d'une naiſſance diſtinguée. Je m'étois ſi bien accoûtumé à repréſenter le Duc d'York, que je ne parus pas un moment embarraſſé de ma fortune.

Henri qui fut ſoigneuſement informé par ſes Emiſſaires de tout ce qui ſe paſſoit à la Cour de France, n'en parut pas d'abord trop allarmé; mais ayant appris qu'un grand nombre de perſonnes de qualité avoient abandonné l'Angleterre pour me venir joindre, il commença à craindre les ſuites d'un évenement qu'il avoit parû mépriſer. Ce

qui l'étonna, sur-tout, fut d'apprendre que Frion, qui étoit alors un de ses Secretaires, estimé de lui, un des plus habiles hommes de son Royaume, étoit du nombre de ceux qui avoient passé en France.

Henri étoit au Siége de Boulogne, il craignit qu'on ne se fut prévalu de son absence pour fomenter des troubles en Angleterre, qui soûtenus du nom & de l'idée du Duc d'York, joint aux Forces du Royaume de France, ne devinssent trop difficiles à appaiser; ce fut le pressant motif qui le porta à faire la Paix, j'en fus la victime, un des Articles secrets de cette fatale Paix concluë devant Boulogne, fut que la France m'abandonneroit. Henri s'obstina même long-tems à demander que l'on me remit entre ses mains; mais les François naturellement ennemis des perfidies, le refuserent constamment, ils s'engagerent seulement à m'obliger de

quitter la France avec la liberté de me retirer où il me plairoit.

On m'apprit de la part du jeune Roi de France ce qui avoit été réſolu. Je ſoûtins avec courage ce revers de la fortune, les Anglois qui m'étoient venus joindre, n'en parûrent pas moins perſuadez de ma naiſſance, & ne regarderent l'abandon que la France faiſoit de mes interêts, que comme un effet de la politique de la Régente.

Je partis avec eux, & m'étant rendu promptement en Flandre, ſuivant les ordres ſecrets que j'avois reçûs de la Ducheſſe Doüairiere de Bourgogne, ce fut-là qu'elle fit paroître toute la diſſimulation dont elle peut-être capable, tu fus témoin, mon cher Water, de cette entrevuë qu'elle deſira d'avoir avec moi en préſence de tout ce qu'il y avoit de Seigneurs plus conſiderables à la Cour de l'Archiduc, pour tâcher de s'éclaircir, diſoit-elle, ſi

j'étois le véritable Duc d'York, & tu vis comme elle parut frappée de ma reſſemblance avec les Princes de ſa Maiſon, & que comme forcée par le Sang, elle vint enfin m'embraſſer, répetant pluſieurs fois, paroiſſant tranſportée de joye, ah! c'eſt lui-même, c'eſt le reſte infortuné de l'illuſtre Maiſon d'York. Je renchéris reſpectueuſement ſur ſes careſſes; tu ſçais que cette action de la Ducheſſe Doüairiere perſuada à toute la Flandre que j'étois en effet le Duc d'York, perſonne ne pouvant imaginer qu'elle voulut reconnoître un inconnu pour légitime Héritier du Trône d'Angleterre, au préjudice de ſes propres Neveux, Fils de la Princeſſe Eliſabeth ſa ſœur, qui avoit épouſé Henri VII. peu après qu'il fut monté ſur le Trône. Mais qui peut pénétrer dans le cœur d'une Femme, quand ſa haine eſt cachée avec tant d'adreſſe, d'eſprit, & de diſſimulation?

Je fus honoré du jeune Archiduc & logé dans le Palais de la Ducheſſe Doüairiere de Bourgogne. Ce fut dans ce tems-là, mon cher Water, que tu commenças de t'attacher à moi, & que ton amitié, me parut d'autant plus véritable, que, Confident des deſſeins de la Ducheſſe Doüairiere, ce ne fut point au Duc d'York que tu promis ton affection, & que je pûs me flatter que je ne la devois qu'à ma perſonne.

Je gagnai aſſez facilement l'eſtime des Grands de la Cour du jeune Archiduc & l'amitié des Peuples de Flandres. Le bruit s'en répandit en Angleterre, & nous apprimes bientôt qu'il y avoit été reçû avec plaiſir. Le furieux penchant que les Anglois ont pour la nouveauté, fit que les Mécontens, dont une Cour eſt preſque toûjours remplie, formérent dans Londres un parti en ma faveur, l'on s'aſſembloit toutes les nuits, & les Partiſans de la Maiſon

d'York, ſe joignirent avec joye à ceux qui paroiſſoient ſi zélez pour mes interêts.

La Ducheſſe Doüairiere de Bourgogne, reçut ces nouvelles avec une ſatisfaction, qui me fit bien juger que la haine & le deſir de la vengeance occuppe encore un cœur avec plus de violence que l'amour, quelque puiſſant qu'il puiſſe être. Pour moi j'étois tranſporté de joye de voir des ſuccez ſi conformes à mon ambition & à nos projets. Tout ſembla être de concert avec eux, quand nous vîmes arriver en Flandres le Chevalier Cliffort & Milord Berkley, qui, Députez de la part des Conjurez d'Angleterre, avoient voulu venir s'aſſûrer eux-mêmes, ſi j'étois véritablement le Duc d'York.

Il fut facile à la Ducheſſe Doüairiere de leur perſuader tout ce qu'elle voulut, ils cherchoient à ſe tromper plutôt qu'à s'éclaircir, ils écrivirent en Angleterre à ceux de leur parti,

parti, conformement à la croyance dans laquelle ils étoient, & ce parti, qui s'étoit augmenté dans Londres, ne pouvant imaginer que deux hommes tels que le Chevalier Clifort & Milord Berkley, se fussent laissez aisément séduire, redoubleroit son zele, pour le légitime Héritier de la Royale Maison d'York, les Assemblées de nuit recommencerent, & ces mouvemens qui sembloient menacer Henri d'une révolution prochaine, lui firent ordonner que tous les Ports d'Angleterre fussent fermez avec une extrême exactitude. Et comme il falloit de nécessité, pour détruire mes prétentions à la Couronne d'Angleterre, prouver la mort du véritable Duc d'York, Henri fit chercher ces preuves avec soin, & les trouva même avec assez de certitude.

Il me semble, Seigneur, interrompit Water, que j'avois toujours ouï dire qu'elles ne furent pas bien

éclaircies, & que n'y ayant eu que quatre témoins de la mort du jeune Duc d'York & de celle du Prince Edoüard son Frere, dont il en étoit mort deux depuis long-tems, Henri en tira plutôt des préjugez que de véritables preuves. Il est vrai, mon cher Water, reprit Perkin, que je suis assez heureux pour que tout l'Univers les ait regardées ainsi.

Tirel qui avoit reçu de Richard II. l'ordre de massacrer les Princes ses Neveux, fut mis dans la Tour de Londres, & Henri fit arrêter avec lui Dighton un des Domestiques de Tirel qui avoit été complice de l'assassinat. Ils déposérent tous deux que Richard II. alors Roi d'Angleterre ayant envoyé ordre à Berkembury Lieutenant de la Tour de Londres de faire égorger les deux Princes en sa présence, il avoit genéreusement refusé d'obéïr, que Richard impatient de s'assûrer la Couronne avoit ordonné à ce Lieutenant de

remettre seulement pour une nuit les clefs de la Tour entre les mains de Tirel, & que cette nuit même, Tirel accompagné de Dighton & d'un autre de ses Domestiques étant entré dans la Chambre des deux jeunes Princes, les avoient tuez avec beaucoup de facilité, parce qu'ils étoient profondement endormis : Mais comme le Chapelain de la Tour de Londres avoit donné lui seul la sépulture à ces deux malheureux Princes, & qu'il étoit mort lui-même depuis plusieurs années, il fut impossible de découvrir en quel lieu étoient leurs corps.

Cette circonstance qu'on ne devoit qu'à la fortune me fut favorable, les Partisans de la Maison d'York publierent que Henri n'avoit pas voulu éclaircir cet article, parce qu'il sçavoit bien qu'on n'auroit trouvé dans ce Sepulcre que le corps de l'infortuné Edoüard. Henri fit aussi chercher des preuves

de ma naiſſance, il en trouva même quelques-unes, & il envoya des Ambaſſadeurs au jeune Archiduc pour lui apprendre les circonſtances de la mort du véritable duc d'York, & les preuves qu'il avoit trouvées de mon origine.

L'Archiduc étoit ſi jeune que ce fut à ſon Conſeil que les Ambaſſadeurs de Henri furent obligez de s'adreſſer. Tu n'étois pas pour lors en Flandres, mon cher Water, la Ducheſſe Doüairiere t'avoit envoyé pour aſſembler ſecrettement quelques Troupes, & les Ambaſſadeurs étoient retournez à Londres avant ton retour.

Les Ambaſſadeurs de Henri après avoir expoſé au Conſeil de l'Archiduc tout ce qui pouvoit perſuader que je n'étois point le Duc d'York, demanderent au nom du Roi leur maître, que l'Archiduc me remit entre leurs mains. Cette propoſition embaraſſa fort le Conſeil qui

prévoyoit bien de quelle importance il étoit pour leur Province de s'attirer, par un refus, une Guerre avec Henri pendant la minorité de leur Prince ; mais le Chancelier du Brabant qui préſidoit au Conſeil ayant demandé aux Ambaſſadeurs trois jours pour déliberer ſur une propoſition ſi importante, la Ducheſſe Doüairiere, dont cette fatale Ambaſſade commençoit de renverſer les deſſeins, fit agir avec tant d'adreſſe tout ce qu'elle avoit de Partiſans dans le Conſeil de l'Archiduc, qu'elle réüſſit dans cette nouvelle entrepriſe.

Le Chancelier du Brabant répondit au nom de ſon jeune Prince aux Ambaſſadeurs de Henri, que l'Archiduc auroit voulu pouvoir ſatisfaire le Roi leur maître, en livrant le prétendu Duc d'York entre leurs mains ; mais que la Ducheſſe Doüairiere de Bourgogne ſa Mere, l'ayant reconnu publique-

ment pour ſon Neveu, il étoit hors d'apparence de l'arracher par force à cette Princeſſe, qui ne conſentiroit jamais qu'il fût livré au Roi d'Angleterre.

Les Ambaſſadeurs propoſerent alors, qu'à l'exemple du Roi de France, l'Archiduc m'ordonnât de ſortir des terres de ſa Domination; mais le Chancelier du Brabant qui avoit prévû cette replique, leur repondit, ſur le champ, que ce qu'ils demandoient ne dépendoit pas de l'Archiduc, que la Ducheſſe Doüairiere ſa Mere étant maîtreſſe abſoluë dans les Terres de ſon Domaine, elle y pouvoit donner un azile à ceux qu'elle jugeoit digne de cet honneur. En ſorte que les Ambaſſadeurs de Henri furent contraints de partir avec cette réponſe, très-mal contents de leur négociation.

Le mauvais ſuccez de leur Ambaſſade fit ſentir à la Ducheſſe Doüairiere une véritable joye, je la

partageai, comme je devois; mais tandis que nous réüssissions avec tant d'avantages dans les affaires publiques, il y en avoit de secrettes où nous perdions infiniment. Henri dont l'esprit & l'adresse égalent le pouvoir, avoit envoyé plusieurs Emissaires en Flandres chargez de ses ordres, il regagnerent le Chevalier Cliffort avec qui ils traiterent sans être connus de personne, & Cliffort traître au nouveau parti qu'il venoit d'embrasser avec tant de zele, comme à celui qu'il avoit abandonné, convint de repasser en Angleterre, d'instruire Henri de tous les secrets de la Conjuration, & de nommer les Conjurez, dès que le Roi d'Angleterre le jugeroit à propos.

Cependant Henri offensé du peu de succez que son Ambassade avoit obtenu du Conseil de l'Archiduc, ordonna à tous ses sujets de sortir des terres de ce Prince, & à tous les Flamans de sortir pareillement d'Angle-

terre dans un tems assez court qu'il leur marqua. Tu revins alors auprès de la Ducheſſe Doüairiere, & tu vis, comme nous, combien les Peuples de Flandres, affligez de l'Ordonnance que Henri venoit de faire publier, & ne craignans d'être privés du commerce, & engagez dans une Guerre où ils n'avoient point d'interêt, parurent s'oppoſer aux deſſeins de la Ducheſſe Daüairiere, ma préſence qu'ils croyoient leur devoir attirer tant de malheurs, leur devint ſuſpecte, & ce fut ce qui détermina cette Princeſſe à raſſembler promptement des Troupes & des Vaiſſeaux pour m'éloigner avec honneur de la Cour de l'Archiduc, & me faiſant tenter une deſcente en Angleterre; mais la fortune qui ſembloit ſe laſſer de m'avoir favoriſé, avec une conſtance qui ne lui eſt pas ordinaire, nous fit ſentir une douleur extrême par la fuite du Chevalier Cliffort, & par la nouvelle que nous

reçûmes

reçûmes d'Angleterre, que ce traître ayant nommé à Henri tous ceux qu'il ſçavoit être dans mes interêts, ils avoient été arrêtez & quelques-uns déja executez, avec autant de rigueur que de promptitude; que Guillaume Stanlai même, quoique Beau Frere du Roi d'Angleterre, n'avoit pû échapper à ſon reſſentiment.

Ces grands exemples intimiderent les Anglois, & nous reſſentîmes vivement le cruel ſuccez de la trahiſon de Cliffort. Cependant comme le nombre des mécontens étoit conſiderable en Angleterre, nous eſperâmes que lorſqu'ils me verroient à la tête d'une Flotte, & maître d'une Armée, ils ranimeroient leur courage, & ſeconderoient nos deſſeins.

Je me hâtai donc de m'embarquer; Frion célebre par ſon experience, voulut bien me ſuivre dans cette entrepriſe. La Ducheſſe Doüai-

riere de Bourgogne en eut comme moi une véritable joye. Les Anglois qui m'avoient joints en France & qui ne m'avoient point quittez depuis, voulurent aussi s'embarquer avec moi ; mais j'eus le chagrin, mon cher Water, de te laisser près de la Ducheſſe Doüairiere qui crût avoir besoin de ton zele & de ton adreſſe pour renoüer quelque intrigue avec ceux qui reſtoient encore dans les terres de l'Archiduc, & qui suivant l'Ordonnance de Henri ſe préparoient à retourner bientôt en Angleterre.

Je devois tenter une deſcente dans la Province la plus éloignée de celle où Henri étoit alors ; ce fut donc vers la Province de Kent que la Ducheſſe Doüairiere réſolut avec Frion que je devois faire voile, & suivant ce projet, j'abordai au Port de Sangwik, & n'y trouvant point de Troupes, je débarquai d'abord ſix cent hommes ; mais quelques Offi-

ciers affectionnez que Henri avoit envoyez dans cette Province, pour le servir au besoin, firent prendre les armes aux Habitans, qui craignant que leur Païs ne devint le le theâtre de la Guerre, résolurent de se bien défendre sous la conduite de ces Officiers, & parurent à une distance peu éloignée des hommes que j'avois débarquez.

Nous remarquâmes alors qu'une partie des Kentiens nous faisoient signe avec leurs Enseignes comme pour nous marquer qu'ils avoient dessein de se joindre à nous; flatté de ce succez qui passoit mes espérances, je voulus avec toute l'ardeur d'un jeune homme qui cherche à se signaler dans une premiere occasion, débarquer toutes mes Troupes, & aller moi-même joindre ces Kentiens qui paroissoient vouloir prendre notre parti; mais Frion dont l'experience n'est pas moins admirable dans la Guerre que dans

le Conſeil, s'oppoſa fortement à mon deſſein, & me fit remarquer, avec une prudence conſommée, des mouvements reglez parmi ces Kentiens, que l'on ne voit point dans une troupe de Rebelles, où regne ordinairement le déſordre & la confuſion. Le ſage conſeil de Frion m'arrêta avec peine, mais je le ſuivis enfin, & peu de tems après, je ne jugeai que trop bien, combien ſon experience étoit au-deſſus de l'avis d'un homme de mon âge. Les Kentiens ayant perdu l'eſpérance d'attirer par leur feinte un plus grand nombre de mes Troupes, que j'avois débarqué d'abord, taillerent une partie de ces ſix cent hommes en pieces, avec une fureur qui ne ſe peut repreſenter, & firent le reſte priſonniers.

Je fus contraint de remettre à la voile pour m'éloigner d'un lieu où je ne pouvois rien entrependre, à quoi je puſſe me flatter de réüſſir.

Après le revers de fortune que je venois d'eſſuyer, je retournai en Flandre & j'y appris, avec douleur, que Henri avoit donné de ſi bons ordres pour la ſûreté des Ports d'Angleterre, qu'il étoit impoſſible d'y tenter encore une deſcente.

Cependant réſolu de me perdre, ou d'achever de remplir ma deſtinée, je voulus remettre à la voile, & la Ducheſſe Doüairiere ſentit quelque joye, de voir que tant de mauvais ſuccez n'avoient pas le pouvoir d'abattre mon courage, ni de moderer mon ambition.

Je réſolus donc de tenter une deſcente en Irlande, où l'amitié du généreux Ireton m'avoit conſervé des Partiſans; tu me ſuivis dans cette entrepriſe, & tu ſçais que Poining qui commandoit ſur les Côtes d'Irlande, déſarma les Rebelles & intimida ſi bien les Peuples de ce Royaume, par des exemples de rigueur, qu'ils n'oſerent pas ſe déclarer pour

moi. Ce fut alors que voyant trop bien qu'une descente en Irlande étoit aussi impossible qu'en Angleterre, je remis à la voile, & tu vis que le zélé Frion, & le reste de mon Conseil, résolurent mon voyage en Ecosse, & n'ignorant pas la haine déclarée qui regnoit entre Henri & le jeune Roi d'Ecosse, ils espererent que je pourrois trouver dans sa Cour un azile assûré, & peut-être un secours considerable.

La Duchesse Doüairiere n'avoit pû se dispenser de faire confidence à Frion de la vérité de ma naissance, il étoit si parfaitement instruit de la mort du veritable Duc d'York, que n'en pouvant douter lui-même, il étoit dangereux de vouloir tromper un homme comme lui qui ne pouvoit l'être sur cet article, ainsi la Duchesse Doüairiere jugea plus à propos de l'attacher à elle, par une confiance apparente dont elle ne pouvoit se dispenser.

Frion mécontent de Henri, & qui n'avoit jamais penſé en quittant l'Angleterre, qu'il alloit ſervir le véritable Duc d'York, dont il ne ſçavoit que trop bien la fin infortunée, ſe crut obligé à la Ducheſſe Doüairiere, de lui avoir fait une ſi dangereuſe confidence; il en parut même plus attaché à mes interêts, & rien ne peut égaler le zele dont il vient encore de combattre mes remords, & les ſages diſcours dont il a eſſayé de calmer les agitations de mon ame.

Mylord Berkley porta à la Ducheſſe Doüairiere de Bourgogne la nouvelle du triſte ſuccez que j'avois eu ſur les Côtes d'Irlande, & lui fit part du deſſein que j'avois formé de paſſer inceſſamment en Ecoſſe; elle l'approuva, & fit écrire le Roi de France & celui des Romains en ma faveur au Roi d'Ecoſſe. Ces deux Rois mal ſatisfaits de Henri, ne négligerent rien pour mes interêts

auprès de ce jeune Prince, & la Ducheſſe Doüairiere lui envoya Milord Berkley de ſa part. Ce généreux Prince dont le cœur eſt ſenſible à la compaſſion & à la gloire, a ſurpaſſé tout ce que j'avois pû eſperer de ſes bontez ; & comme ſi ce n'étoit pas aſſez que d'armer toutes les forces de ſon Royaume pour me placer ſur le Trône d'Angleterre, il me fait entrer dans ſon Alliance, & me donne la plus aimable Princeſſe qui fut jamais. Tu ſçais, mon cher Water, à quel point j'ai porté le remords de tromper cette adorable Princeſſe : Il a penſé me coûter mes flateuſes eſperances, & la vie même, que je n'aurois pas conſervée après avoir perdu ce qui ſeul en peut faire la félicité. Mais enfin, l'amour a décidé de ma deſtinée, & je vais chez la Princeſſe, chercher à calmer, par le plaiſir de la voir, les divers mouvemens qui m'agitent encore. Allez, Seigneur, lui répon-

dit Water, allez juger vous-même, si le bonheur d'être son Epoux ne vaut pas bien que vous oubliez tout ce qui pourroit encore le troubler.

Le faux Duc d'York sortit alors de son Cabinet, & suivi de Water & d'un grand nombre de Courtisans, dont il étoit attendu, il passa chez la Princesse de Huntley ; elle étoit seule dans sa Chambre, elle paroissoit occupée d'une profonde rêverie, & quelques larmes sembloient avoir coulé de ses beaux yeux ; le jeune Perkin en fut surpris & affligé. Qu'avez vous, ma Princesse, lui dit-il, en s'approchant d'un Lit de repos où elle étoit négligemment couchée ? Quel malheur peut vous troubler & vous inspirer la tristesse que je vous vois ? Pourquoi cherchez-vous, Seigneur, lui répondit-elle à pénétrer ce qui cause ma tristesse ? Trop de délicatesse, ajoûta-t-elle en soûpirant, est le

plus grand de tous mes maux : je m'étois flattée, Seigneur, de pouvoir être aimée, sans que la politique & les raisons d'Etat eussent part à votre tendresse. Quoi, Madame, s'écria douloureusement le faux Duc d'York, vous croyez que la politique a quelque part à la vive passion que j'ai pour vous, quelle injustice ! Et par quelle action de ma vie ai-je mérité ce soupçon si cruel à mon repos & à ma tendresse ? J'en sçai trop, Seigneur, reprit la triste Princesse de Huntley ; j'en ai trop appris pour le bonheur de ma vie ; je ne voulois que votre cœur ; & vous vouliez le secours du Roi d'Ecosse ; cent fois aveuglée par ce penchant involontaire qui m'entraîne vers vous, j'ai rendu grace à la fortune de ne vous avoir pas rendu encore le Trône de vos Ayeux, pour pouvoir vous marquer, en m'unissant à vous, que l'ambition n'avoit point de part

à mes desseins, & que le tendre amour regloit seul ma destinée. Je ne sçaurois jamais mériter tant de bontez, reprit le faux d'York, emporté par ses remords qui se renouvellerent dans ce moment, & je veux, ajoûta-t-il, être sur le Trône d'Angleterre avant que d'oser vous demander l'effet des promesses du Roi d'Ecosse, & de celles que vous aviez bien voulu me donner. Non ma Princesse, vous ne devez point partager les malheurs d'un infortuné qui vous adore. Que cette générosité vous coûte peu, Seigneur, reprit la Princesse, en versant quelques larmes, qu'il lui fut impossible de retenir! Un souvenir plus doux que celui de la passion que vous m'aviez jurée, vous fera facilement suspendre un Hymen qui ne s'accordoit pas avec vos desirs : lisez, Seigneur, continua-t-elle, lisez cette Lettre que je viens de recevoir, elle étoit pour vous, je l'ai ouverte,

& l'Envoyé du Prince Ireton, n'a pas crû vous faire mal sa cour en la laissant entre mes mains. Le Duc d'York prit cette Lettre avec précipitation, & il y lût ces paroles.

LE PRINCE IRETON
au Duc d'York.

*J'Apprens, Seigneur, avec une joye égale à l'estime que nous avons conservée pour vous, que le généreux Roi d'Ecosse arme pour votre secours, & qu'il ne veut rien négliger pour vous rendre le Trône d'Angleterre. Je m'assûrerai pour vous, Seigneur, des Peuples d'Irlande que les rigueurs de Henri n'ont pas tout à fait intimidez. La belle Felicie se joint au zele que j'ai pour vous, & ce zele ne pourra jamais diminuer dans mon cœur, puisqu'il n'a pû finir par la passion que vous aviez pour elle.*

Quoi ma Princesse, dit le Duc d'York en se jettant aux pieds de la Princesse de Huntley, dès qu'il eut

achevé de lire, quoi ? C'eſt là ce qui trouble votre cœur, ce cœur que je voudrois acheter de l'Empire de toute la Terre ? J'ai aimé Felicie, je ne m'en défends pas, mais elle étoit Epouſe d'Ireton, de cet ami généreux qui m'a rendu tant de ſervices, & mon cœur étoit gueri de cet amour, avant même, que j'euſſe formé le deſſein de venir à la Cour d'Ecoſſe. Quoi, Seigneur, reprit la Princeſſe, avec un mouvement de joye qui brilla alors dans ſes yeux ? Felicie, eſt l'Epouſe d'Ireton, & je vois que ce Prince eſt toûjours votre ami. Ah! je n'ai donc plus rien à craindre ; mais quel ſecret continua-t-elle, peut avoir à m'apprendre l'Envoyé du Prince Ireton ? Il m'a fait demander une audiance particuliere de la part de Felicie, & mon cœur préoccupé de la jalouſie & de ſes ſoupçons, ne m'a pas laiſſé douter un moment que ce ne fût un miſtére, où l'amour ſeul pouvoit

avoir quelque part. Ce Dieu que vous faites regner si absolument dans mon ame, repartit le Duc d'York, veut, sans doute, prendre soin de me justifier lui-même; voyez ma Princesse, voyez l'Envoyé du Prince Ierton, & ne conservez pas un moment des soupçons qui m'alloient coûter la vie.

La Princesse ordonna aussitôt que l'on fit venir cet Envoyé. Hé bien, Seigneur, continua-t-elle, dès qu'elle eut donné cet ordre, je sens renaître le calme dans mon cœur, & puisque vous m'aimez je ne sçaurois être malheureuse! Le Duc d'York transporté de joye, se jetta de rechef à ses pieds, pour lui marquer son amour & sa vive reconnoissance. Peu de momens après l'Envoyé du Prince Ireton parut, conduit par un des Ecuyers de la Princesse: le Duc d'York le reconnut pour l'avoir vû souvent près d'Ireton, & après plusieurs discours qui furent souvent interrompus: C'est

à votre Alteſſe, Madame, dit l'Envoyé, en s'adreſſant à la Princeſſe de Huntley, que la Princeſſe Felicie Epouſe d'Ireton m'a chargé de remettre cette Lettre ; la préſence du Roi d'Ecoſſe m'a tantôt empêché de m'acquitter de cette commiſſion, & je vous ai ſeulement donné celle du Prince mon Maître qui s'adreſſoit au Duc d'York, que je n'avois ordre de voir qu'après avoir obtenu de votre Alteſſe une audiance particuliere.

La Princeſſe prit alors la Lettre que l'Envoyé lui avoit préſentée, & il fut aiſé de remarquer ſon étonnement à la vûë d'une écriture qu'elle connoiſſoit parfaitement ; elle l'ouvrit avec empreſſement & elle y lut ces paroles.

FELICIANE DE MELROSSE à la Princeſſe de Huntley.

*L'Etonnement que ma Lettre va vous cauſer, ma Princeſſe, ſera-*

*t'il mêlé de quelque plaisir? Je voudrois m'en oser flatter, & que le tems & l'absence ne m'ont rien ôté de cette tendre amitié que vous m'aviez fait l'honneur & la grace de me promettre; l'Envoyé du Prince Ireton vous apprendra quelle est ma destinée, & les raisons qui m'ont empêché d'oser vous l'apprendre plutôt. Le Roi d'Ecosse y prendra, sans doute, à présent peu de part pour en vouloir être instruit à son tour. Nous avons appris qu'il leve une puissante Armée pour le secours du Duc d'York; ce généreux Prince est né seulement pour la gloire, son cœur le trompoit quand il ne paroissoit occupé que de son amour.*

Quoi, ma chere Feliciane, s'écria la Princesse de Huntley, vous vivez, & j'ai la joye d'apprendre que vous conservez toûjours la même amitié pour moi! Est-elle en Irlande auprès de Felicie, continua-t-elle, en s'adressant à l'Envoyé d'Ireton?

ton ? Elle eſt en Irlande, & elle s'y trouve heureuſe, reprit l'Envoyé ; mais c'eſt un miſtere que je ne ſçaurois éclaircir à Votre Alteſſe, à moins qu'elle n'ait la bonté de m'accorder une heure pour cela. Parlez, reprit la Princeſſe, l'interêt que je prens à Feliciane ne peut ſouffrir nul retardement, le Roi eſt occupé dans ſon Conſeil, & je vais ordonner qu'on ne vienne point nous interrompre. Dès que la Princeſſe eût donné cet ordre, l'Envoyé d'Ireton prit ainſi la parole.

## *SUITE DE L'HISTOIRE de Feliciane de Melroſſe.*

CE fut par les ordres du feu Roi d'Écoſſe, comme Votre Alteſſe l'a peut-être appris depuis, que la belle Feliciane de Melroſſe fut enlevée de votre Palais. Ses Raviſſeurs étoient en trop grand nombre, & l'entrepriſe trop bien concertée pour manquer de réüſſir ; ils

l'emporterent par des rüës détournées, jusqu'aux portes de la Ville, l'un d'eux l'ayant mise à cheval devant lui, ils la firent monter dans un Chariot qui les attendoit, & ils le firent marcher avec beaucoup de diligence. Dès qu'ils furent sortis des terres d'Ecosse, une partie de ces hommes armez qui avoient toûjours accompagné Feliciane, la quitterent, & ils la laisserent sous la conduite de six de ses Ravisseurs.

La charmante Feliciane, dont le courage égale la beauté, avoit dédaigné de se plaindre, dès qu'elle avoit perdu l'esperance d'attirer par ses cris quelque secours contre ses Ennemis, & ne cherchant plus dans un malheur si pressant que ce qu'elle pouvoit trouver dans le mépris qu'elle faisoit de la vie, sa tranquillité avoit surpris ses Conducteurs. Enfin, après un voyage dont les circonstances sont inutiles, puisqu'il ne fut troublé par aucun

évenement, Feliciane fut conduite au milieu d'une vaſte Forêt, dans une petite maiſon champêtre, & gardée avec autant de ſoin que s'il lui eût été facile de ſe ſauver de ce climat ſauvage dont même elle ne ſçavoit pas encore le nom. On la ſervoit avec reſpect, mais perſonne ne l'inſtruiſoit de ſa deſtinée.

Il y avoit près d'un mois qu'elle étoit arrivée dans cette maiſon ſolitaire, lorſque celui qui lui avoit toûjours paru le chef de ſes Raviſſeurs, entrant aſſez bruſquement dans ſa Chambre : Voici, Madame, lui dit-il, d'un air féroce, voici enfin votre deſtinée éclaircie ; je vous gardois en ces lieux par l'ordre du Roi d'Ecoſſe, il s'étoit confié à ma fidelité, je vous ai conduite en Irlande, c'eſt ma Patrie, & le Roi ſe croyoit ainſi plus maître de votre perſonne, qu'il ne l'eut été dans ſes Etats révoltez. Ce grand Roi vous réſervoit pour le prix de ſon a-

mour, & celui de sa victoire ; mais le Ciel qui favorise souvent les téméraires a rendu le Prince son Fils vainqueur ; le Roi n'a point voulu survivre à sa défaite, & pressé de son désespoir, après avoir perdu toute esperance par la défaite de son Armée & la perte de la Bataille, il se précipita lui-même dans les armes des Revoltez, où il a trouvé la fin de sa vie. Quelques momens avant sa mort, qu'il jugea bien être fort prochaine, il fit partir un de ses Gardes, en qui il avoit beaucoup de confiance, & lui donna un Billet qui il avoit eu soin d'écrire à tout évenement un peu avant la Bataille. Cet homme chargé pour moi de cette secrette commission, est arrivé ce matin, & voilà, Madame, le Billet qui contient une chose si importante. Feliciane surprise à la fois de tant de nouvelles interessantes, prit la Lettre que cet homme lui présentoit & y lût ces paroles.

*VOus à qui j'ai confié ce qui m'étois plus cher que la vie, en mettant Feliciane de Melrosse entre vos mains, méritez ma confiance & mes bienfaits en executant promptement mes ordres : je vais combattre un Fils rebelle, si je suis vainqueur de ce perfide, je vous prescrirai le tems de votre retour à Sterling ; mais si je péris dans la Bataille, donnez la mort à Feliciane ; elle ne devoit être réservée que pour*

LE ROI D'ECOSSE.

Voilà, continua cet homme ; quand la belle Feliciane eut achevé de lire, un ordre cruel, mais qu'il est de mon devoir d'executer dès demain ; je vous donne seulement le reste de cette journée, continua-t-il en sortant de sa Chambre, pour vous résoudre à souffrir constamment la mort qui vous est préparée. Quel étonnement fut celui de l'infortunée Feliciane ! L'attachement

naturel que l'on a pour la vie, se fit alors sentir à son jeune cœur. Son Persecuteur étoit mort, & elle voyoit pour elle une destinée heureuse auprès de votre Alteſſe, ſi la fortune avoit voulu l'y ramener; mais elle étoit dans un lieu desert, où elle ne pouvoit esperer aucun secours.

L'Envoyé du Prince Ireton, étoit à cet endroit de son récit, quand le jeune Roi d'Ecoſſe, en sortant de son Conseil vint à l'Appartement de la Princeſſe. Sa préſence qu'elle n'attendoit pas encore la rendit interdite; il s'en apperçut, & la vûë de l'Envoyé d'Ireton à qui elle donnoit une audiance secrette, augmenta sa curioſité, il fit avec empreſſement diverſes queſtions à la Princeſſe, qui jugeant bien qu'il falloit qu'enfin ce Prince fût éclairci de la deſtinée de Feliciane, & n'ayant même trouvé nul ſujet de douleur pour le Roi dans tout ce qu'elle en avoit ap-

prit jusqu'alors, elle se détermina tout d'un coup. J'écoutois en effet, Seigneur, lui dit-elle, avec beaucoup de surprise & de plaisir, quand vous êtes entré ici, un secret que l'Envoyé du Prince Ireton avoit à m'apprendre, & je crois que vous partagerez ma joye, quand vous sçaurez qu'il commence par nous assûrer de la vie de Feliciane. Lisez, Seigneur, lisez, continua la Princesse, la Lettre que je viens de recevoir.

Le jeune Roi parut si transporté d'amour & de joye que son silence put seul exprimer les agitations de son cœur: il lut la Lettre de Feliciane avec précipitation, & dès qu'il l'eût achevée, ah! s'écria-t-il, divine Feliciane, vous vivez; mais vous avez conservé pour moi votre même injustice, puisque vous osez penser que je ne sens pas toujours pour vous cette passion si vive & si tendre qui regnera éternellement dans mon cœur: mais vous vivez, reprit-il, en-

core avec transport, je suis trop heureux. Le Duc d'York prit part à sa joye, & dès que ses premiers mouvemens furent un peu calmez, il pria l'Envoyé d'Ireton de lui apprendre tout ce qu'il sçavoit de la destinée de la charmante Feliciane : il ordonna aussi que personne ne vint troubler ce récit si interessant pour son cœur, & l'Envoyé d'Ireton, voyant bien qu'il ne pouvoit se défendre d'obéïr à l'empressement du Roi, après avoir recommencé ce qu'il avoit déja appris à la Princesse de Huntley des avantures de la belle Feliciane, il continua ainsi son discours.

*Fin de la seconde Partie.*

# PERKIN
## FAUX DUC
# D'YORK,

Sous HENRI VII.
Roi d'Angleterre.

*NOUVELLE HISTORIQUE.*

Par le Sieur la PAIX
DE LIZANCOUR.

*TROISIE'ME PARTIE.*

A PARIS,
Chez { NYON fils, Place de Conty, à Sainte Monique.
HARDY, ruë du Hurpoix, près le Pont saint Michel, aux Armes de l'Université.

M. DCC. XXXII.
*Avec Approbation & Permission.*

# PERKIN
## FAUX DUC
# D'YORK.
## NOUVELLE HISTORIQUE.

### *TROISIE'ME PARTIE.*

LA belle Feliciane de Melroſſe abandonnée du Ciel, & privée de tout ſecours, paſſa, ſans doute la plus cruelle journée de ſa vie, occupée de ſes triſtes réflexions, pas un de ſes Raviſſeurs n'oſa cependant ſe préſenter devant elle, le reſte de cette journée, ſoit

qu'ils reſpectaſſent ſa douleur, tout cruels qu'ils étoient, ou qu'ils craigniſſent de s'attendrir par la vûë d'une ſibelle & ſi malheureuſe perſonne.

Ce jour étoit ſerain & le Soleil fort ardent; mais il ſembla que cet Aſtre s'intereſſoit au malheur de l'aimable Feliciane, il fut obſcurci par des nuages épais, on entendit un furieux Tonnerre, une violente pluye le ſuivit, la nuit tomba tout à coup, & il y avoit déja quelques heures qu'elle étoit commencée quand Feliciane, qui s'étoit ſeulement jettée ſur ſon lit, entendit un bruit de Chevaux dans la Forêt. Peu après on frappa à la porte de cette petite maiſon, dont ſes Raviſſeurs refuſerent l'entrée; mais leur réſiſtance fut inutile, cette porte fut enfoncée en peu de momens, & comme le nombre qui les attaquoit étoit de quinze ou vingt hommes, ils furent bientôt hors de combat. Le bruit n'effraya cependant point la triſte

Feliciane, parce qu'il ne pouvoit rien arriver qui ne lui fût avantageux dans le malheureux état où elle se trouvoit.

Ces Inconnus ne se furent pas plutôt rendu les maîtres de cette petite Habitation, que cherchant s'il n'y avoit point quelque Chambre où l'on pût être commodement, en attendant que le jour & la fin de l'orage permit de reconnoître quelque route dans la Forêt, ils entrerent dans celle de Feliciane : Mais quel étonnement pour eux qui n'avoient pris cette demeure solitaire que pour la retraite de quelques Voleurs qui se retiroient souvent dans la Forêt, quand ils virent, à la lueur de quelques flambeaux qu'ils avoient allumez, la plus belle personne du monde ; car Feliciane de Melrosse leur parut telle, malgré sa douleur & son abattement. Qui que vous soyez, Seigneur, dit-elle, en s'adressant à un jeune homme de bonne mi-

ne, qu'elle jugea à son air devoir être le maître de tous les autres : vous venez de me sauver la vie, & je crois même que vous avez déja puni mes Ravisseurs. Serois-je assez heureux, Madame, lui répondit-il, pour vous avoir rendu un si important service ; mais plutôt que je suis infortuné de ne devoir qu'au hazard une si belle avanture. Je me suis égaré, continua-t-il, en chassant dans la Forêt qui nous environne, une partie de mes gens se sont rassemblez auprès de moi au bruit d'un Cor que je leur ai fait entendre ; mais l'orage & la nuit nous ont surpris, & après avoir tenu long-tems des routes embarrassées & incertaines, ayant vû d'assez loin, entre les arbres, briller quelque lumiere dans cette petite maison, nous y avons adressé nos pas ; & jamais, ajoûta-t-il galamment, les plus beaux jours de ma vie n'ont valu une si heureuse nuit. L'Inconnu achevoit ses paroles, quand un des gens

de sa suite entra dans la chambre & lui dit que celui des blessez qui paroissoit avoir commandé aux autres demandoit instamment à lui parler, avant que de mourir, & à la belle personne qui étoit présente. Cet homme n'étant pas en état d'être transporté, ils descendirent; mais Feliciane, ne voulant pas apprendre son nom & ses avantures à tant de gens qu'elle ne connoissoit pas, pria le jeune Inconnu d'ordonner à tout le monde de se retirer afin qu'ils entendissent seuls ce que le blessé vouloit leur apprendre.

Ce malheureux pressé de ses remords & de la crainte de la mort, qu'il voyoit prochaine, demanda d'abord pardon à la belle Feliciane d'avoir voulu executer l'ordre cruel du feu Roi, il lui remit cet ordre entre les mains & apprit en peu de mots à l'Inconnu, qu'il avoit sçu par ces gens être le Prince Ireton Fils du Souverain de ce Canton d'Ir-

lande, le nom & la deſtinée de Feliciane, il le conjura de la renvoyer dans ſa Patrie, & lui dit pluſieurs fois qu'il ne pouvoit jamais rendre un ſervice plus agréable & plus important au nouveau Roi d'Ecoſſe; il expira peu après avoir achevé ces paroles, & la belle Feliciane conduite par le jeune Prince, étant retournée dans ſa Chambre pour attendre que le jour naiſſant leur permit de partir, ne pût refuſer à ſes inſtantes prieres de lui expliquer un peu mieux les avantures dont cet homme mourant l'avoit inſtruit.

La belle Feliciane ſatisfit la curioſité du jeune Prince en auſſi peu de paroles qu'il lui fut poſſible, & j'eſpere, Seigneur, ajoûta-t-elle en finiſſant ſon récit, que mes malheurs ſont terminez, puiſqu'un Prince tel que vous, ne me refuſera pas la douce liberté de retourner dans ma Patrie. Vous parlez trop tôt de votre départ, belle Feliciane,

reprit le jeune Prince, en la regardant tendrement, venez du moins quelques jours à la Cour du Prince mon Pere, oublier ou ſuſpendre le ſouvenir de toutes vos inquiétudes.

Feliciane ne pouvoit ſe diſpenſer d'accepter cette propoſition, & ne voulant point être connuë de toute cette Cour étrangere, elle pria le Prince de garder le ſecret de ſon avanture, il le lui promit, & ce fut dans ce moment qu'elle prit le nom de Felicie. Quoi, s'écria le Roy d'Ecoſſe, avec étonnement, Felicie eſt donc la charmante Feliciane de Melroſſe? Ha! Prince, continua-t-il, en s'adreſſant au Duc d'York, je ne ſuis point ſurpris que vous ayez cédé à un pouvoir ſi redoutable, & j'ai vû, ajoûta-t-il, dans la Lettre du Prince Ireton que vous avez été mon Rival. Plût au Ciel, Seigneur, reprit le Duc d'York, qui avoit déja compris par le nom de Felicie, auſſi bien que la Princeſſe de Hunt-

ley, la douleur qui se préparoit pour ce jeune Roi, que l'amour que j'avois pour la belle Feliciane fut le seul que vous eussiez eu à redouter.

Dès que le jour parut, continua l'Envoyé d'Ireton, le Prince & la charmante Felicie monterent à cheval pour quitter cette triste demeure, & prendre le chemin du Palais, qui est bâti dans l'endroit le plus agreable de cette vaste Forêt.

Le Prince Pere d'Ireton, Souverain de cette Contrée, avoit passé la nuit avec des inquiétudes cruelles, l'absence du jeune Prince son Fils qu'il aime passionement ne lui avoit pas laissé prendre un seul moment de repos; toute la Cour avoit partagé sa peine, en sorte que l'on entendit le Palais retentir d'autant de cris de joye, à l'arrivée du Prince Ireton, que si son absence avoit été de longue durée, il fut d'abord à l'appartement du Prince son Pere, il y conduisit la belle Fe-

liciane de Melroſſe, & ce bon Prince que ſon grand âge & ſes incommoditez retenoient preſque toûjours au lit, aprés avoir embraſſé tendrement le Prince ſon Fils, le félicita d'avoir trouvé une ſi agreable avanture. Feliciane lui apprit celle qui l'avoit conduite en Irlande, & il lui promit de même que le Prince ſon Fils de lui garder le ſecret.

Cependant comme le repos d'Ireton commençoit à dépendre de celui de Feliciane de Melroſſe, il ne parut occupé que d'elle; il la conduiſit dans un des plus beaux appartemens du Palais, & ayant fait venir des Femmes pour la ſervir, il ſe retira pour la laiſſer joüir d'un repos dont elle devoit avoir grand beſoin, après tant de fatigues & d'inquietudes.

Dès qu'elle fut éveillée le Prince Ireton envoya ſçavoir de ſes nouvelles, n'oſant, par reſpect, entrer dans ſon Appartement, qu'elle ne lui

en eût donné la permission. Quelques Dames de distinction qu'il avoit nommées pour demeurer auprès d'elle se rendirent à son lever ; elle fut servie en Princesse souveraine, & après un repas magnifique qu'on lui présenta ; le jeune Prince se rendit chez elle, avec tout l'empressement que peut inspirer une passion naissante.

Le Prince proposa à la belle Feliciane d'aller se promener dans la Forêt, elle l'accepta ; les Chariots furent prêts en peu de momens, & les Dames s'en servirent pour se rendre à cette promenade. Le jeune Prince monta à cheval suivi d'un grand nombre de Seigneurs de la Cour, & il n'abandonna point le Chariot de Feliciane ; l'on se promena quelque tems dans de belles routes où les arbres, qui sont d'une hauteur extraordinaire, par l'épaisseur de leurs feüillages, conservent dans ce lieu, malgré les ardeurs du Soleil, une fraîcheur éternelle.

La belle Feliciane parut touchée des charmes de cette vaſte ſolitude, & étant deſcenduë de ſon Chariot pour ſe promener avec plus de plaiſir, toutes les Dames la ſuivirent & le jeune Prince lui ayant donné la main pour l'aider à marcher dans ſa promenade, ils porterent leurs pas vers une petite prairie toute émaillée de fleurs qui eſt au bord de la Forêt. Un Ruiſſeau qui fait pluſieurs tours dans la prairie en roulant ſur des cailloux les amuſa quelques momens par ſon agréable murmure; ils virent dans ce lieu un jeune Berger qui gardoit un troupeau & qui gravoit quelques lettres ſur une Houlette, tandis qu'une jeune fille lui préſentoit en riant une eſpece de Guirlande de fleurs qui paroiſſoient nouvellement cueillies. Voilà Madame, dit le Prince Ireton à la belle Feliciane, qui regardoit l'action de ce jeune berger, voilà l'amour ſans art & ſans inquietude,

& tel qui régnoit au siécle d'or. C'est un fidele portrait de l'amour véritable, reprit Feliciane, & je crois qu'il n'en est guere ailleurs que chez les Bergers. Il est vrai, répondit le Prince, que cette passion, quand un cœur en est vivement touché, devroit faire la seule occupation de ma vie, que le plaisir de voir ce qu'on aime ne doit pas laisser imaginer qu'il y ait au monde d'autres plaisirs, & que l'ambition, quelques brillants projets qu'elle nous présente, n'est pas digne de régner dans un cœur destiné à aimer tendrement.

Que je suis surprise, dit la belle Feliciane en soûriant, d'entendre une fois en ma vie des sentimens conformes à ceux que j'ai toûjours eu sur l'amour, mon cœur n'a jamais été sensible, parce que ce Dieu s'est toûjours présenté à moi environné de l'ambition, de la vanité, & du tulmute d'une pompeuse Cour,

& il m'a paru que le plaisir d'aimer, ne devoit point être mêlé de tant de diverses occupations, qui ne servent qu'à le détruire. Que je serois heureux, divine Feliciane, dit alors le Prince Ireton, en baissant un peu la voix, si je pouvois me flatter que l'amour éloigné du tumulte de la Cour, armé de ses flêches les plus redoutables, & suivi seulement des empressemens & des tendres desirs, pût vous faire un jour sentir son pouvoir ! Ne parlons plus de ce Dieu, Seigneur, reprit la belle Feliciane, il est trop dangereux pour oser se fier à lui, sous quelque forme qu'il se présente.

Cette conversation fut interrompuë par un agréable bruit de Musettes & d'autres Instrumens champêtres que l'on entendît dans la Forêt. Le jeune Prince conduisit Feliciane de ce côté, & elle y trouva une superbe collation, sous une espece de Cabinet de verdure orné de fleurs

que l'on avoit entrelacées entre les branches des arbres ; la Symphonie champêtre continua, & après la collation la belle Feliciane & toutes les Dames remonterent dans leurs Chariots, pour reprendre le chemin du Palais.

L'amour du Prince Ireton devint en peu de jours si violent, qu'à peine les passions, dont plusieurs années ont établi la puissance dans un cœur, pouvoient lui être comparables. Feliciane lui paroissoit seule digne de tous ses soins, il ne fut plus occupé que de sa vive tendresse. Il y avoit quelque tems que le Prince Pere d'Ireton lui avoit proposé pour Epouse une jeune Princesse Fille d'un Souverain d'un des Cantons prochains ; elle étoit belle & héritiere de cette Souveraineté, ce qui, joint à celle qu'Ireton devoit posseder, l'auroit rendu le plus puissant Souverain d'Irlande.

Un jour que la belle Feliciane

étoit dans les Jardins du Palais, elle remarqua qu'Ireton qui l'accompagnoit, paroiſſoit d'une triſteſſe extraordinaire ; enſorte que les Dames qui les ſuivoient s'étant amuſées à regarder une fontaine qui venoit d'être achevée, & qui a véritablement des beautez, le jeune Prince & elle ſe trouvant à quelques pas de diſtance de ceux qui les avoient ſuivis : Oſerois-je, Seigneur, lui dit-elle en le regardant obligeamment, vous demander la cauſe d'une triſteſſe qui regne aujourd'hui dans toutes vos actions ? Quand tout ce que vous avez fait pour moi ne m'y intereſſeroit pas d'une maniere plus particuliere que les autres, on ne peut connoître un Prince tel qu'Ireton, ſans prendre beaucoup de part à ſes chagrins. Ils devroient être finis, reprit le Prince, touché de ces paroles, dès que la charmante Feliciane daigne s'y intereſſer. Mais Madame,

continua-t-il, permettez-moi de vous les apprendre, je ne peux plus vivre dans l'état douloureux où je suis réduit, j'ai besoin de votre pitié, divine Felicie, si vous voulez que je conserve encore la vie, & même de quelque chose de plus. La vie du Prince Ireton doit m'être assez chere, reprit Feliciane après avoir sauvé la mienne d'un inévitable péril, pour que je ne refuse pas d'entendre ce que je puis faire pour sa satisfaction, & j'espere qu'à son tour, pour assûrer la mienne, il ne me refusera pas aussi les moyens de retourner promptement en Ecosse.

Le jeune Prince soûpira à ces paroles de Feliciane, & la regardant tendrement: Quand j'aurai perdu la divine Felicie, lui dit-il, je ne survivrai pas un moment à ce malheur, ma félicité est attachée au plaisir de vous voir, mon cœur ne peut être touché que de vos charmes

mes, & il ne falloit pas moins que ceux de Feliciane de Melroſſe pour m'inſpirer une paſſion, à laquelle j'avois toûjours réſiſté. Mais, Madame, continua-t-il, que pourrois-je vous offrir digne de vous ? Le jeune Roi d'Ecoſſe vous adore, un grand Royaume eſt préſentement attaché au don qu'il vous a fait de ſon cœur, je ne dois regner que dans un Pays ſauvage & de peu d'étenduë, & par des ſentimens, où ma vive paſſion a livré mon cœur, & que la belle Feliciane condamnera peut-être, je ne voudrois point regner du tout, & je quitterois avec trop de joye l'Empire de l'Univers, pour n'être jamais occupé que du charmant plaiſir de voir & d'adorer toûjours la divine Felicie.

Ces ſentimens ſi conformes à ceux que Feliciane avoit ſur l'amour, porterent, à ce qu'elle a avoüé depuis, quelque trouble dans ſon

ame. Ireton eſt aimable, & elle n'ignoroit plus que ſa valeur qui avoit déja brillé en pluſieurs belles occaſions, malgré ſa grande jeuneſſe, l'avoit rendu digne de l'eſtime de tout le monde, & de l'admiration de ſes Sujets. Je ſerois bien fachée, Seigneur, reprit Feliciane, après avoir rêvé quelques momens, d'avoir troublé votre tranquillité; mais mon départ vous fera facilement oublier . . . . . Non belle Felicie, interrompit le Prince, non rien n'effacera de mon cœur la vive paſſion que vous m'avez inſpirée, j'ai même refuſé aujourd'hui de conſentir à un Hymen ſouhaité par le Prince mon Pere, & qui joignant une nouvelle Souveraineté à celle dont je dois être le Maître, pourroit ſatisfaire l'ambition; mais rien ne m'a paru digne de moi que le bonheur d'aimer Felicie depuis qu'elle a paru à mes yeux. Mais, Madame, continua-t-il, em-

porté par ſa paſſion, je ne vois que trop combien vous ſouhaittez d'être en état de recevoir les vœux du Roi d'Ecoſſe, je ne dois point m'oppoſer à la grandeur qui vous attend dans votre Patrie, vous reverrez bientôt ce trop heureux moment, & Ireton vous aſſûrera une ſi douce félicité, même aux dépens de ſa vie.

Le deſeſpoir du jeune Prince parût ſi bien dans ſes yeux & dans toute ſon action en finiſſant ces paroles, que la belle Feliciane ne pût s'empêcher d'en être attendrie, elle lui promit de differer ſon départ de quelques jours; & peu après agitée de diverſes inquietudes, elle ſe retira dans ſon Appartement. Le Prince Ireton paſſa la plus cruelle nuit du monde, la crainte du départ de Feliciane lui faiſoit ſentir des tourmens, juſqu'alors inconnus à ſon cœur; mais ſa vertu & ſon courage ne lui laiſſoit pas ſeulement,

former la penſée de retenir cette belle perſonne, dès que ſa volonté s'oppoſoit aux deſſeins de ſon amour.

Le jour parut enfin, & Ireton ſe rendit auprès du Prince ſon Pere dès qu'il lui fut poſſible de le voir. Ce bon Prince le trouva ſi changé qu'il en ſentit une véritable inquiétude, & oubliant, par ſa bonté naturelle, le refus qu'Ireton avoit fait le jour précédent d'accepter un Hymen qu'il deſiroit paſſionnement. Qu'avez-vous, Ireton, lui dit-il? Je vois avec douleur le changement qui ſe remarque en vous. Helas! Seigneur, reprit triſtement le jeune Prince, je meurs véritablement, & ſi je n'ai pû obéïr à ce que vous ſouhaitiez de moi, la fin de ma vie vous fera bientôt connoître que des ſentimens plus forts que ma raiſon m'ont fait réſiſter à vos ordres, & m'ont conduit à la mort.

Ireton remarquant que le Prince

ſon Pere paroiſſoit touché de ſes paroles, apprit l'état où il ſe trouvoit en des termes ſi tendres & qui marquoient ſi bien la violence de ſa paſſion, que ce bon Pere attendri des diſcours & des larmes que le jeune Prince n'avoit pu retenir. Ireton, lui dit-il, je plains les maux dont vous êtes accablé, je ſouhaitois votre Hymen avec une belle Princeſſe, qui vous aſſûroit une puiſſance égale à celle que vous recevrez de moi; mais une longue experience m'a appris que plus ou moins de grandeur ne fait pas le bonheur de la vie, & je deſire ſeulement de vous voir heureux.

Feliciane de Melroſſe eſt digne par ſa naiſſance & par ſa perſonne de tout ce que vous pourriez lui offrir; mais mon Fils, elle peut regner en Ecoſſe, ce jeune Roi l'aime depuis long-tems avec paſſion, il peut lui plaire, & l'ambition ſeule la peut déterminer à faire entre vous

un choix qui ne vous sera pas favorable ; préparez-vous avec courage à soûtenir ce nouveau malheur, & ne cherchez point à arrêter Feliciane malgré elle. Votre amour, quelque fort qu'il puisse être, ne doit jamais séduire votre vertu ; mais si par votre passion & l'offre de cet Etat vous pouvez rendre Feliciane sensible, je ne m'opposerai point à votre félicité. Le jeune Prince reçût ce discours du Prince son Pere avec les transports d'un homme passionnément amoureux, quoiqu'il n'osât véritablement esperer d'être préferé au Roi d'Ecosse.

Cependant, continua l'Envoyé d'Ireton, une sympathie secrette qui ne releve point de l'Empire de la raison, le mérite & la personne d'Ireton, son amour si tendre & ses sentimens, qui par leur conformité avec ceux de la belle Feliciane avoient plus facilement trouvé le chemin de son cœur, fit sentir à cette

charmante perſonne un trouble, qui juſqu'alors lui avoit été inconnu, ce qui joint à la préſence d'Ireton & à l'ardeur avec laquelle il ſçût exprimer la vive paſſion qu'elle lui avoit inſpiré, la déterminerent enfin à accepter pour Epoux un Prince qui faiſoit du bonheur de lui plaire, ſon unique félicité.

Ah ! Cruelle Feliciane, s'écria alors le Roi d'Ecoſſe, tranſporté de ſa douleur, dont il avoit déja donné des marques, par les divers mouvemens de ſon viſage, tandis que le récit de l'Envoyé d'Ireton tenoit encore ſon eſprit en ſuſpens; ingrate Feliciane, s'écria-t-il derechef, eſt-il poſſible que le ſouvenir d'une paſſion ſi conſtante & ſi tendre; n'ait pas balancé un ſeul moment la félicité d'Ireton, & que la Couronne d'Ecoſſe vous ait paru moins deſirable que la médiocre puiſſance de mon Rival ?

L'Ambition, Seigneur, reprit

l'Envoyé d'Ireton, ne peut rien sur le cœur de Feliciane, & le Prince Ireton, pour satisfaire sa passion, qui fait la seule occupation de sa vie, a résolu avec la belle Feliciane de Melrosse d'abandonner la Souveraineté qu'il possede, dès que le Prince son Pere qu'il n'y a pû faire consentir, leur aura laissé, par la fin de sa vie, la liberté de donner tous leurs momens au tendre amour dont ils sont également pénétrez.

Ce fut peu de jours avant celui qui étoit destiné pour l'Hymen du jeune Prince, continua l'Envoyé, que le Duc d'York vint se faire reconnnoître à nos Peuples; il fut frappé de la beauté de Felicie, qu'il sauva d'un péril qu'elle courut en pêchant sur un Lac. Cependant quelque curiosité qu'il eût de sçavoir les avantures de cette belle, qu'il sçavoit être étrangere parmi nous, quelques instances qu'il lui fit

pour

pour cela, fidele à la promesse qu'elle avoit fait à Ireton, elle refusa de le satisfaire, ce qui lui causa une cruelle inquietude; mais ce grand Prince rappellant tout son courage, & sensible à quelques services que le Prince Ireton lui rendit alors, malgré sa passion naissante, loin de s'opposer à la félicité d'Ireton, il honora son Hymen de sa présence, avec une tranquillité du moins apparente, qui nous fit juger qu'il avoit triomphé de son amour.

Le silence du Roi d'Ecosse, marquoit alors bien mieux sa vive douleur, que toutes les paroles n'auroient pû faire : Mais le rompant à la fin; de quelle maniere, dit-il tristement, en s'adressant à la Princesse de Huntley, qui partageoit ses maux, de quelle maniere retrouvai-je Feliciane? Et ne voulant pas faire éclater tous ses sentimens devant l'Envoyé d'Ireton, il passa dans le Cabinet de la Princesse qui le suivit, ne vou-

lant pas l'abandonner dans un état si douloureux.

L'Envoyé d'Ireton resté seul avec le Duc d'York, lui donna encore des nouvelles assurances de tout ce que le Prince Ireton vouloit faire pour son secours: Et mon Prince, Seigneur, ajoûta l'Envoyé, a senti quelque joye de n'avoir pas encore abandonné le pouvoir Souverain, parce qu'il espere qu'il vous pourra être utile. Le Duc d'York marqua à l'Envoyé d'Ireton sa reconnoissance pour le Prince son Maître, & cet Envoyé s'étant retiré, le Duc d'York passa dans le Cabinet de la Princesse, qu'il trouva occupée à consoler le jeune Roi d'Ecosse qui paroissoit accablé de sa douleur.

Quelques raisons dont l'aimable Princesse de Huntley eût essayé de calmer le desespoir du Roi d'Ecosse, elles avoient fait peu d'impression sur son esprit; le mal étoit encore trop présent, l'ingratitude de Feli-

ciane & son Hymen avec Ireton, étoient pour lui des malheurs, dont le tems seul pouvoit effacer l'image. Le Duc d'York se joignit à la Princesse de Huntley pour tâcher de le consoler, & le jeune Roi le regardant avec bonté, malgré l'abattement où il étoit : Ma douleur ne retardera point votre félicité, Seigneur, lui dit-il, & je connois trop les maux que peuvent causer une passion malheureuse pour vouloir vous y exposer.

Après ces paroles le Roi se retira dans son Appartement, il fut même plusieurs jours sans voir personne que la Princesse de Huntley & son heureux Amant, avec lesquels il ne contraignoit point la douleur mortelle dont son cœur étoit pénétré.

Cependant la Princesse de Huntley congedia promptement l'Envoyé d'Ireton, dont la présence pouvoit encore aigrir les chagrins du Roi ; elle écrivit à la belle Feliciane de

Melroſſe, elle lui apprit ſon Hymen prochain avec le Duc d'York, & ce Prince marqua lui-même à Ireton par ſes Lettres, quelle étoit ſa reconnoiſſance pour lui.

Ce beau jour, attendu par le Duc d'York avec tant d'impatience, où l'Hymen devoit aſſurer pour jamais ſon bonheur, parut enfin, & le Roi d'Ecoſſe faiſant un effort ſur ſa douleur, en faveur de ces illuſtres Amans, honora de ſa préſence cette belle cérémonie, dont le Comte de Huntley témoigna une joye égale à ſon ambition, flatté par l'eſpoir de voir un jour la Princeſſe ſa Fille ſur le Trône d'Angleterre.

Le Duc d'York étoit ſi beau & d'une mine ſi relevée dans l'habit magnifique dont il étoit paré, & la Princeſſe de Huntley parut ſi charmante, que la foule des Spectateurs, attirée par cette pompeuſe cérémonie, leur prodigua mille & mille applaudiſſemens.

Tandis que le tendre amour regnoit paisiblement dans le cœur de la nouvelle Ducheſſe d'York, & qu'il ne lui faiſoit ſentir que ce trouble charmant toûjours préférable à la plus douce tranquillité, ſon jeune Epoux agité de divers mouvemens qu'il renfermoit au fond de ſon cœur, ſentoit, malgré lui, ſa félicité traverſée par la douleur de tromper une Princeſſe qu'il adoroit; mais elle étoit ſi belle & il étoit ſi amoureux, que l'amour lui permit quelque tems de n'être occupé que de ſon bonheur & de ſa tendreſſe.

Peu de Fêtes ſuivirent l'Hymen du Duc d'York avec la belle Princeſſe de Huntley; ils reſpecterent l'un & l'autre la triſteſſe du Roi, qui toûjours accablé de ſon amour & de ſa douleur, ne pouvoit prendre part aux divertiſſemens de la Cour. Mais enfin ce jeune Roi rappellant tout ſon courage dans un malheur où il ne pouvoit plus eſperer d'autre

remede, reprit une nouvelle ardeur pour le secours du Duc d'York & la guerre d'Angleterre, & il résolut de chercher dans les brillantes occasions de la gloire, à se consoler des maux cruels que lui avoit fait l'amour.

Il donna de nouveaux ordres pour assembler ses Troupes, & quelques mois après les Nôces du Duc d'York, l'Armée fut en état d'aller tenter la conquête de l'Angleterre, & le Roi d'Ecosse se prépara avec le Duc d'York pour aller la joindre sur les frontieres.

La tendresse de la belle Ducheſſe d'York lui fit alors sentir une vive douleur de la part de son jeune Epoux, dont la passion sembloit encore s'être augmentée pour elle, & les évenemens de la guerre qui se préparoit, ne justifioient que trop bien ses cruelles inquietudes.

LeDuc d'York, malgré la violente ambition, que le secours du Roi

d'Ecoſſe ſembloit flatter d'un glorieux ſuccez, ne laiſſa pas de partager la douleur de ſa charmante Epouſe, & de ſentir que l'amour, quand il regne ſur un cœur, l'emporte ſur toutes les autres paſſions qui pourroient lui en diſputer l'empire.

Dès que le Roi d'Ecoſſe & le Duc d'York furent arrivez ſur les frontieres d'Angleterre, ce dernier de l'avis de ſon Conſeil & par celui de la Ducheſſe Doüairiere de Bourgogne, dont il avoit reçu des Lettres qui le félicitoient ſur ſon heureux Hymen, réſolut de faire diſtribuer un Manifeſte qu'il avoit fait approuver au Roi d'Ecoſſe avant ſon départ de Sterling, & qui vouloit qui ſe répandît en Angleterre, & y précedât même la guerre qu'ils alloient y porter.

Le Duc d'York prit dans ce Manifeſte le titre de Richard IV. Roi d'Angleterre, & il déclaroit qu'é-

tant fils d'Edoüard IV. & légitime Héritier de la Couronne d'Angleterre, il n'avoit pû se dispenser de prendre les Armes, bien moins pour recouvrer son Trône usurpé par Henri Teuder, que pour délivrer ses sujets de son oppression & de sa tyrannie. Il prétendoit qu'ils avoient tous un interêt un égal à exterminer ce Tyran, lui pour réparer les cruelles injures qu'il en avoit reçûës, & eux pour délivrer le Royaume d'une servitude honteuse, & pour venger la mort de tant de personnes illustres qu'il avoit fait passer par les mains des Bourreaux, après avoir ravi leurs biens & violé leurs privileges. Il ajoûtoit que pour ces raisons, il exhortoit tous ses sujets à prendre les Armes contre Henri, & à le poursuivre comme l'Usurpateur de la Couronne, & l'Ennemi du repos public, & il promettoit même de grandes récompenses à ceux qui lui livreroient le Tyran.

ou qui lui apporteroient sa Tête. Il déclaroit enfin que le Roi d'Ecosse ayant pris sa défense, par le seul motif de sa générosité, il n'y avoit aucun Traité entre eux qui pût porter préjudice au Royaume d'Angleterre, & que ce grand Prince ne prétendoit point d'autre récompense du secours qu'il avoit bien voulu lui donner, que la gloire de punir un Tyran, & celle de proteger un Prince opprimé de la fortune.

Cette sanglante déclaration qu'avoit dicté la haine immortelle de la Duchesse Doüairiere de Bourgogne, contre la Maison de Lancastre, fut publiée en Angleterre, mais elle n'y fit pas l'effet que l'on en avoit attendu. La haute opinion qu'avoient alors les Anglois de la conduite & de la sagesse de Henri qui fut surnommé depuis le Salomon de l'Angleterre, leur persuada qu'il vaincroit ce Prince, véritable ou faux qui venoit lui dispu-

ter la Couronne, cette raiſon empêcha les Anglois, même les mécontens de la Cour de Henri, d'oſer ſe déclarer pour le prétendu Duc d'York, & la fierté ſi naturelle à cette nation, ne leur permit pas de favoriſer un Prince qui n'étoit ſecouru que par leurs plus anciens Ennemis.

L'Hymen du Duc d'York avec la Princeſſe de Huntley, leur devint ſuſpect. Cette Alliance ſi étroite & ſi ſolemnelle avec le Roi d'Ecoſſe, leur fit juger, avec aſſez d'apparence, que le prétendu Duc d'York les flattoit en vain de la retraite des Ecoſſois, dès qu'il ſeroit établi ſur le Trône d'Angleterre, puiſqu'après les avoir introduit lui-meme dans leur Pays, il ne ſeroit peut-être pas même en ſon pouvoir de les empêcher d'y demeurer, & d'être en état de profiter des diviſions qui naiſſent ſi ſouvent en Angleterre.

Le Roi d'Ecoſſe & le Duc d'York ne furent pas informez d'abord du

mauvais effet qu'avoit produit le Manifeſte qu'ils avoient fait répandre en Angleterre ; mais ils apprirent bientôt avec douleur, que Henri, en rétabliſſant le commerce avec les Flamans, étoit convenu avec le jeune Archiduc qu'ils ne donneroient point de ſecours aux Rebelles des deux Nations, & que même ils s'aideroient mutuellement à les remettre dans leur devoir.

La Ducheſſe Doüairiere de Bourgogne qui connut bien tout le déſavantage de ce Traité pour le Duc d'York, s'y oppoſa de toute ſa puiſſance, mais ce fut vainement ; les Peuples de Flandre ſouhaiterent ſi ardemment le rétabliſſement du Commerce, qu'il y auroit eu lieu de craindre une révolte générale, ſi l'on eût differé de conclure ce Traité ſi deſiré. Elle inſtruiſit le Duc d'York par ſes Lettres des peines inutiles que ce Traité lui avoit donné, & de la douleur qu'elle ſentoit de

l'accord de Henri avec le jeune Archiduc.

Ces évenemens si contraires aux prétentions du faux Duc d'York, n'eurent pas le pouvoir d'abatre son courage, le secours du généreux Roi d'Ecosse relevoit toutes ses esperances, & ce grand Prince paroissoit à la tête de ses Troupes avec une fierté si noble, que l'on jugeoit facilement que la Victoire devoit bientôt marcher sur ses pas.

Cependant Henri qui n'avoit pû s'imaginer que le jeune Roi d'Ecosse seroit si promptement & avec des forces si considerables sur les frontieres d'Angleterre, n'avoit pas encore assemblé son Armée, mais il y donna alors tous ses soins.

Le Roi d'Ecosse commençoit de ravager les frontieres d'Angleterre quand le Comte d'Anglesey le joignit; il s'étoit dispensé, sous quelque prétexte, de le suivre; la pénétration & l'esprit de ce jeune Comte,

qui d'ailleurs étoit parfaitement bien informé de l'état des affaires d'Angleterre, ne lui avoient pas permis de prendre les armes pour un parti auſſi peu établi que celui du Duc d'York, contre lequel ſon Pere étoit indiſpenſablement engagé, & que même il ne croyoit pas le plus juſte; il reçut alors heureuſement des nouvelles de Londres: il apprit qu'il lui étoit permis d'y retourner, & que le Roi d'Angleterre avoit accordé cette grace aux prieres de ſon Pere, avant que le tems de ſon éxil fût expiré; mais ce qui lui fit ſentir une joye vive & charmante, inconnuë juſqu'alors à ſon cœur, ce fut une Lettre de la belle Tilney qu'il reçut en même tems, il l'ouvrit avec empreſſement & y trouva ces paroles.

AU COMTE D'ANGLESEY.

*REvenez, Seigneur, le Roi vous le permet, & ſi ce n'eſt pas aſſez*

*pour vous faire hâter votre retour, je vous assûrerai que je le desire; vous n'avez pas lieu de vous plaindre des maux que l'absence vous aura faits; mon cœur qui n'attendoit que son devoir pour oser se déclarer pour vous, a conservé cherement le souvenir de votre tendresse, & par l'aveu de ceux qui peuvent disposer de mon sort, j'obeïrai avec joye aux ordres que j'ai reçus de me réserver pour vous.*

Tout ce que la joye peut inspirer de plus flatteur & de plus aimable se fit sentir au Comte d'Anglesey; & transporté de son amour & de son impatience, après avoir appris par un Gentilhomme, que son Pere lui avoit envoyé, que tout étoit d'accord pour son Hymen avec la belle Tilney, il courut chez le Roi d'Ecosse, & dès qu'il eut témoigné à ce grand Prince sa respectueuse reconnoissance, pour les bontez dont il l'avoit honoré, il lui apprit qu'il

lui étoit permis de retourner en Angleterre. Que vous êtes heureux, Comte d'Angleſey, lui répondit le jeune Roi en ſoupirant! Vous allez revoir ce que vous aimez, & vous conſoler de tous les maux de l'abſence, & moi, par une deſtinée trop cruelle, j'éprouve tous les tourmens de l'amour, ſans pouvoir jamais prendre part à ſes plaiſirs. Il eſt vrai, Seigneur, reprit le Comte, que je puis me flatter de l'eſpoir le plus doux. La belle Tilney me rappelle, & je viens d'apprendre que je puis eſperer à mon retour d'être uni pour toûjours avec elle. Le Roi d'Ecoſſe prit part avec bonté à la joye du Comte d'Angleſey, & cet Amant heureux ne voulant pas perdre un ſeul moment de tous ceux qui pouvoient procurer le plus promptement le plaiſir de revoir l'objet de ſa tendreſſe, après avoir pris congé du Roi, il partit pour Londres avec une diligence extraordinaire.

L'amour paya ſon impatience du bonheur dont il s'étoit flatté. Peu de jours après ſon arrivée à Londres, il épouſa la charmante Tilney, elle parut alors ſi ſenſible à ſon retour & à ſa tendreſſe, qu'il eut lieu de croire pour comble de félicité, que dans l'obéïſſance de cette belle perſonne, le devoir avoit moins de part que l'amour.

La valeur du jeune Roi d'Ecoſſe ne pouvant ſe contenter des heureux ſuccez qu'il avoit tous les jours ſur les frontieres d'Angleterre, ſemblable à un torrent rapide dont rien ne peut arrêter le cours, ravagea en peu de tems la Province de Northumberland, où il laiſſa par tout de ſanglantes marques de ſes Victoires.

Ce fut alors que ce jeune Prince, dont l'eſprit étoit auſſi pénétrant que le courage étoit héroïque, ne voyant aucun Parti Anglois ſe joindre à ſes Troupes, & ſe déclarer

rer pour le Duc d'York, comme la Ducheſſe de Bourgogne & le Duc d'York lui-même l'en avoient flatté, commença de ſoupçonner ſa généroſité naturelle de l'avoir ſéduit, en le rendant trop crédule pour un jeune homme, qui peut-être n'étoit qu'un Impoſteur, ſoûtenu des artifices & de la haine de la Ducheſſe Doüairiere de Bourgogne.

Le Roi d'Ecoſſe renfermoit ſon chagrin dans ſon cœur, & n'ayant pû changer ſes ſoupçons en certitude, il traita le Duc d'York comme il avoit accoûtumé de le faire, & flatté des heureux ſuccez qu'ils avoient eus, il réſolut de ſe ſervir du prétexte des interêts de ce Duc pour continuer la guerre en Angleterre; il lui ſembla même que la cruelle paſſion qui regnoit encore dans ſon cœur, malgré l'ingratitude de Feliciane, ſe diſſiperoit plus facilement dans les oc-

cupations tumultueuſes de la guerre, que pendant la tranquillité de la paix : il lui parut alors que la fortune vouloit ſe déclarer abſolument en ſa faveur ; car il apprit que Henri par la révolte de la Province de Cornwall, alloit être obligé, pour remettre ſes ſujets rebelles dans leur devoir, de partager les forces qu'il avoit deſtinées pour s'oppoſer aux Ecoſſois.

Les Peuples de Cornwall s'étant laiſſez ſéduire par quelques ſéditieux avoient refuſé de payer à Henri le Tribut qu'ils avoient accoûtumé de lui donner chaque année, & s'étant aſſemblez juſqu'à vingt mille hommes, ils prirent les armes, & le Baron Audelai homme hardi, prêt à tout entreprendre, mécontent de la Cour, s'étant préſenté pour les commander, il fut reçû de ces Troupes avec un applaudiſſement général. Cette Armée marcha vers la Pro-

vince de Kent, dans l'eſperance de la faire révolter par des intelligences qu'ils y avoient menagé; mais Henri, par cette prudence & cette ſage conduite, dont tous les Hiſtoriens de ſon tems tombent d'accord, jugea à propos d'attirer ces Rebelles le plus loin qu'il pourroit des frontieres d'Ecoſſe, où ils auroient pû fortifier le Parti du prétendu Duc d'York, & leur marche vers la Province de Kent les en éloignant d'eux-mêmes, il craignit de les faire changer de deſſein, s'il alloit au devant d'eux avec ſon Armée: il réſolut au contraire de les attirer juſqu'à la vûë de Londres, qu'il ſouhaitoit de rendre témoin de ſa Victoire; il ordonna pour cet effet au Comte de Surrey d'aſſembler tout ce qu'il pourroit de Troupes, & de les conduire ſur les frontieres d'Ecoſſe, & il retint auprès de lui l'Armée qu'il avoit eu deſſein d'y envoyer avant la révolte de ſes ſujets.

Cependant les Rebelles étant arrivez sur la frontiere de la Province de Kent, envoyerent des Députez à ces Peuples pour leur proposer de se joindre à eux pour la réformation de l'Etat; mais le Comte de Kent que Henri avoit envoyé dans cette Province avoit donné par tout de si bons ordres, que ces Députez s'en retournerent sans avoir rien obtenu.

Ce mauvais succez auquel ils ne s'attendoient pas, découragea cette Armée rebelle, quelques-uns s'en retournerent dans leur Province; mais les plus obstinez au nombre de seize mille prenant avantage de ce que les Troupes de Henri ne se présentoient pas pour les combattre, s'avancerent jusqu'auprès de Londres, & se camperent sur la montagne de Blakethfield.

L'endroit où les Rebelles s'étoient campez étoit si proche de Londres, que l'on pouvoit remar-

quer de ſes remparts tout ce qui ſe paſſeroit dans le combat. Le Peuple y acourut comme à un ſpectacle ; Henri attaqua les Rebelles, & après un combat où l'on remarqua tout ce que peut la valeur & le deſeſpoir, les Rebelles furent vaincus, leur Chef fait priſonnier, & il demeura deux mille hommes ſur la place.

Cette Victoire ſi complette & remportée à la vûë de la Capitale du Royaume, confirma les Anglois dans la haute opinion qu'ils avoient de la conduite de Henri, & retint dans le devoir tous ceux qui pouvoient avoir du penchant à favoriſer le Parti du prétendu Duc d'York.

Cependant le Roi d'Ecoſſe averti de tout ce qui ſe paſſoit en Angleterre, partit de Sterling avec le Duc d'York & le Comte de Huntley ; il fit avancer ſes Troupes ſur les frontieres d'Angleterre, & il ſépara ſon

Armée en deux Corps, dont l'un, sous la conduite du Comte de Huntley, alla ravager encore la Province de Northumberland, & le jeune Roi résolut avec l'autre, de faire lui-même le Siege du Château de Norham.

Cette Place étoit extrêmement forte, & Richard Fox Evêque de Durham, à qui elle appartenoit, l'avoit si bien munie de toutes les choses nécessaires pour soûtenir un long Siege, que quelques marques de conduite & de valeur que donnât dans cette occasion le jeune Roi d'Ecosse secondé du Duc d'York qui fit paroître un courage extraordinaire, le Comte Surrey eut le tems de venir au secours de la Place.

Le Roi d'Ecosse leva le Siege, & envoya promptement ordre au Comte de Huntley de le rejoindre avec l'Armée qu'il commandoit, il étoit résolu de donner la Bataille au Comte de Surrey; mais ayant trou-

vé ſes forces fort diminuées, & beaucoup plus foibles que celles de Henri, il ſe retira en grand Capitaine & rentra en Ecoſſe. Le Comte de Surrey le ſuivit, & après avoir fait quelque deſordre ſur la frontiere & pris le Château d'Athon, la ſaiſon étant fort avancée, il ſe retira en Angleterre.

Ce fut alors que Ferdinand Roi d'Eſpagne, toûjours attentif à profiter des conjonctures qui pouvoient lui être favorables, envoya des Ambaſſadeurs à Henri pour le féliciter ſur ſes victoires; mais ſon deſſein étoit de faire traiter ſecrettement du mariage de Catherine Infante d'Eſpagne ſa ſeconde fille, avec le Prince de Galles, fils aîné de Henri. Dom Pedro Hialas fut le chef de cette Ambaſſade; il étoit bien fait, ſes manieres étoit charmantes, il étoit l'homme de ſon ſiecle qui paſſoit pour avoir le plus d'eſprit, & pour être le plus habile pour les négociations.

Le Prince de Galles n'avoit alors que seize ans ; mais l'alliance du Roi Catholique parut si avantageuse à Henri, que cet illustre Mariage fut conclu en peu de jours. Cependant quelque ardeur que fit paroître le Roi d'Angleterre pour la guerre d'Ecosse, il souhaitoit passionnément la Paix, qu'il regardoit comme l'unique moyen d'ôter au prétendu Duc d'York un séjour qui pouvoit le rendre redoutable.

Le penchant continuel des Anglois pour la nouveauté & la révolte, appuyé des prétentions du Duc d'York, donnoit à ce Prince des inquietudes continuelles, qu'il prenoit grand soin de cacher sous une tranquillité apparente ; mais quelques importantes que fussent les raisons qui lui faisoient desirer la Paix, le jeune Roi d'Ecosse ayant le premier rompu la Treve, ravagé ses frontieres, & pris hautement l'alliance & les interêts de celui qui lui

lui disputoit la Couronne d'Angleterre, sa gloire ne pouvoit souffrir qu'il envoyât lui proposer la Paix. Dom Pedro Hyalas lui parut seul capable d'une négociation si délicate & si importante ; il lui en parla, & l'habile Espagnol complaisant pour toutes les volontez de Henri, depuis qu'il avoit conclu le Mariage du Prince de Galles avec l'Infante d'Espagne, s'offrit d'aller en Ecosse la proposer au nom du Roi son Maître, sans qu'il parût que Henri y eût de part. Cette proposition qui s'accordoit également avec le desir & la gloire du Roi d'Angleterre, le fit presser Dom Pedro de partir ; en sorte que pour satisfaire à ses intentions, il se rendit promptement en Ecosse.

Il arriva en peu tems à Edimbourg, où le Roi d'Ecosse avoit résolu de passer cet hyver ; il y trouva toute la Cour plongée dans la tristesse que lui venoit d'inspirer la

perte du Comte de Huntley. Ce Prince étoit aimé & estimé de tout le monde, il étoit mort après une maladie de peu de jours, à son retour de l'Armée. La Duchesse d'York sentit vivement ce malheur, & son jeune Epoux mêla ses larmes avec les siennes; il connut bien quel appui la mort du Comte de Huntley lui faisoit perdre en Ecosse, & le dessein de Dom Pedro Hyalas, dont il ne fut pas long-tems sans être éclairci, redoubla ses chagrins & ses inquietudes.

Cependant l'Espagnol obtint du Roi d'Ecosse une audiance particuliere, & lui proposa la Paix, comme il l'avoit résolu avec Henri au nom du Roi d'Espagne son Maître; mais cet habile Négociateur, connoissant bientôt quelle étoit la grandeur d'ame & la noblesse des sentimens du Roi d'Ecosse, ne s'attacha plus qu'à le convaincre de l'imposture du faux

Duc d'York, ne doutant pas, si ce grand Prince en pouvoit être enfin persuadé, qu'il ne cessât de proteger & de secourir un homme qui avoit si long-tems abusé de ses bontez.

Henri avoit donné à Dom Pedro toutes les preuves qu'il avoit eu de la mort du véritable Duc d'York, & toutes celles qui faisoient connoître quelle étoit la naissance de Perkin : ces preuves ne paroissoient que trop certaines, quand on les examinoit sans prévention, & le Roi d'Ecosse n'en connut que trop bien la vérité, dès qu'il chercha avec soin à la démêler du mensonge. Les principaux du Conseil d'Ecosse à qui Dom Pedro s'étoit attaché à faire examiner les mêmes choses, dont le Roi commençoit d'être persuadé, se laissérent convaincre à leur tour par la force de la vérité, soûtenuë de l'habileté de ce zelé Negociateur.

La conjoncture étoit heureuſe pour aſſurer la Paix à l'Ecoſſe. Ce jeune Roi avoit eu preſque tous les avantages de la guerre ; on lui venoit offrir la Paix juſques dans ſes Etats, & la grandeur naturelle de ſon ame ne lui permettoit plus de ſoûtenir les droits imaginaires d'un Impoſteur.

Dès qu'il parut à Dom Petro Hyalas que le Roi d'Ecoſſe conſentiroit à faire la Paix avec l'Angleterre, il écrivit à Henri, pour qu'il envoyât promptement quelque perſonne capable de négocier en ſon nom un Traité ſi important au bonheur de ſon Royaume.

Le Roi d'Angleterre ne balança point là-deſſus ; il choiſit pour cette effet Richard Fox Evêque de Durham, dont il connoiſſoit la capacité & le zele ; il ſe rendit à Edimbourg, & Dom Pedro fit ſi bien valoir cette démarche de Henri, qui malgré tout ce que le Roi d'E-

coſſe avoit fait contre lui, ne laiſſoit pas de lui envoyer ſon Ambaſſadeur juſques dans ſa Capitale, que le jeune Roi d'Ecoſſe ſenſible à ce procédé du Roi d'Angleterre, nomma auſſi-tôt des Députez pour traiter de la Paix; les Conférences commencerent, & Dom Pedro y tint lieu de Médiateur.

Le malheureux Perkin prévit bien qu'il étoit perdu, dès que la Paix étoit propoſée; il agit par lui-même, la Princeſſe ſon Epouſe eſſaya de tirer quelques ſecours de la tendre amitié que le Roi lui avoit toûjours témoignée; elle employa pour s'oppoſer cette fatale Paix tout ce qu'elle avoit d'amis à la Cour & dans le Conſeil d'Ecoſſe; mais tout fut inutile, parce que le Roi étoit détrompé.

Cependant ſi le faux Duc d'York n'eut pas le pouvoir d'empêcher les Conférences qui ſe tenoient alors pour la Paix, ſa conſideration y

parut un obſtacle invincible. Fox avoit des ordres précis du Roi d'Angleterre, pour demander que l'on remît Perkin entre ſes mains pour être puni comme un Impoſteur qui avoit cherché à lui ôter la Couronne, & le Roi d'Ecoſſe prétendoit qu'il n'étoit point Juge des prétentions du Duc d'York; que la Ducheſſe Doüairiere de Bourgogne l'ayant reconnu publiquement pour ſon Neveu, cette preuve authentique, ſur laquelle il l'avoit reçu dans ſes Etats, & depuis dans ſon Alliance, ſubſiſtoit toûjours, & que le ſeul honneur que le prétendu Duc d'York avoit reçu d'épouſer une Princeſſe qui lui étoit ſi proche, lui défendoit de le livrer à ſon plus cruel ennemi.

L'Evêque de Durham écrivit au Roi d'Angleterre ſur ce ſujet, & ce Prince ne voulant pas rompre cette négociation, quoiqu'il perſiſtât à demander que Perkin fût remis en-

tre ſes mains, ordonna à Fox d'employer toutes choſes, pour conclure du moins une Treve, pendant laquelle on pourroit chercher de nouveaux expediens, à quoi l'Evêque de Durham, ſecondé de l'adreſſe de Dom Pedro, fit conſentir le Roi d'Ecoſſe, enſorte que la Treve fut publiée pour quatre mois.

Cependant le Roi d'Ecoſſe étant réſolu de donner une Paix ſi avantageuſe à ſon Royaume, & ne pouvant plus ſans injuſtice ſoûtenir les faux droits du prétendu d'York, ne laiſſoit pas de ſe faire violence en abandonnant un homme, qui par la tendre amitié qu'il avoit toûjours eu pour la Princeſſe de Huntley, lui étoit devenu conſiderable. Les malheurs de cette belle Princeſſe le touchoient ſenſiblement, & il ne vouloit point livrer ſon Epoux à la fureur de ſes ennemis; mais ſon Conſeil lui repreſenta que le prétendu Duc d'York ne manquoit point en-

core d'azile, qu'il avoit des partisans & des amis en Irlande, & qu'après tout les terres & le Palais même de la Duchesse Doüairiere de Bourgogne étoient pour lui une retraite assurée & inviolable, qui ne lui pouvoit jamais manquer.

Les seuls interêts du Duc d'York rendoient la Paix difficile à conclure avec l'Angleterre; le Roi d'Ecosse pour lever cette grande difficulté, & donner du moins à l'Epoux de la Princesse de Huntley le tems de se retirer sûrement aux lieux qu'il choisiroit pour sa retraite, résolut enfin de le faire sortir de son Royaume, avant que la Treve fut achevée d'expirer. Il l'envoya chercher, & il eut la générosité de ne lui point parler des impostures dont il s'étoit servi pour lui en imposer; il lui dit seulement, qu'un Roi devant beaucoup au bonheur & au repos de ses Sujets, il ne pouvoit se dispenser de conclure la Paix avec l'Angleterre;

mais que bien loin de le sacrifier à la rage de ses ennemis, il lui donneroit des Vaisseaux, des Munitions, tout enfin ce qu'il pourroit souhaiter pour se retirer dans la Ville qu'il choisiroit ; qu'il lui permettroit d'emmener tous ceux de ses Sujets qu'il pourroit engager à le suivre, & que même il consentiroit que la Princesse son Epouse le suivît, si elle paroissoit le souhaiter.

Ce cruel revers de la fortune ne fut pas capable d'étonner le jeune Perkin, son cœur étoit au dessus des disgraces les imprevûës ; il soûtint constamment la gloire de sa prétenduë naissance, & s'élevant à mesure que la fortune le vouloit abaisser, il ne fit pas des plaintes inutiles, & n'essaya pas même de faire changer au Roi de sentiment. Je voi bien, Seigneur, lui dit-il, que le destin ne s'est point encore lassé de me persecuter, je ne me sens véritablement sensible qu'à la douleur que

cette nouvelle va sans doute porter à la Duchesse d'York ; je sortirai de vos Etats, Seigneur, & sans oublier vos bienfaits, par ce revers de la fortune, je publierai dans tout l'Univers, que vous êtes le plus généreux Prince du monde.

Le Roi d'Ecosse admira la fermeté du prétendu Duc d'York ; son cœur en fut touché, & on lui entendit dire plusieurs fois, que s'il n'étoit pas en effet ce qu'il prétendoit, du moins, étoit-il digne de l'être.

Ce même jour le Roi d'Ecosse se rendit chez la Duchesse d'York, il la trouva fondant en larmes, son jeune Epoux étoit à genoux auprès d'elle, & leur action étoit si touchante, qu'elle porta la compassion dans l'ame du Roi d'Ecosse, qui, quoique bien persuadé des impostures de Perkin, pensa plusieurs fois se repentir d'avoir consenti à l'abandonner ; il avoit toûjours con-

ſervé beaucoup d'amitié pour la malheureuſe Princeſſe de Huntley, il lui parla en ami véritablement touché de ſes douleurs, il la pria de demeurer à la Cour d'Ecoſſe, juſqu'à ce que la fortune eût aſſuré au Duc d'York une retraite tranquille. Non, Seigneur, lui répondit-elle en ſoûpirant, je ſuivrai l'Epoux que m'avez donné vous-même, & dont mon cœur a ſi bien approuvé le choix; il ne peut être pour moi de ſecours tranquille où je ne le verrois pas, & ſi le deſtin ne peut ceſſer de lui être contraire, j'irai partager ſes infortunes juſqu'au bout de l'Univers. Non, Seigneur, continua-t-elle, en regardant le Duc d'York avec des yeux capables de porter l'amour juſqu'au fond de ſon cœur, ne craignez point que je vous quitte, quand même vous ne ſeriez qu'un inconnu tel que Henri vous repréſente, c'eſt vous, c'eſt votre Perſonne que j'ai-

me, je ne vous abandonnerai jamais.

Le jeune Perkin étoit si transporté de sa douleur & de sa tendresse que le trouble de son cœur ne pouvant s'exprimer par des paroles, il baisa la main de la Princesse avec une ardeur & des marques d'attendrissement qui toucherent si vivement le Roi d'Ecosse, qu'il souhaita mille fois en lui-même de n'avoir point été détrompé, & il aima mieux se laisser soupçonner de quelque injustice, que de dire un seul mot qui pût faire penser à la Princesse de Huntley, que cet Epoux, si cher à sa tendresse, n'étoit pas en effet le Duc d'York, pour ne la pas accabler par une douleur nouvelle.

Le Faux Duc d'York apprit alors au Roi d'Ecosse qu'il avoit résolu de se retirer en Irlande, où l'amitié du Prince Ireton pouvoit lui donner un azile, & peut-être quelque secours pour rentrer en Angleterre. Le Roi

d'Ecoſſe ſoûpira malgré lui du nom de ce Rival heureux, & approuva le deſſein du Duc d'York, qui en ſe retirant dans un lieu où Feliciane de Melroſſe étoit Souveraine, aſſuroit du moins à la Princeſſe de Huntley la douceur de ne recevoir un azile, que d'une perſonne à qui elle étoit infiniment chere, & pour qui elle avoit conſervé beaucoup d'amitié.

Le Roi d'Ecoſſe fit tout préparer pour le départ du faux Duc d'York & de la Princeſſe; il y joignit tant de marques de bonté & de douleur, que ces jeunes Epoux ſe crurent encore obligez à ſes bienfaits, dans le tems même où il alloit les abandonner pour toûjours.

La fortune du malheureux Perkin voulut alors lui faire payer bien cherement les faveurs dont elle l'avoit comblé en arrivant en Ecoſſe; la douleur d'avoir trompé & de rendre ſi malheureuſe une Princeſſe qu'il adoroit, étoit celle de ſes in-

fortunes, qui se faisoient sentir le plus vivement à son cœur. Mais ce qui augmenta tous ses chagrins, & lui fit éprouver une surprise extraordinaire, fut que Frion, le zélé Frion, qui avoit paru inviolablement attaché à ses interêts, qui avoit quitté le parti de Henri pour le suivre, qui sçavoit tous ses secrets & dont la capacité & les conseils étoient capables de faire réussir ses grands desseins, apparemment gagné par les Emissaires du Roi d'Angleterre, refusa de s'embarquer avec lui : il en fut véritablement affligé ; mais il soûtint toutes ces disgraces avec un courage digne d'admiration, & il envoya un Courier à la Ducheſſe Doüairiere de Bourgogne pour lui apprendre ses desseins & ses malheurs.

Les Vaisseaux que le Roi d'Ecosse lui avoit fait préparer étant prêts à mettre à la voile, il s'embarqua avec sa charmante Epouse, le fidele Wa-

ter, quelques autres Anglois qui ne voulurent pas l'abandonner, & ce qu'il avoit pû engager d'Ecoſſois à le ſuivre. Henri fut aſſuré auſſitôt par Dom Pedro & par l'Evêque de Durham, du départ du prétendu Duc d'York; mais ils ne purent être informez en quel lieu il alloit chercher un azile; ſon deſſein de ſe retirer en Irlande n'étoit ſçu que du Roi d'Ecoſſe, & ce généreux Prince, ſenſible aux malheurs de ces Epoux infortunez, feignit avec l'Ambaſſadeur d'Eſpagne, d'ignorer lui-même la retraite du prétendu Duc d'York.

La Treve continua entre l'Angleterre & l'Ecoſſe, & Dom Pedro Hyalas propoſa ſecretement à ce jeune Roi ſon Hymen avec la Princeſſe d'Angleterre fille aînée de Henri; mais ce Prince, dont le cœur conſervoit encore trop vivement le ſouvenir de la belle Feliciane de Melroſſe pour pouvoir s'enga-

gager ailleurs, malgré la perte de ſes eſperances, oppoſa des difficultez à cette propoſition, qui ſans déſobliger le Roi d'Angleterre en empêcherent néanmoins l'effet.

Cependant la malheureuſe Princeſſe de Huntley avoit pris avec ſon Epoux la route d'Irlande, & touchée juſqu'au fond du cœur de l'abandonnement que le Roi d'Ecoſſe, dont elle ignoroit les véritables raiſons, venoit de faire des interêts du Duc d'York : Patrie cruelle qui nous abandonne, s'écria-t-elle, en regardant l'Ecoſſe, pour la derniere fois ! Roi trop injuſte qui ſacrifie à la politique l'amitié que tu me devois, je renonce pour jamais au ſecours & aux aziles que vous pourriez encore m'offrir, & j'atteſte le Ciel que je le recevrois plutôt de la main de nos ennemis.

Cette belle & malheureuſe Princeſſe fidele à ſes reſſentimens, obſerva religieuſement juſqu'à la fin de

de ſa vie ces ſentimens que l'ingratitude de ſa Patrie lui avoit alors dictez, & le faux Duc d'York, dont le courage étoit toûjours plus grand que ſes infortunes, & dont la paſſion augmentoit chaque jour par les marques de tendreſſe qu'il recevoit de ſa charmante Epouſe, eſſayoit de la conſoler, & ne fut occuppé que de ce ſoin dans tout le tems qu'ils employerent à leur navigation qui fut heureuſe; ils aborderent même à un endroit de l'Irlande où perſonne ne ſe préſenta pour leur diſputer la deſcente.

Ce rayon de bonheur releva le courage du faux Duc d'York, & lui fit eſperer que la fortune alloit ceſſer de lui être contraire; il envoya promptement Water avertir le Prince Ireton de ſon arrivée, & cet endroit d'Irlande où il venoit d'aborder n'étant pas éloigné du Canton dont Ireton étoit alors Souverain, le Prince ſon Pere étant

mort depuis quelques mois, il en prit le chemin avec sa charmante Epouse, & une suite fort nombreuse & assez magnifique.

Dès que le Prince Ireton eut appris que le Duc d'York étoit sur ses terres, il se hâta de venir au-devant de lui, & la charmante Feliciane de Melrosse le voulut accompagner, ne pouvant moderer l'impatience qu'elle sentoit de revoir l'aimable Princesse de Huntley.

Ces deux belles personnes célébrerent d'abord une entrevûë si touchante par des larmes, que les malheurs de la Ducheſſe d'York leur fit verser; la sensible joye de se revoir succeda à ce premier mouvement de tristesse, & le généreux Ireton fit rendre dans ses Etats au Duc d'York & à la Princesse son Epouse les mêmes honneurs qu'on leur auroit dû s'ils avoient été sur le Trône d'Angleterre. Enfin ce Prince & la belle Feliciane n'ou-

bliant rien pour ſuſpendre les inquietudes de ces malheureux & tendres Epoux, ils firent paroître en cette occaſion une magnificence extraordinaire, & tandis qu'ils étoient occupez à former quelques projets pour faire rentrer le Duc d'York en Angleterre, la fortune ſembla vouloir le favoriſer, en lui donnant une partie des ſecours dont il manquoit pour cette grande entrepriſe.

Les Habitans de la Province de Cornuaille, plutôt irritez qu'abatus de leur derniere défaite, & peu touhez de la clémence dont Henri avoit uſé envers leur Province, après le combat donné à la vûë de Londres, ſe révolterent avec plus d'ardeur que jamais, dès qu'ils eurent appris que le prétendu Duc d'York étoit arrivé en Irlande.

La gloire d'avoir pour chef l'Héritier de la Couronne d'Angleterre, & l'ennemi irreconciliable

de Henri, leur fit former le deſſein de lui envoyer propoſer de venir ſe mettre à leur tête; ils firent promptement partir des Députez pour l'aller trouver en Irlande, & ce ſecours ineſperé flattant les eſperances du faux Duc d'York, il ne balança pas un moment à leur promettre de paſſer en Angleterre, pour ſe rendre dans leur Province avec tout ce qu'il pourroit emmener d'Irlande d'hommes en état de combattre, pour joindre aux Troupes qu'il lui promettoient. Les Députez partirent fort ſatisfaits de cette eſperance, & le faux Duc d'York ſecondé du genereux Ireton, ſe hâta de préparer toutes choſes pour ſon départ.

Pendant qu'ils s'occupoient de ce ſoin, la triſte Princeſſe de Huntley & la belle Feliciane de Melroſſe, paſſoient les jours avec cette douceur ſi charmante, que l'on ne peut

jamais trouver, que dans la conversation des personnes que l'on aime : Plaisir qui passe jusqu'au cœur, parce que le cœur lui-même y découvre avec une aimable confiance ses sentimens les plus cachez. Elles se rendirent un fidele compte de tout ce qui s'étoit passé depuis leur absence, & elles admirerent mille fois cette étrange fatalité qui avoit fait naître dans le cœur de la Princesse cette tendre compassion pour les malheurs d'un Prince, qui par des évenemens si extraordinaires étoit devenu son Epoux, & l'incertitude des biens & des maux que la fortune réservoit encore à cette jeune Princesse n'ayant pas échappé à leur attention, leur coûta quelquefois des larmes. Si vous aviez voulu regner en Ecosse, belle Feliciane, lui disoit la Duchesse d'York, le destin nous auroit été sans doute plus favorable, j'ose même croire que ce pouvoir absolu que vous

conſervez encore ſur le cœur du Roi d'Ecoſſe, auroit été employé tout entier à l'empêcher d'abandonner le Prince mon Epoux dont il vient enfin de ſacrifier les interêts à ſa politique, après avoir témoigné tant d'ardeur à le proteger. Je n'étois pas deſtinée, ma Princeſſe, repartit Feliciane, à porter une Couronne, & vous ſçavez même que je n'ai pas daigné la ſouhaiter; j'étois née ſeulement pour vivre avec cette douce tranquillité que j'ai toûjours déſirée, & qui mille fois ſans vous m'auroit arrachée de la Cour d'Ecoſſe, & ſi mon cœur n'eſt pas toûjours paiſible, il ne ſera du moins agité que par ces troubles charmants inſéparables de l'amour heureux, & qui font même une partie de ſa félicité. Le Prince Ireton va quitter la Souveraine Puiſſance, continua Feliciane; les ſeuls interêts du Duc d'York lui ont fait conſerver ſon pouvoir depuis la mort du

Prince ſon Pere, quelque tems de plus qu'il ne l'avoit réſolu, & ſi vous le voulez bien, ma Princeſſe, je vous ferai voir la ſolitude que nous nous ſommes préparée, & où enfin il nous ſera permis, loin des yeux de tout l'Univers, de n'être plus occupez que de notre tendreſſe.

La Ducheſſe d'York admira pluſieurs fois le bonheur de ſa charmante amie, à qui la fortune donnoit un ſort ſi doux & ſi tranquile, tandis qu'elle rendoit le ſien ſi douteux & ſi agité. Elle conſentit à aller voir cette Maiſon que la belle Feliciane & l'heureux Ireton avoient choiſie pour leur retraite, & ces deux Princeſſes ayant demandé des Chariots, elles s'y rendirent en peu de tems.

Après avoir traverſé quelques routes fort ſombres de cette vaſte Forêt qui entouroit le Palais du Prince Ireton, elles arriverent dans un endroit où les arbres plus éloi-

gnez les uns des autres, laissoient à la vûë le passage libre pour remarquer un païsage charmant & diversifié de mille beautez differentes; un Lac d'une grandeur extraordinaire paroissoit dans l'éloignement, & c'étoit au milieu de ces eaux que l'on voyoit cette belle Maison, où les deux Princesses avoient résolu d'aller. Elle étoit bâtie dans une petite Isle que la nature avoit formée au milieu de ce Lac. Cette situation avoit paru si belle au Prince Ireton & à son aimable Epouse, qu'ils y avoient fait élever ce petit Palais destiné à être témoin de leur bonheur & de leur tendresse.

Les deux Princesses traverserent le Lac sur un Pont magnifique, pour se rendre dans cette Maison, dont tous les appartemens étoient commodes & d'une grandeur agreable, & les vûës telles que des beaux Tableaux que l'on auroit placez exprès pour former d'admirables perspecti-

ves,

ves. La simplicité qu'il paroissoit que l'on avoit voulu y affecter dans les ameublemens, n'empêchoit pas que l'on n'y pût remarquer beaucoup de magnificence, mille raretez des Païs les plus éloignez y brilloient de toutes parts, & des peintures des plus excellents Maîtres qu'Ireton avoit pû faire venir en Irlande, ornoient un Salon d'une beauté charmante. L'Amour y paroissoit par tout dans mille occupations differentes; mais il y étoit toûjours peint sans bandeau, toutes ses Flêches étoient dorées & on lui avoit donné un air plus tranquille que celui avec lequel on a accoutumé de le représenter. Dans un de ses Tableaux il paroissoit fouler à ses piés des Sceptres & des Couronnes, & s'amuser à former des Festons de Fleurs dont il enchaînoit des jeunes Bergeres. Dans un autre, il badinoit avec des Colombes, & sembloit choisir les plus belles pour les atteler à un Char.

brillant, que l'on jugeoit bien être celui de Venus. D'un autre côté du Salon ce Dieu paroiſſoit ſe réconcilier avec l'Hymen qui tenoit ſon Flambleau dans ſa main, il étoit tel enfin que les Poëtes ont accoûtumé de le dépeindre. L'Amour, pour mieux marquer leur réünion, ſembloit lui vouloir apprendre à ſe ſervir de ſon Arc & de ſes Flêches, qu'il lui préſentoit avec un air riant. Enfin l'on remarquoit une diverſité charmante dans ces admirables peintures, quoi qu'elles fuſſent tirées du même Sujet.

Le Portrait de la belle Feliciane de Melroſſe ne faiſoit pas un des moindres ornemens de ce lieu, & la Ducheſſe d'York fut agreablement ſurpriſe, & ſçût bon gré à l'amitié de ſa charmante amie d'y avoir fait mettre le ſien. Feliciane avoit au bras un petit Portrait de cette aimable Princeſſe quand elle fut enlevée à Sterling, & par ce

moyen il lui avoit été facile d'en faire faire une copie, où l'habileté du Peintre avoit suppléé en la faisant beaucoup plus grande que cet original. Des Marbres de diverses couleur formoient les cadres de ces beaux Tableaux, & à l'un des bouts du Salon, dans une Niche fort ornée, on voyoit un Amour de Bronze doré qui tenoit une espece de Banderolle, sur laquelle ces vers étoient gravez.

Tout doit ici ceder à mon pouvoir extrême,
Les Sceptres, la Houlette, & la Déesse même
N'a pu se garentir de mes traits enflamez.
Je ranime les cœurs, les plus inanimez.

Des Jardins qui n'étoient pas fort vastes, mais fort ornez de Jets d'eaux & de Statuës rares, environnoient ce petit Palais, un Bois délicieux qui occupoit autre fois toute cette Isle, faisoit un des plus agréable ornement des dehors de cette belle Maison; on en avoit ab-

batu ce qui étoit néceſſaire pour trouver aſſez de terrain pour élever ce Bâtiment à ſa place, & dans ce qui en étoit reſté on avoit taillé de belles routes qui ſe terminoient toutes par le Lac. On voyoit deſſus un grand nombre de petites Barques peintes & dorées, deſtinées à conduire dans un Parc, d'une étenduë & d'une beauté extraordinaire qui étoit au delà de ces eaux.

La Ducheſſe d'York étoit charmée de tout ce qu'elle remarquoit dans cette aimable ſolitude. Et comme la nuit approchoit, les deux Princeſſes n'ayant pas voulu s'embarquer ſur le Lac, elles revinrent dans les Jardins où elles trouverent le Duc d'York & le Prince Ireton, qui ayant appris en revenant de la Chaſſe, qu'elles étoient allées dans ce beau Déſert, les étoient venus joindre avec un empreſſement & une impatience qui tenoit beaucoup plus des ſentimens

d'Amans que de ceux d'Epoux. Ces deux belles Princeſſes les reçurent avec une joye ſenſible, & la Ducheſſe d'York, charmée de cette aimable ſolitude, propoſa à Feliciane d'y paſſer enſemble quelques jours qui leur reſtoient encore juſqu'à ſon départ d'Irlande, à quoi elle conſentit avec plaiſir.

Les deux Princes y reſterent avec elles, ils ſouperent magnifiquement dans le Salon de l'amour paiſible, dont le Duc d'York admira à ſon tour les beautez, à la clarté d'un grand nombre de Luſtres & de Girandolles qui formoient une brillante illumination, & après le repas la ſoirée étant parfaitement belle ils paſſerent une partie de la nuit à ſe promener dans les Jardins, leur converſation fut tendre & touchante, l'amour regnoit également dans leurs cœurs, & ſes mouvemens y paroiſſoient differens ſuivant la diverſité de leur fortune. Il étoit heu-

reux & paisible dans l'ame d'Ireton & de la belle Feliciane. Agité de mille inquietudes, traversé par l'ambition, dans les cœurs du Duc & de la Duchesse d'York; mais son pouvoir ne s'y faisoit pas sentir avec moins de violence que dans le triomphe doux & tranquille qu'il remportoit sur la charmante Feliciane & sur son heureux Epoux. Que le Prince Ireton doit être satisfait des douceurs de sa destinée, disoit le Duc d'York à la belle Princesse de Huntley, il peut voir sans cesse ce qu'il aime. Pourquoi ne m'est-il pas permis de passer ma vie à vos piés dans cette agréable solitude? La gloire va m'arracher à un bonheur si doux; mais la gloire & la victoire, quand même elle me feroit certaine, ne pourroit suspendre un seul moment les soins de mon amour. Le désir de vous faire porter une Couronne & de me rendre plus digne de vous, sont les seuls projets qui peu-

vent me forcer à m'éloigner de ce que j'adore. Votre gloire m'eſt trop chere, Seigneur, répondit l'aimable Ducheſſe d'York, pour m'oppoſer jamais à ce qu'elle vous fera entreprendre, hâtez-vous de combattre & de triompher de vos Ennemis, tandis que par mille vœux mon amour preſſera ſans ceſſe la Victoire de ne vous point abandonner.

La nuit étoit déja fort avancée, quand ces tendres Amans rentrérent dans le petit Palais d'Ireton. Ce Prince & l'aimable Feliciane conduiſirent le Duc & la Ducheſſe d'York dans le plus bel Appartement, & ſe retirerent dans le leur, pour aller joüir des douceurs du ſommeil.

Le lendemain les deux Princes retournerent au Palais d'Ireton, pour hâter tout ce qui étoit néceſſaire pour le départ du Duc d'York qui craignoit, avec raiſon, de laiſſer refroidir le zéle que les Peuples

de la Province de Cornuaille paroiſſoient avoir pour lui. Les deux Princeſſes demeurerent dans leur aimable ſolitude, & ne revinrent que le jour qui fut choiſi pour le départ du Duc d'York. Sa charmante Epouſe s'embarqua avec lui, pour ne s'en ſéparer que le plus tard qu'il lui ſeroit poſſible : Ses larmes & celles de la belle Feliciane célébrerent cette triſte ſéparation, & le Duc d'York marqua au Prince Ireton ſa véritable reconnoiſſance, après quoi le vent étant favorable, il fit voile avec les vaiſſeaux que le Roi d'Ecoſſe lui avoit donnez pour ſe rendre dans la Province de Cornuaille.

Le Prince Ireton & ſa charmante Epouſe ne ſongerent plus alors qu'à executer le deſſein qu'ils avoient formé de préférer au pouvoir ſouverain, l'amour, le repos, & la ſolitude. Ireton fit aſſembler les principaux de ſes Etats, il démit

de ſon pouvoir en leur préſence, & ils en ſentirent une douleur ſi vive, qu'elle marquoit parfaitement combien ce jeune Prince étoit digne de leur commander ; auſſi refuſerent-ils conſtamment de ſe choiſir un nouveau Souverain, & ils réſolurent de gouverner leur petit Etat comme une République, juſqu'à ce que le Ciel favorable leur eût donné un Maître du ſang d'Ireton. Ils ne tarderent pas à avoir cette ſatisfaction, puiſqu'un an après la retraite de ce Prince, la belle Feliciane de Melroſſe eut un Fils qui fut déclaré Souverain le jour même de ſa Naiſſance ; & l'heureux Ireton & ſa charmante Epouſe toûjours fideles à leur amour, occuppez de l'aimable ſoin de chercher ſans ceſſe à ſe plaire, paſſerent des jours tranquilles & fortunez dans leur agréable ſolitude.

Cependant le Duc d'York arriva dans la Province de Cornuaille, le

nombre d'hommes propres à porter les armes qu'il avoit amenés d'Irlande n'étoit pas à la vérité considerable ; mais trois mille Habitans de cette Province le joignirent, dès qu'il fut descendu de ses Vaisseaux. Ce fut-là qu'il se vit obligé de se séparer de sa charmante Epouse, & que leur extrême douleur sembla présager les tristes succez de cette entreprise.

Les Troupes du faux Duc d'York étoient mal armées, & encore plus mal pourvûës de toutes les choses nécessaires à la guerre ; mais surmontant toutes ces difficultez par son courage, & voulant signaler par quelque grande action son retour en Angleterre, il marcha vers Excester & l'investit. Le jour même qu'il arriva devant cette Place, il la fit sommer de se rendre, au nom de Richard IV. Roi d'Angleterre, Titre que le jeune Perkin avoit déjà pris dans son Manifeste, quand le Roi

d'Ecoſſe avoit armé en ſa faveur.

Les Habitans d'Exceſter infideles à Henri, refuſerent de ſe rendre, lui envoyerent demander du ſecours & prirent courageuſement les armes, enſorte que le faux Duc d'York irrité de leur réſiſtance & perſuadé qu'il auroit bientôt à ſoûtenir toutes les Forces d'Angleterre, quoiqu'il n'eût ni Artillerie ni machines propres pour ſon deſſein, preſſa le Siege avec une ardeur incroyable, & réſolut enfin de prendre cette Place d'aſſaut; il y fit paroître un courage extraordinaire, il mit lui-même le feu à l'une des Portes de la Ville, cette Porte fut brûlée; mais tous ces grands efforts furent inutiles, les Habitans d'Exceſter ayant eu la précaution de creuſer un foſſé fort profond en cet endroit & d'élever un Rampart qui arrêta ce jeune Guerrier au milieu de ſa victoire, il perdit deux cent hommes à cette attaque; mais la perte des

Assiegez fut beaucoup plus considerable.

Cependant peu de jours après le Duc d'York ayant appris que Henri marchoit lui-même à la tête de ses Troupes accompagné de toute la Noblesse d'Angleterre pour venir secourir Excester, il fut contraint d'en lever le Siége, & il se retira à Tauron poste fort avantageux, avec sept mille hommes qui composoient alors toute son Armée.

Henri arriva à la vûë d'Excester, ses Troupes surpassoient deux fois en nombre celles du faux Duc d'York, & l'on y voyoit briller toute la belle jeunesse d'Angleterre; il campa fort près du lieu où s'étoit retiré le jeune Perkin, qui malgré l'inégalité du nombre & tous les autres avantages des Troupes de Henri sur les siennes, résolut de faire un dernier effort, & de mourir du moins glorieusement les Armes à la

main en disputant une Couronne, & ses Troupes qui n'esperoient rien de la clemence de Henri après une rebellion si éclante, ne mettant leur espoir qu'en la mort ou la victoire, lui promirent de combattre avec toute l'audace que peut inspirer le désespoir.

Le jeune Perkin qui n'étoit point étonné par la vûë d'une mort prochaine, le fut cependant dans cet instant, par la réflexion de l'état funeste où il alloit laisser la malheureuse Princesse de Huntley : Helas, disoit-il en lui-même, quel prix de ses bontez & de sa tendresse! A quels affreux malheurs, ma passion ne l'a-t-elle pas conduite ? Je mérite la mort pour expier le crime de l'avoir trompée, j'y cours à cette mort nécessaire ; mais du moins je la trouverai glorieuse en disputant un Trône que la posterité même pourra croire que je devois posseder. Mais vous, ma Princesse, vous allez de-

meurer entre les mains de mes cruels ennemis qui peut-être se vangeront sur vous de toutes les rigueurs que ma mort les empêchera d'exercer sur moi-même. Ha! je pardonnerois tous mes malheurs à la fortune inéxorable, si elle en avoit excepté celui de ne pouvoir vous secourir.

Ces pensées douloureuses porterent dans le cœur du jeune Perkin un désespoir dont il fut pénétré. Il écrivit à la belle Princesse de Huntley tout ce que sa passion lui pût dicter de plus tendre, & après s'être acquitté de ce devoir, que lui demandoit son amour, il fit un grand effort sur lui-même pour cacher à son Armée la vive douleur dont il étoit accablé, il la rangea en Bataille; mais Henri à qui la victoire ne pouvoit paroître incertaine en cette occasion, ne voulut point combattre cette journée-là qui étoit déja avancée, ainsi la nuit vint avant que les deux Armées en fussent ve-

nuës aux mains, & le malheureux Perkin qui se plaignoit en lui-même de ce retardement qui prolongeoit ses douleurs, ayant reçu alors un Courier que lui envoyoit sa charmante Epouse, il ouvrit promptement la Lettre qu'il lui présenta, & il y trouva ces paroles :

## AU DUC D'YORK.

*JE me flatte, Seigneur, que la Victoire même ne vous seroit pas plus chere, que le soin de me conserver pour vous ; je sçai que Henri a des intrigues secrettes dans cette Province, & qu'il prétend m'en faire enlever, la mort même la plus cruelle me paroît moins redoutable, que le malheur de tomber en son pouvoir, hâtez-vous donc de venir me secourir vous-même, si vous trouvez du moins que tout ce que j'ai fait pour vous mérite que vous préferiez ma sûreté à tous les autres interêts qui vous animent.*

Quel désordre ne produisit pas cette Lettre dans l'ame du faux Duc d'York ? Il sçavoit que la Princesse n'avoit personne auprès d'elle capable de la défendre des entreprises de Henri ; comment résister à cet ordre si pressant, auquel son amour, & son devoir même, le forçoient également d'obéïr ? Il avoit appris du Courier de la Duchesse d'York, qu'elle s'étoit assurée d'un Vaisseau pour repasser en Irlande, & il jugea bien que dès qu'il l'auroit conduite au lieu où elle devoit s'embarquer, il pourroit retourner à son Armée, ce projet pouvoit s'éxecuter en trois jours ; il étoit campé dans un poste si avantageux que Henri ne pouvoit entreprendre de le forcer, quoi que ses Troupes fussent fort nombreuses ; enfin l'amour le détermina aussi bien que l'espoir d'assurer du moins à la Princesse une retraîte tranquille, en la sauvant du pouvoir des ses ennemis.

Le

Le Duc d'York ayant ainſi pris ſon parti, il fit appeller le fidele Water à qui il montra la Lettre de la Princeſſe & il lui apprit ſon deſſein que Water approuva, parce qu'il ne crût point impoſſible de cacher trois jours l'abſence de ce Prince à ſon Armée, ſous quelque prétexte qu'il trouveroit facilement. Le triſte Perkin fit donc aſſembler promptement les Chefs, & leur apprit la néceſſité indiſpenſable où il étoit de s'éloigner d'eux pour quelques jours; ils lui promirent de cacher ſon départ à toute l'Armée : Et moi, leur dit-il avec une noble hardieſſe, je me hâterai de venir triompher ou mourir avec vous.

Le faux Duc d'York partit cette même nuit, ſuivi ſeulement de ſoixante Chevaux pour ne pas faire remarquer ſon départ, par une eſcorte plus conſiderable, & il ſe hâta de marcher avec tout l'empreſſement que l'on peut ſentir quand il

s'agit de secourir ce que l'on aime.

Mais à peine le jour commençoit-il à paroître que Henri ayant été averti du départ de Perkin par des Espions qu'il avoit dans son Armée, il en fit aussitôt répandre le bruit dans le Camp du Duc d'York, dont les Troupes, allarmées de son absence, demanderent à le voir avec beaucoup d'empressement, & ce Prince ne se montrant point pour les rassurer, dans une conjoncture si pressante, le fidele Water & tous leurs Chefs essayerent en vain de les appaiser; la frayeur s'empara de leur esprits, le départ du Duc d'York & les rigueurs qu'ils avoient méritez de la justice du Roi d'Angleterre, se présenterent aussi tout à coup à leurs yeux, en sorte qu'ils ne songerent plus qu'à chercher les moyens de s'assurer de sa clemence, ils se saisirent pour cet effet eux-mêmes de leurs Chefs, & envoyerent quelques-uns d'entr'eux au Roi

d'Angleterre, à qui ils se rendirent sans condition, & dont ils n'eurent pas lieu de se repentir, puisque ce grand Prince se contentant de la punition de quelques-uns des Chefs, pardonna généreusement à tout le reste, & par cette marque de sa clémence, fit enfin rentrer sincerement dans leur devoir, les Habitans de cette Province rebelle.

Cette victoire obtenuë sans avoir répandu le sang de ses Sujets, donna une extrême joye au Roi d'Angleterre; mais le faux Duc d'York lui étant échappé, cette circonstance qui pouvoit encore renouveller la Guerre rendoit sa joye imparfaite, il lui fut cependant bien aisé d'apprendre le dessein de la marche du malheureux Perkin; quelques-uns des Chefs qui étoient ses prisonniers, intimidez par la crainte de la mort & flattez de l'espoir d'obtenir leur grace, l'instruisirent de tout ce qu'il vouloit sçavoir. Il avoit déja pris

ſes meſures pour s'aſſurer de la Princeſſe de Huntley, & dès qu'il ſçût le chemin que Perkin avoit pris il le fit ſuivre par 500. Chevaux avec une extrême diligence.

Cependant le faux Duc d'York, occuppé de ſon amour, ne ſongeoit alors qu'à ſecourir promptement ſa Princeſſe; il étoit près de la Ville de Beaulieu, quand le fidele Water le le joignit, il s'étoit ſauvé du Camp dès qu'il avoit vû la ſédition des Troupes hors d'état de pouvoir être appaiſée, & avoit évité par ce moyen d'être priſonnier de Henri; il apprit au malheureux Perkin la perte de toute ſon Armée; mais cette funeſte nouvelle, quelque douloureuſe qu'elle lui parût fut preſque effacée de ſon ſouvenir par un malheur plus conſiderable & plus ſenſible. Un des Domeſtiques de la Princeſſe ſon Epouſe qui croyoit le joindre à ſon Armée, arriva auprès de lui peu de momens après Water, &

lui dit que la nuit precedente la Princeſſe avoit été enlevée, & qu'elle étoit au pouvoir de Henri.

Ç'en eſt trop fortune impitoyable s'écria le déſeſperé Perkin, il y auroit de la foibleſſe à vouloir ſurvivre à des malheurs ſi ſenſibles & ſi conſtants, & tirant alors ſon épée, il voulut s'en frapper; mais le zelé Water & quelques-uns de ceux qui étoient les plus près de ſa perſonne le déſarmerent malgré lui. Ah! Seigneur, lui dit Water, épargnez les douleurs de la Princeſſe, voulez-vous ajoûter aux malheurs dont elle eſt accablée le plus grand de tous ceux qu'elle peut encore redouter; vivez pour la ſecourir & la ſauver des mains de vos cruels ennemis, ce ſont-là les marques qu'elle doit attendre de votre amour. Hé! pourquoi, Seigneur, voulez-vous faire encore plus pour Henri, que la fortune n'a fait contre vous? elle vous a conſervé la vie, pour vous faire

vaincre & triompher à votre tour ! Le Ciel qui veut vous conserver, pourſuivit Water (en remarquant qu'ils étoient aux portes de Beaulieu) vous offre ici un azile inviolable ; c'eſt à vous d'en profiter promptement pour ne pas l'irriter en refuſant le ſecours qu'il vous préſente.

Les conſeils du fidele Water & les prieres de ceux qui avoient accompagné le faux Duc d'York, mais ſur tout le déſir de ſecourir encore ſa Princeſſe, le firent réſoudre de ſe retirer dans le ſeul azile qui ſe préſentoit alors pour lui, ne doutant pas qu'il ne fut pourſuivi par les Troupes du Roi d'Angleterre ; il entra donc dans Beaulieu accablé de ſes douleurs.

Ces aziles étoient alors inviolables en Angleterre, de quelque crime que l'on fut accuſé & même convaincu, l'on y étoit en ſureté. Le Roi lui-même n'auroit oſé les forcer ſans ſe broüiller avec la Cour de

Rome, & s'attirer la colere du Pape qui soutenoit les Privileges attachez par ses Prédécesseurs à ces sortes d'aziles.

Cependant la malheureuse Princesse de Huntley ayant été amenée devant Henri, son courage & sa beauté donnerent de l'admiration à toute la Cour d'Angleterre, son abattement & sa douleur sembloient avoir encore ajoûté à ses charmes, & Henri lui-même, dont la sagesse étoit si connuë & si éprouvée, ne pût défendre son cœur contre un objet si touchant & si aimable & qui portoit à la fois dans son ame les traits de l'amour & ceux de la pitié; mais ce grand Roi, accoûtumé à vaincre ses passions les plus vives & les plus tendres, faisant un effort pour se rendre maître de lui-même dans une occasion si dangereuse pour son cœur, il ne songea qu'à éviter une vûë trop charmante & trop fatale; il envoya pour cet effet

promptement cette Princeſſe près de la Reine d'Angleterre, qui étoit alors, à Weſtminſter, il ordonna qu'on lui rendit tous les honneurs qui étoient dûs à une Princeſſe du Sang Royal d'Ecoſſe, & il lui aſſigna des penſions conſiderables ſur ſon épargne, dont elle joüit toute ſa vie, & même après la mort de Henri.

La juſte douleur de cette charmante Princeſſe ne pouvoit être adoucie; des preuves qu'elle commençoit à ne trouver que trop claires, lui faiſoient bien juger que le Duc d'York, n'étoient qu'un Impoſteur; élevé par ſon ambition, & ſoûtenu par la haine que la Ducheſſe Doüairiere de Bourgogne conſervoit toûjours pour Henri; mais il étoit aimable, elle l'adoroit, & ſon cœur prévenu d'une vive paſſion ne lui faiſoit pas paroître le jeune Perkin moins digne d'être aimé dans une naiſſance commune, qu'animé du Sang

Sang Royal de la Maiſon d'York. Rien ne pouvoit égaler ſa douleur, réduite encore après tant de malheurs, à craindre pour une vie qui lui étoit ſi chere.

Elle étoit dans ces mortelles inquietudes, quand le Duc de Buckingham vint demander à lui parler de la part du Roi d'Angleterre. L'azile où Perkin s'étoit retiré avoit donné à Henri d'extrêmes inquietudes, il craignoit qu'il ne lui échapât, & il ne ſouhaittoit rien tant que d'être maître de ſa perſonne; il ne vouloit cependant point hazarder, en forçant l'azile que la fortune avoit donné à Perkin, de ſe broüiller avec le Pape, de la bienveillance duquel il avoit beſoin pour d'autres affaires preſſantes qui regardoient la Paix & la tranquilité de ſon Royaume, il réſolut donc d'accorder la vie au faux Duc d'York, à condition qu'il ſe remettroit entre ſes mains. Mais comme il étoit fort in-

certain que ce jeune homme voulut ou osât se fier à sa parole, il chercha les moyens les plus sûrs pour le persuader de sortir de son azile.

Le Duc de Buckingham, chargé de cette négociation, fit valoir à la Princesse de Huntley la clémence de Henri, & il lui fit entendre que quoique les asiles fussent inviolables, il n'étoit pas impossible au Roi d'Angleterre de trouver des expédiens pour faire remettre son ennemi entre ses mains.

La triste Princesse de Huntley qui auroit donné mille fois sa vie pour assurer celle du malheureux Perkin, répondit au Duc de Buckingham avec sa douceur naturelle, & s'offrit de faire tout ce que l'on jugeroit nécessaire pour sauver la vie de son Epoux, sur quoi ce Duc la pria de lui écrire, afin qu'il prît plus facilement de la confiance en ses paroles, & il se chargea de la lettre de cette Princesse.

Après que le Duc de Buckingham eut rendu compte au Roi d'Angleterre du succez de sa négociation, il se rendit à Beaulieu où il entretint Perkin conformément aux intentions du Roi son Maître ; mais il lui parût si peu disposé à se remettre entre les mains de Henri, & avoir si peu d'attachement pour la vie, qu'il jugea bien que l'amour seul pourroit le résoudre de se rendre. Il lui donna donc la Lettre de la Princesse de Huntley, elle étoit tendre & pressante, & le Duc s'apperçût aisément des differens mouvemens qu'elle produisoit dans l'ame du faux Duc d'York, par les changemens de son visage. Allons, Seigneur, lui dit le jeune Perkin en soupirant, quelques momens après avoir lû cette Lettre, l'amour m'ordonne de vivre encore, je ne sçaurois lui désobeïr.

Le Duc de Buckingham satisfait d'avoir enfin résolu Perkin à se remettre au pouvoir de Henri, lui

promit de la part de ce Prince que l'on n'attenteroit point à sa vie, & ce même jour il fut conduit dans la Tour de Londres : Il lui fut cependant permis d'écrire à la Princesse son Epouse ; mais il ne pût obtenir de Henri le doux plaisir de la voir. Elle partagea la douleur de ce refus, & quelque satisfaction qu'elle put sentir d'être sûre de sa vie, l'état de leur fortune étoit si triste & si douloureux, que malgré tout son courage elle en parût alors accablée.

Cette Princesse fit demander plusieurs fois, comme une grace, au Roi d'Angleterre d'être enfermée dans la Tour de Londres avec son malheureux Epoux ; mais ce Prince jaloux au fond de son cœur d'un attachement si tendre qui lui faisoit préferer une affreuse prison à la liberté dont elle joüissoit auprès de la Reine d'Angleterre, & se déguisant à lui-même sa passion sous le nom de

raiſons d'Etat, il refuſa conſtamment à cette aimable Princeſſe la triſte grace qu'elle lui avoit fait demander.

Ce fut alors que Henri fit publier un eſpece de Manifeſte qui contenoit toutes les preuves qui pouvoient perſuader le Public que Perkin n'étoit point le véritable Duc d'York ; mais pour ne pas flétrir la réputation de la Ducheſſe Doüairiere de Bourgogne, quoi que ſon irréconciliable ennemie, il ne la fit point nommer dans ſes Ecrits, comme s'il eût toûjours ignoré toute la part qu'elle avoit euë à cette entrepriſe.

Cette generoſité du Roi d'Angleterre toucha la Ducheſſe ; mais elle ne pût apprendre les malheurs de Perkin, qui renverſoient tous les projets que ſa haine avoit formé pour ſa vengeance, ſans une véritable douleur.

Le Roi d'Ecoſſe ſenſiblement affligé des malheurs de la Princeſſe

de Huntley, & même de ceux de ſon Epoux, envoya un Ambaſſadeur au Roi d'Angleterre pour le remercier d'avoir ſéparé ſes interêts de ceux du prétendu Duc d'York, & de l'avoir traité en Princeſſe du Sang Royal d'Ecoſſe, & cette Ambaſſadeur chargé de lui propoſer de retourner dans ſa Patrie, lui fit connoître avec quel empreſſement le Roi d'Ecoſſe y déſiroit ſon retour; mais fidele à ſes ſermens & à ſa douleur, elle lui répondit que la deſtinée de ſon Epoux acheveroit de décider de la ſienne, & que la mort étoit le ſeul azile où elle ſouhaittoit d'avoir recours.

La belle Feliciane de Melroſſe & le Prince Ireton vivement touchez de ſes douleurs, envoyerent auſſi lui propoſer de revenir dans leur aimable ſolitude, attendre qu'une deſtinée plus heureuſe eut relevé les eſpérances du Duc d'York. Elle fut ſenſible aux ſoins de leur amitié elle

les reçut avec reconnoissance ; mais elle refusa toûjours de s'éloigner d'un Païs, où tout cruel qu'il lui étoit par sa mauvaise fortune, elle avoit du moins la triste satisfaction d'être plus près du seul objet qui pouvoit regner dans son cœur.

Cependant Henri toûjours occupé de la vive passion que cette Princesse lui avoit inspirée, ne pût, malgré toute sa sagesse s'empêcher de lui laisser connoître, par quelques-unes de ses actions, les tendres sentimens qu'elle avoit portez dans son ame. Mais cette triste Princesse regarda cet amour comme une nouvelle infortune, & les graces qu'elle avoit reçûës du Roi d'Angleterre, comme des marques de sa generosité, lui devinrent insuportables, dès qu'elle pût penser qu'elle les devoit à sa tendresse, & pour éviter du moins la vûë de Henri, elle se retira pour quelque tems dans une maison de campagne,

peu éloignée de Londres.

Un jour qu'elle étoit abîmée dans sa douleur, elle vit tout d'un coup ouvrir la porter de son Cabinet, Water y entra avec un autre homme, qui malgré un habit très-simple, parût avoir quelque de noble dans toute sa personne. Mais quel fut son étonnement, quand Water approchant des flambeaux qui étoient assez éloignez, elle reconnut le Duc d'York. Il faut avoir senti une joye aussi vive & aussi peu attendue, & aimer aussi tendrement que la Princesse de Huntley, pour pouvoir comprendre ce que la vûë du jeune Perkin lui inspira, il se jetta à ses pieds, & oubliant dans ce moment toutes leurs infortunes, leur joye & leur amour leur permit à peine de se souvenir encore combien ils étoient malheureux. Les larmes & les transports les plus tendres exprimerent seuls leurs sentimens avec une éloquence plus touchante mille

fois que les expreſſions les plus vives ; mais cette même paſſion qui ſembloit avoir diſſipé toute leur crainte, la fit bientôt renaître dans le cœur de la Princeſſe de Huntley. Pourquoi, Seigneur, dit-elle au jeune Perkin, ne profitez vous pas de ces momens où vous pouvez diſpoſer de vous-même, pour aller aſſurer votre liberté, eſſayez de repaſſer en Irlande, hâtez-vous de fuïr d'un lieu où regne votre ennemi, & où tout ſemble menacer votre vie ? Hélas combien ma tendreſſe vous a déja fait perdre de précieux inſtans ! Hâtez-vous, Seigneur, de ſuivre le conſeil de la Princeſſe, répondit le fidel Water, qui venoit de rentrer dans le Cabinet ; vous êtes heureuſement ſorti de la Tour de Londres ; mais vous n'avez encore rien fait, ſi vous ne vous preſſez de partir. Je mépriſe les périls les plus affreux, reprit le jeune Perkin, en baiſant tendrement les belles mains de la

Princeſſe : He ! ſeroit-ce trop que de payer de ma vie, le plaiſir d'avoir revû quelques momens la Ducheſſe d'York. Allez, Seigneur, lui dit cette Princeſſe en l'embraſſant & en verſant un torrent de larmes, allez fuyez ſi vous m'aimez, conſervez des jours qui me ſont ſi chers, je vous rejoindrai bientôt, & en quelque lieu que vous puiſſiez être, mon amour me fera même trouver des charmes à aller partager vos infortunes juſqu'au bout de l'Univers.

Le zelé Water emmena le faux Duc d'York malgré lui, & ils ſe hâterent de gagner le bord de la Mer. Mais comme la fuite de Perkin n'avoit point été préméditée, & que la fortune s'étoit laſſée de le favoriſer, le Vaiſſeau ſur lequel il auroit pû s'embarquer, avoit mis à la voile quelques heures avant ſon arrivée. Cependant quoiqu'il fut aiſé à Perkin de juger que le tems qu'il

avoit employé en sortant de Londres pour aller trouver la Princesse de Huntley, lui avoit fait manquer une occasion si favorable de se soustraire au pouvoir de Henri, sa passion toûjours également forte ne lui permit pas de regreter un tems qu'il avoit donné à son amour, quoiqu'il pût lui coûter encore un fois la liberté, & peut-être même la vie.

Cependant Henri fut averti que Perkin s'étoit sauvé de sa prison par un Rempart si escarpé, que l'on avoit négligé de le garder, parce que l'on en avoit toûjours crû le chemin impraticable : Mais que ne fait point entreprendre le courage, & le pressant désir de la liberté. Perkin avoit trouvé moyen de faire tenir secrettement une Lettre au fidele Water, un des Gardes sensible à ses malheurs, & persuadé par une Bague d'un prix considerable, que le faux Duc d'York lui donna, porta cette Lettre à Water, qui toûjours fidele

à l'amitié qu'il avoit promise à Perkin, se rendit au commencement de la nuit au pied de ce Rampart pour lui en faciliter la descente, & se sauver ensuite ou périr avec lui.

Henri envoya promptement des ordres à tous les Ports de Mer pour empêcher le faux Duc d'York de pouvoir sortir du Royaume, & il le fit chercher avec tant de diligence & de soin, qu'il fut reconnu par un Anglois qui étoit venu avec lui d'Irlande, & qui étoit alors dans les Troupes de Henri.

Perkin s'étoit retiré dans une petite maison solitaire assez près de Strine pour attendre que quelque évenement heureux lui permit de repasser en Irlande, & il se promenoit aux environs de cette maison, quand cet Anglois le nomma au Chef de la Troupe qui le cherchoit; ils fondirent sur lui de maniere qu'à peine eût-il le tems de tirer son épée, il se défendit cependant en

homme qui mépriſoit également la vie & le nombre de ſes ennemis, & il en bleſſa quelques-uns, parmi leſquels étoit leur Chef.

Leur premiere ardeur ſe refroidit par la valeur du jeune Perkin, & en combattant toûjours il trouva moyen de ſe jetter dans la Porte du Monaſtere de Strine, qui n'étoit pas fort éloignée du lieu où il avoit été attaqué; dès qu'il y fut entré, la troupe qui le pourſuivoit n'oſa plus uſer de violence. Strine étoit un de ces aziles alors ſi reſpectez, dont Perkin avoit déja éprouvé le pouvoir.

La Princeſſe de Huntley qui avoit appris par Water, que ſon malheureux Epoux lui avoit envoyé ſecrettement, qu'il n'avoit pû ſortir d'Angleterre, étoit dans une inquietude continuelle; mais elle s'abandonna à ſon déſeſpoir quand elle ſçût que Henri n'ignoroit plus le lieu de ſa retraite, les privileges attachez aux

aziles ne pouvoient même la rassurer, parce qu'il y avoit beaucoup d'apparence que le Roi d'Angleterre irrité contre Perkin, & craignant qu'il ne pût lui échapper encore, ne le fit enfin périr.

Cependant le Prieur du Monastere de Strine qui avoit du courage & de la vertu, refusoit constamment de remettre le prétendu Duc d'York au pouvoir du Roi, s'il ne promettoit de lui donner la vie; & la Princesse de Huntley ne consultant plus que sa juste douleur, fut se jetter aux pieds de ce Prince; ses larmes sa beauté, son désespoir, attendrirent le cœur de Henri en faveur de son Rival même, rien ne pouvoit résister à un objet si touchant.

Le Roi pressé par son amour & par des raisons d'Etat, jugeant bien que rien n'étoit si important pour lui que de pouvoir disposer encore de la personne du faux

Duc d'York, accorda enfin sa vie à cette Princesse, il fut donc remis dans la Tour de Londres & gardé avec plus de soin & d'exactitude qu'il ne l'avoit encore été. Et l'infortuné Water qui fut convaincu d'avoir servi Perkin dans sa fuite, paya de son sang la fidelité qu'il lui avoit toûjours conservé.

Le péril où la vie du faux Duc d'York s'étoit trouvé exposé, avoit retiré de sa solitude l'aimable Princesse de Huntley, elle ne pût même se dispenser de demeurer quelque tems à la Cour, la Reine d'Angleterre l'en ayant prié; & comme cette Princesse avoit paru s'interesser généreusement à ses douleurs, & qu'elle s'étoit même employée auprès du Roi pour obtenir la vie du faux Duc d'York, elle crut devoir cette déference à ses volontez.

Cependant Henri, dont la sagesse tant admirée avoit peine à se démentir, cachoit sa passion avec un soin

qui coutoit infiniment à ſon cœur ; il ſe contraignoit ſans ceſſe ; mais enfin ce cruel ſilence augmentant ſes peines, un jour que la Reine s'étoit retirée dans ſon Cabinet pour écrire quelques Lettres & que la Princeſſe de Huntley, dont la profonde triſteſſe ſembloit augmenter la beauté, étoit demeurée avec toutes les Dames dans la Chambre de la Reine ; Henri qui n'avoit pû être ſi bien le maître de ſes regards, qu'ils ne lui euſſent fait ſentir combien la Princeſſe de Huntley étoit belle ce jour-là, ſe déterminant tout à coup par la force de ſa paſſion : Madame, lui dit-il gracieuſement, j'ai à vous inſtruire de pluſieurs choſes qui regardent les interêts de votre Epoux, & toute la Cour ayant entendu ce que le Roi venoit de dire, la Princeſſe ne pût ſe diſpenſer de le ſuivre ſur une Terraſſe où il paſſa auſſitôt.

Le trouble de la Princeſſe de Huntley

Huntley pouvoit être facilement remarqué par le Roi ; mais il étoit lui-même si surpris de ce qu'il venoit de faire, qu'il garda le silence quelque tems. Seroient-ce de nouveaux malheurs pour le Duc d'York, Seigneur, lui dit-elle en tremblant, que votre Majesté veut m'annoncer encore ? Non, Madame, lui répondit le Roi, en la regardant tendrement, vos larmes ont assuré sa vie, & quelles que soient ses infortunes, je ne puis le croire malheureux, puisqu'il regne toûjours dans votre ame, & qu'au millieu de ses plus cruelles disgraces il me force de porter envie a sa felicité. Ma passion vous irrite, continua le Roi, voyant que la Princesse ne lui repondoit point, & que de vives couleurs qui parurent sur son visage, marquoient l'embarras que ce discours lui faisoit sentir ; mais j'ai combattu cette passion malheureuse, je n'ai rien oublié pour résister à vos charmes,

& cette sageſſe ſi vantée, redoutable aux autres Rois, & qui m'a fait regner avec tant de gloire, eſt diſparuë devant vos yeux.

Quel langage, Seigneur, lui répondit la Princeſſe avec une noble fierté! Se peut-il que je ſois réduite à l'entendre, & que ce ſoit le plus ſage de tous les Rois qui parle d'aimer à une Princeſſe infortunée, dont il tient le malheureux Epoux dans les fers? Il n'eſt point de raiſon contre ma tendreſſe que je ne me ſois repreſenté mille fois, reprit le Roi, je croyois même mon cœur impénétrable à l'amour, j'avois à peine daigné regarder toutes les beautez d'Angleterre; mais qui peut vous réſiſter? Votre préſence trop dangereuſe & trop aimable entraine le cœur & ſéduit la raiſon, & je ſens que vous ne vangez que trop bien votre Epoux des maux que la fortune m'a contraint de lui faire.

La Reine qui avoit achevée d'é-

crire entrant alors sur la Terrasse, interrompit cette conversation, & la Princesse de Huntley jugeant bien par les discours du Roi qu'ils ne contraindroit plus son amour avec autant de soin qu'il avoit accoûtumé, feignit dès ce même soir d'être malade, & quelques jours après elle retourna dans sa solitude.

Son départ affligea sensiblement le Roi ; mais il n'osa la retenir ; malgré elle à la Cour, & encore aller la voir à cette Maison de campagne où elle s'étoit retirée, parce que cette demarche auroit appris, ou du moins fait soupçonner son amour, & il résolut enfin de n'oublier rien pour vaincre une passion si contraire à sa gloire, à son repos & à cette haute réputation de sageſſe, qui lui avoit déja acquis le surnom de Salomon de l'Angleterre; il se flatta même que l'absence de la Princesse de Huntley lui seroit

de quelque secours pour triompher de sa tendresse.

Cependant le malheureux Perkin avoit trop d'amour, d'ambition, & de loisir dans sa prison, pour ne pas former de nouveaux projets, il remarqua qu'entre ceux qui avoient le soin de le garder, quatres Domestiques du Chevalier Digby Gouverneur de la Tour de Londres étoient les plus touchez de sa mauvaise fortune, il s'attacha à se les acquerir, leur propre curiosité lui en ouvrit le chemin, ils lui parurent souhaitter de sçavoir ses avantures; le récit qu'il leur en fit les charma, la beauté de Perkin, sa bonne mine, & son éloquence naturelle, tout parloit en sa faveur, il lui fut facile de persuader à ces quatre Gardes qu'il étoit véritablement le Duc d'York, quelques preuves que l'on eut publié contraires, ils les regarderent même comme suspectes, venant de la part de Hen-

ri, qui avoit tant d'interêts à faire paſſer le Duc d'York pour un Impoſteur.

Il étoit bien facile à Perkin de perſuader ſes Gardes; mais il trouvoit beaucoup de difficultez à pouvoir les faire agir, ſur-tout dans une auſſi grande entrepriſe qu'étoit celle de ſe ſauver; car Henri ne lui avoit fait laiſſer ni argent ni pierreries, prévoyant bien que l'un & l'autre donne trop de facilité à ſéduire les Gardes les plus fideles. Cependant l'eſprit de Perkin ſuppléa aux ſecours qui lui auroient été néceſſaires & qui lui manquoient abſolument, pour favoriſer ſa fuite.

Le Comte de Warwick étoit priſonnier comme lui dans la Tour de Londres, ce Prince y étoit même ſervi avec un profond reſpect; Perkin propoſa à ſes Gardes de traiter avec lui de ſa part; il accompagna cette propoſition de promeſ-

ſes exceſſives, & les aſſûra même qu'il avoit un puiſſant Parti en Angleterre, prêt à ſe déclarer pour lui, dès qu'il ſeroit en état d'y joindre des Forces étrangeres qu'il trouveroit en Irlande, où il avoit deſſein de ſe retirer.

Les Anglois ſont ſenſibles aux nouveautez & entreprenennt tout pour rendre leur fortune plus élevée, les Gardes de Perkin ne doutérent plus qu'il ne fut le Fils d'Edoüard IV. dès qu'ils virent qu'il vouloit ſauver avec lui un Prince de la Maiſon d'York, qui avoit même des droits à la Couronne d'Angleterre.

Blevet un de ces quatre Gardes que Perkin avoit perſuadé & qui étoit le plus capable de cette négociation, ſe chargea de parler au Comte de Warwick. Ce jeune Prince dont l'eſprit étoit naturellement très médiocre, & qu'une longue priſon & la crainte con-

tinuelle de la mort avoit affoibli, se laissant flatter & séduire par l'esperance de la liberté, ne douta d'aucunes des preuves que le faux Duc d'York donnoit de sa naissance, il le reconnut pour le Fils d'Edoüard IV. légitime Héritier du Royaume d'Angleterre, & se contenta de sa qualité de premier Prince du Sang.

Blevet satisfait d'avoir été employé à une négociation qui avoit si bien réüssi, en rendit compte à Perkin, qui charmé de trouver tant de facilité dans les commencemens d'une si dangereuse entrepriſe, ne douta presque plus du succez.

Le Comte de Warwick attaché à ses interêts, & lui cedant ses droits à la Couronne d'Angleterre, en le reconnoissant pour le véritable Duc d'York, pouvoit donner dans l'esprit des Peuples de ce Royaume une nouvelle force à son Parti; mais il n'y avoit nuls moyens de sauver

deux prisonniers tels que lui & le Comte de Warwick sans s'assurer auparavant de la personne du Chevalier Digby Gouverneur de la Tour de Londres. Perkin craignoit, avec raison, que cette proposition n'effraya ses Gardes, qui par la qualité qu'ils avoient de Domestiques, devoient naturellement avoir horreur de conspirer contre leur Maître, de qui vrai-semblablement la vie devoit courir beaucoup de risque en cette occasion.

Perkin pour les préparer à ce dessein, leur representa que dans les grandes entrepriſes, l'on n'avoit pas toûjours le choix des moyens pour y réüssir; mais il ne trouva pas dans les cœurs de ces Traitres toutes les oppositions qu'il avoit imaginé qu'ils feroient à ses projets; ils promirent plus au faux Duc d'York qu'il ne leur en avoit demandé, & ils prirent seulement quatre jours pour l'execution de leur entrepriſe;

elle

elle étoit bien concertée, & selon toutes les apparences elle eût même réüssi, si l'amour qui ne s'accorde guere avec la prudence, n'eût regné dans le cœur de Perkin avec autant d'ardeur que l'ambition, & si sa passion pour la Princesse de Huntley prenant à chaque instant de nouvelles forces, la douce esperance de la revoir, & l'aimable idée de pouvoir lui rendre sa liberté, & la placer peut-être un jour sur le Trône d'Angleterre, ne lui eussent fait sentir une joye si vive que son cœur ne pût la contenir, sans desirer passionnément de la faire partager à la Princesse qu'il adoroit.

Il étoit dangereux d'écrire un secret de cette importance, mais la raison même aida en cette occasion à séduire son cœur; l'Empire de l'Univers sans la Princesse de Huntley, n'auroit pu faire la félicité de sa vie, il vouloit la faire

passer avec lui en Irlande, où il avoit dessein de se retirer pour rassembler de nouvelles forces contre Henri, par les soins & l'amitié du généreux Ireton, & par celui de la Duchesse Doüairiere de Bourgogne, dont l'immortelle haine contre la Royale branche de Lancastre lui répondoit toûjours de son secours.

La Princesse de Huntley étoit peu observée, il étoit facile qu'elle pût sortir la nuit de cette Maison de campagne où elle s'étoit retirée, pour fuir avec son Epoux; mais il falloit l'avertir du jour destiné au départ; & des heureux commencemens de cette entreprise, il n'y avoit nulle apparence que cette Princesse eût osé prendre confiance à Blewet que Perkin lui vouloit envoyer, sans une Lettre du faux Duc d'York; elle eut toûjours traité les avis les plus fideles, comme des pieges de Henri pour la surprendre, & nuire à son malheureux Epoux.

Perkin écrivit donc à la Princeſſe tout ce que ſon amour lui dicta. Blevet trouva un prétexte pour s'abſenter un jour de la Tour de Londres ; il rendit cette fatale Lettre à la Princeſſe de Huntley, qui par un magnifique préſent lui marqua l'excez de ſa joye, & Blevet content de ſon voyage, ſe hâta de porter cette réponſe au faux Duc d'York.

L'amour le plus tendre & la joye la plus vive regnerent alors abſolument dans ſon cœur, & elle n'étoit troublée que par l'extrême impatience avec laquelle il attendoit le jour qu'il lui avoit choiſi lui-même pour executer les grands deſſeins qu'il avoit formez.

Ce jour fatal parut enfin ; mais comme Perkin avoit réſolu d'executer ſon entrepriſe à l'heure où l'on avoit accoûtumé de fermer les portes de la Tour de Londres, qui ſeroit beaucoup plus favorable

pour se saisir de la personne du Chevalier Digby & fuir la nuit suivante, il falloit attendre qu'elle fût commencée, & jamais jour ne lui parut d'une longueur plus insupportable. Mais quelle fut sa surprise quand le Chevalier Digby entrant dans sa chambre suivi d'un grand nombre d'hommes armez, fit enchaîner Blevet en sa présence & les trois autres complices de ses projets, & que lui ayant appris en peu de mots que ses desseins étoient découverts, il changea tous ses Gardes, le fit enfermer plus étroitement, & ne lui laissa que la seule liberté de faire les plus cruelles réflexions du monde! Cependant quoiqu'il eût besoin de tout son courage pour supporter ce nouveau revers de la fortune, & de quelques malheurs qu'elle l'eût accablé, ceux de la Princesse de Huntley lui firent encore sentir de plus vives inquietudes.

Le malheureux Perkin ne pouvoit comprendre par quels moyens Henri avoit découvert cette entrepriſe ; il apprit la mort de ſes quatre complices peu de jours après leur priſon, eux ſeuls avoient pû déclarer ſes deſſeins ; mais on les avoit traitez tous avec une rigueur égale, & il étoit vrai-ſemblable que l'on eût fait quelque grace à celui qui auroit déclaré un ſecret ſi important au Roi d'Angleterre ; il accuſa mille fois la foibleſſe du Comte de Warwick, & il ne douta pas que ce jeune Prince n'eût point eu la prudence de ſe taire, il n'avoit cependant aucune part à ce malheur. Une Fille que la Princeſſe de Huntley avoit amenée d'Ecoſſe & pour qui ſa confiance étoit parfaite, la trahit. Henri qui cherchoit ſans ceſſe à s'inſtruire des deſſeins de Perkin & de ceux de ſa charmante Epouſe ayant pris ſoin de gagner cette Fille, dont on eut

bien-tôt ſéduit le cœur, dès que l'on eût ébloui ſes yeux par des préſens magnifiques.

La Princeſſe de Huntley qui la deſtinoit ſeule à l'accompagner dans ſa fuite, dans l'excez de la joye que lui faiſoit ſentir l'eſpoir de la liberté & celui de revoir Perkin, ne l'avoit que trop bien inſtruite de toutes les circonſtances du nouveau deſſein de ſon Epoux, enſorte que cette Fille dévoüée à Henri, l'avertit de tout ce que le faux Duc d'York vouloit entreprendre.

Ce Prince ne traita pas le Comte de Warwick avec moins de rigueur que Perkin, & la Princeſſe de Huntley ne put apprendre le malheureux ſuccez de l'entrepriſe de cet Epoux ſi cher à ſa tendreſſe, ſans ſentir une douleur cruelle, qui en pénétrant ſon cœur agit ſur elle avec tant de puiſſance, qu'en peu de jours elle fut près de la mort, que ſon deſeſpoir lui faiſoit deſirer.

Cependant Henri, n'avoit accordé la vie au faux Duc d'York, que forcé par les Privileges inviolables des Azîles, & qui venoit d'éprouver encore ce que pouvoit l'esprit du jeune Perkin, sans même être aidé d'aucun des secours de la fortune, ne voulant pas perdre un moment à faire périr un ennemi, qui jusques dans ses fers lui étoit redoutable, il se hâta de le faire condamner, & le Comte de Warwick ayant avoüé toutes les circonstances de l'entrepriſe, telle que les Gardes de Perkin les avoient déclarées en expirant, la mort du faux Duc d'York fut bientôt réſoluë & auſſi promptement executée.

Perkin la reçut avec ce même courage que la fortune la plus cruelle n'avoit jamais eu la force d'étonner un moment. L'amour ſeul parut agiter les derniers inſtants de ſa vie; il demanda à voir la Princeſſe

de Huntley ; mais cette grace lui ayant été refusée, il lui écrivit quelques heures avant sa mort ; & pressé par son amour & par la juste douleur d'avoir rendu si malheureuse une Princesse qu'il adoroit, il lui avoüa qu'il n'étoit point le Duc d'York ; & comme on ne put lui cacher la mort de Perkin, son mal en augmenta, & l'on fut long-tems sans rien espérer pour sa vie.

Ce fut sur cette Lettre du malheureux Perkin, qu'Henri prit soin de lire, qu'il fit publier cet Ecrit dont tous les Historiens ont fait mention, par lequel il paroît que Perkin à sa mort, avoit déclaré lui-même qu'il n'étoit pas le véritable Duc d'York.

Cette Lettre de Perkin étoit si tendre & si touchante, que le Roi d'Angleterre ne l'eût point fait rendre à la Princesse de Huntley, s'il n'eût espéré que la douleur d'avoir été si cruellement trompée diminueroit celle que sa perte lui faisoit sen-

tir ; mais l'amour avoit peint ce jeune Imposteur avec des traits trop charmans dans son ame, pour que la connoissance parfaite de sa véritable naissance pût effacer de son cœur une passion qui fut la seule de sa vie.

La mort du Comte de Warwick suivit de près celle de Perkin, & toute l'Angleterre vit, avec une douleur extrême, les dernieres esperances de la Maison d'York ensevelies dans un même tombeau avec ce malheureux Prince.

Cependant le mal pressant de la Princesse de Huntley fit sentir à Henri de si vives inquiétudes, qu'il en connut mieux encore la violence de sa passion ; & le destin voulant faire durer les maux de cette malheureuse Princesse, la rappella malgré elle à la vie ; mais rien n'eut le pouvoir de diminuer ou de suspendre un moment sa douleur : elle fit demander à Henri de pouvoir se re-

tirer en Irlande ; mais ce Prince qui se flattoit encore que le tems adouciroit ses malheurs & qui ne pouvoit se résoudre à la voir s'éloigner de lui pour toujours, lui refusa la grace qu'elle avoit demandée.

Tandis que la fortune accabloit la triste Princesse de Huntley de ses maux les plus pressans, quelques Seigneurs de la Cour d'Ecosse qui voyageoient pendant la Treve sur les frontieres d'Angleterre, s'étant avancez jusqu'au Château de Norham, & l'ayant considéré quelque tems avec attention, par une curiosité naturelle à ceux qui voyagent, furent pris pour des Espions, & des Troupes Angloises qui étoient dans cette forte Place les chargèrent, sans considerer que cette action rompoit la Treve qui duroit encore entre les Rois d'Ecosse & d'Angleterre.

Le Roi d'Ecosse se plaignit à Henri d'une action si imprudente, &

Henri désavoüa la Garnison de Norham, & par ses ordres Richard Fox, à qui appartenoit cette Place, se hâta de se rendre auprès du Roi d'Ecosse. Dès qu'il fut arrivé à Edimbourg, il appaisa la colere de ce jeune Prince par de profondes soûmissions, & par l'offre de punir les coupables, à qui le Roi d'Ecosse pardonna avec sa générosité accoûtumée.

Un jour que ce jeune Prince s'entretenoit dans son Cabinet avec cet habile Ministre du Roi d'Angleterre, sur divers moyens d'assurer la Paix entre les deux Royaumes: la Princesse d'Angleterre lui dit, Richard Fox en devroit être pour jamais le lien; mais je n'aurois osé, Seigneur, vous parler encore d'un Hymen que vous avez témoigné qui ne vous plaisoit pas, si je ne jugeois, ajoûta-t-il en soûriant, par le Portrait que je vois dans le Cabinet de Votre Majesté que les char-

mes de la Princeſſe d'Angleterre, commencent à vous paroître dignes de quelque attention.

Le Roi d'Ecoſſe ſurpris du diſcours de Fox, regarda promptement le Portrait qu'il lui avoit montré, c'étoit celui de Feliciane de Melroſſe : Celle pour qui fut fait ce charmant Portrait, dit-il en ſoûpirant, a fait le malheur de ma vie, dont ſeule elle pouvoit faire la félicité; c'eſt celui de la belle Feliciane, pour qui ma paſſion a été trop connuë pour n'avoir pas été juſqu'à vous.

Le zélé Miniſtre de Henri voulant profiter d'une conjoncture ſi favorable aux deſſeins ſecrets du Roi d'Angleterre : puiſque cette beauté ſeule a pû toucher votre ame, répondit-il au Roi d'Ecoſſe, vous pouvez, Seigneur, l'aimer toûjours & être heureux ; jamais rien ne peut être plus ſemblable qu'eſt ce beau Portrait avec la Princeſſe

d'Angleterre. Voyez, Seigneur, continua-t-il en tirant de sa poche une Boëte d'or, qui renfermoit le Portrait de cette Princesse, si vos yeux mêmes, quelques prévenus qu'ils soient pour Feliciane de Melrosse, trouvent quelque difference de sa beauté à celle de la Princesse d'Angleterre.

Le Roi d'Ecosse ouvrit cette boëte avec empressement, & trouva ce Portrait si semblable à celui de Feliciane, qu'il fut transporté de joye de voir qu'il pouvoit se flatter de trouver avec les mêmes charmes qu'il avoit si constamment adoré une félicité parfaite.

Le tems, l'absence & l'ingratitude de Feliciane de Melrosse avoient commencé d'effacer de son cœur une passion aussi malheureuse qu'elle avoit été tendre & fidele; mais la beauté de la Princesse d'Angleterre le détermina à faire avec Henri une Alliance avantageuse à l'Ecosse &

qui pouvoit assûrer entre eux une Paix éternelle, & il laissa voir à Fox toute l'admiration qu'il sentoit pour cette Princesse.

Cet habile Ministre écrivit promptement à Henri, & cet illustre Hymenée, souhaité également des deux Rois, fut bientôt conclu ; la Paix fut publiée dans les deux Royaumes, & le Roi d'Ecosse envoya aussi-tôt une pompeuse Ambassade à Londres, & chargea son Ambassadeur d'épouser en son nom la Princesse d'Angleterre. Cette Fête fut célébrée avec beaucoup de magnificence, & Henri lui-même accompagna jusqu'à Colivestон la nouvelle Reine d'Ecosse, & le Comte de Northumberland la conduisit jusqu'à Edimbourg.

La jeune Reine avoit paruë véritablement touchée de quitter le Roi & la Reine d'Angleterre ; mais la présence, l'amour & les empressemens du Roi d'Ecosse dissiperent

bientôt sa tristesse : elle aima ce Prince charmant avec autant de tendresse qu'elle en fut aimée, & un bonheur si doux ne finit qu'avec leur vie.

La Reine Elisabeth Petite Fille de Henri VII. étant morte sans laisser de posterité, ce fut celle du Roi d'Ecosse & de la Princesse Marguerite d'Angleterre qui eut la gloire, en la personne de Jacques VI. leur Petit-Fils, d'unir les trois Royaumes d'Irlande, d'Ecosse & d'Angleterre sous une même domination, sous le nom de la Grande-Bretagne.

Cependant le Roi d'Ecosse fit vainement proposer à l'infortunée Princesse de Huntley de revenir à la Cour, fidelle à sa douleur & aux sermens qu'elle avoit faits de ne jamais retourner dans sa Patrie, quand le Roi d'Ecosse abandonna son Epoux, elle refusa tout ce qui lui fut offert de sa part, & elle continua constamment à demander à

se retirer en Irlande ; mais Henri trouvant dans le plaisir de la voir quelquefois, un charme qui flattoit les tourmens que sa passion lui faisoit sentir, quoiqu'il la vît toûjours également accablée de ses douleurs & mépriser sa tendresse, elle ne put obtenir de sortir d'Angleterre qu'après la mort de ce Prince qui arriva peu d'années après celle de Perkin.

Cette Princesse pouvant alors en liberté suivre ses premiers desseins, partit pour l'Irlande, & ce fut dans la solitude du Prince Ireton & de la charmante Feliciane de Melrosse, que toûjours fidele à la mémoire de son malheureux Epoux, elle passa une vie si triste & si languissante, que l'on peut juger par son exemple, que l'amour, même le plus juste, ne laisse pas souvent de causer mille infortunes, au lieu des félicitez dont il avoit flatté nos desirs.

*Fin de la troisième & derniere Partie.*

## *APPROBATION.*

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux un Livre qui a pour titre : *Perkin faux Duc d'York*, & j'ai crû qu'on pouvoit en permettre une nouvelle édition. A Paris ce 5. Octobre 1731.

MAUNOIR.

## *PRIVILEGE DU ROY.*

LOUIS par la grace de Dieu Roi de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : Salut, notre bien amé Jean Luc Nyon Fils, Libraire à Paris, Nous ayant fait supplier de lui accorder nos Lettres de Permission pour l'impression d'un Manuscrit, qui a pour titre : *Perkin ou le faux Duc d'York, sous Henri VII. Nouvelle Historique, par le sieur la Paix de Lizancour* ; offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feüille imprimée & attachée pour modele sous le contre-scel

des préſentes ; Nous lui avons Permis & Permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Livre ci-deſſus ſpécifié en un ou pluſieurs Volumes, conjointement ou ſéparément & autant de fois que bon lui ſemblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de trois années conſecutives, à compter du jour de la datte deſdites Préſentes ; faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance ; à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs-Libraires de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles ; que l'impreſſion de ce Livre ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs ; & que l'Impetrant ſe conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dixiéme Avril mil ſept cent vingt-cinq ; & qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit ou imprimé qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Livre, ſera remis dans le même état ou l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher Chevalier Garde des Sceaux de France, le ſieur Chauvelin ; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exem-

plaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le sieur Chauvelin ; le tout à peine de nullité des Présentes, du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement ; voulons qu'à la copie desdites Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, foi soit ajouté comme à l'Original ; commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'éxecution d'icelle tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires ; car tel est notre plaisir. Donné à Paris le vingt-deuxiéme jour du mois de Février l'an de grace mil sept cent trente-deux ; & de notre regne le dix septiéme. Par le Roi en son Conseil. Signé SAINSON.

*Regiſtré enſemble la Ceſſion ſur le Regiſtre VIII. de la Chambre Royale de Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 319. fol. 305. conformément aux anciens Regiemens, confirmez*

par celui du 28. Février 1723. A Paris le 23. Février 1723.

P. A. LE MERCIER, Syndic.

J'ai cédé au Sieur Hardy la moitié à la présente Permission. A Paris le 25. Février 1732.

NYON Fils.

De l'Imprimerie de J. B. LAMESLE, ruë vieille Bouclerie, à la Minerve.

PQ 1993 L616P7 1732
La Paix de Lizancour
Perkin

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 16 14 06 12 010 0